

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ

**EN QÛETE DE LIEUX D'EXPRESSIONS : LE CAS DE JEUNES FEMMES RACISÉES À
MONTRÉAL**

Par

Célia BENSIALI-HADAUD

Baccalauréat en Sociologie

Mémoire présenté pour obtenir le grade de

Maître ès sciences, M.Sc.

Maîtrise en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Août 2020

© Célia BENSIALI-HADAUD, 2020

Ce mémoire intitulé

**EN QUÊTE DE LIEUX D'EXPRESSION : LE CAS DE JEUNES FEMMES RACISÉES À
MONTREAL**

et présentée par

Célia BENSIALI-HADAUD

a été évalué par un jury composé de

Mme Annick GERMAIN, directrice de recherche, INRS-UCS

Mme Julie-Anne BOUDREAU, codirectrice, INRS-UCS

Mme Diane Lamoureux, examinatrice externe, Université Laval

Mme Leila BENHADJOUJJA, examinatrice externe, Université D'Ottawa

RÉSUMÉ

Cette recherche explore les lieux d'expression mobilisés par de jeunes Montréalaises racisées. Elle prend appui sur les résultats d'une étude de cas réalisée entre 2017 et 2018 portant sur deux blogues francophones — Amalgame et Tout le Hood en Parle — ainsi que sur la librairie Racines, une librairie qui œuvre à la promotion des discours des jeunes montréalais.es racisé.es. Ce mémoire souhaite plus particulièrement, saisir dans quelle mesure les lieux que ces femmes mobilisent, participent à leurs stratégies de mise en visibilité au sein de leur société, et leur permettent de participer aux conversations sur le « vivre-ensemble » qui animent actuellement les débats publics québécois.

Une première partie présentera les spécificités des enjeux de représentation que rencontrent les femmes racialisées en contexte montréalais ainsi que la diversité des espaces d'expressions qu'elles mobilisent, en explorant notamment le lien entre les territorialités numériques et physiques. Une seconde partie présentera les cas à l'étude et les résultats de l'ethnographie réalisée. Les résultats de cette recherche indiquent que les jeunes montréalaises impliquées dans ces projets mobilisent une grande variété de lieux dans le cadre de leurs pratiques d'expression donnant à voir des territorialités réticulaires ancrées dans la localité. Ces appropriations rendent compte par ailleurs de différentes stratégies de mise en visibilité de soi et de réappropriation de l'espace urbain, conditionnées par le vécu de ces jeunes femmes et des enjeux de mise en marges particuliers (de race, de classe et de genre).

Mots-clés : Ethnographie numérique ; Racialisation ; Montréal ; Territorialités urbaines ; Participation ; vivre-ensemble.

ABSTRACT

This thesis explores the urban and virtual spaces of expression mobilized by young racialized women in Montreal, Canada. It is based on a case study that was carried out between 2017 and 2018 on two francophone blogs – *Amalgame* and *Tout le Hood en Parle* – as well as *librairie Racines*, a bookstore whose mission involves the promotion of young racialized women's perspectives and voices. More specifically, this research aims to better understand how such spaces contribute to and enable these women's strategies for greater visibility within mainstream society and their participation in current public debates surrounding "*le Vivre Ensemble*" in the Quebec context.

The first section of this thesis introduces the issues of representation faced by racialized women in Montreal as well as the diversity of spaces they mobilize, mainly through an exploration of the links between their virtual and material territorialities. This will be followed in section two by a presentation of the case study and the results of the ethnographic methodology used. Results suggest that these young women mobilize a large variety of spaces which translate into networked geographies of public expression and urban space appropriation tactics. These territorialities are conditioned by the lived experiences of these women, and their appropriation of virtual and material space corresponds to particular forms of marginalization they face related to race, gender and class. Finally, amid their search for public expression and participation, localized urban scales of activity and discourse constitute their most important fields of engagement.

Keywords: Digital ethnography ; Racialization; Montreal ; Urban territoriality ; Public expression ; participation.

REMERCIEMENTS

Je souhaite tout d'abord remercier mes directrices de recherche Annick Germain Julie-Anne Boudreau pour leur accompagnement durant cette Maîtrise. Leurs précieux conseils auront été essentiels pour arriver au bout de ce processus. Je vous remercie également de m'avoir offert l'opportunité de participer à des projets qui m'ont permis d'enrichir mes connaissances et de découvrir les potentiels de la recherche.

À cet effet, je souhaite remercier les membres de Tryspaces et particulièrement Violaine Jolivet, et Valérie Amiriaux pour leur confiance et leur collaboration, ainsi que mes collaboratrices et collaborateurs nord-montréalais ; Gabriella, Leika, Ylias, Christopher, Killian et Ash. À l'INRS, je remercie Wassila Foul dont l'aide et le soutien moral auront été si précieux tout au long de mon cheminement.

Ce mémoire n'aurait pu être possible sans le soutien de mes proches. J'ai donc une pensée spéciale pour mes compagnons de recherche et amiEs, Leslie, Bochra, Charlotte, Simon, Nargesse, Charles et Leila avec qui j'ai partagé une partie de cette aventure. Merci pour votre amitié, votre soutien et pour les riches moments d'échanges tant humains que théoriques. À mon binôme Chakib, merci pour tes relectures, tes précieux conseils, et surtout pour ton amitié dans tous les moments qui ont marqué cette Maîtrise. Une mention spéciale à mon autre binôme Emory pour sa présence, ses encouragements et l'aide cartographique. Merci de rêver avec moi et de participer à paver la route d'un futur lumineux.

Aux femmes de ma famille, ma mère Christelle et mes sœurs Nelly et Melissa, qui m'ont toujours poussée à m'exprimer, depuis Alger, Paris et Montréal. Et à ma famille abitibienne, Joelle, Alex et Richard qui m'aiment malgré mes envolées politiques dominicales.

Enfin un grand merci à toutes les femmes qui m'ont accordé leur temps et ouvert une partie de leurs vies. J'espère que ce mémoire fera honneur à votre précieuse contribution.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des tableaux	x
Liste des figures	x
Liste des abréviations et des sigles	xi
INTRODUCTION	1
La participation comme mesure de succès du « vivre-ensemble »	2
Un contexte marqué par une montée des hostilités envers les personnes racialisées.....	3
Lire les lieux d'expression des « autres ».....	4
CHAPITRE 1 : LES JEUNES FEMMES RACISÉES ET LA VILLE	6
1.1 Jeunesses racialisées : explorer les spécificités des jeunesses montréalaises	6
1.1.1 Détour lexical : Jeunes des minorités ethniques ou racisées ?.....	7
1.1.1.1 Démêler les notions de race et d'ethnicité	8
1.1.1.2 Théories de la racialisation	11
1.1.1.3 Personnes racisées ou racialisées	12
1.1.1.4 Conclusion : Faut-il parler de racialisation ou d'ethnicisation ?	13
1.1.2 État de la recherche sur les jeunesses racialisées	14
1.2. Revue de la littérature portant sur les femmes racialisées.....	17
1.2.1. Des femmes invisibles ?.....	18
1.2.2. Comment parler des femmes racialisées ?	18
1.2.3. Se faire définir par l'autre	19
1.3. La ville vue et vécue par les femmes racialisées : Le lieu de liberté et de contrainte	21
1.3.1. Perspectives féministes sur la ville.....	21
1.3.2. Territorialités des femmes racialisées.....	24
CHAPITRE II. LIRE LES TERRITORIALITÉS POUR SAISIR LES LOGIQUES D' ACTIONS URBAINES LOCALES	26
2.1. Territoire et territorialité : des concepts pluridimensionnels, dynamiques et interactionnels	26
2.1.1. Définir le territoire pour saisir les territorialités.....	26
2.1.1.1. Spécificités des territorialités urbaines	27
2.2. Dimensions sociales : des territorialités urbaines dynamiques.....	28
2.2.1. Lire les interactions dans la ville.....	28
2.2.1.1. Les espaces intermédiaires comme outils de lecture des sociabilités publiques.....	29
2.2.2 Territorialités urbaines entre « transactions sociales » et « lutte pour la ville »	30
2.2.2.1. Transactions sociales comme outils de négociation des territorialités	30
2.2.3. Les dynamiques inégalitaires dans l'interaction sociale	31
2.2.3.1. Les dynamiques de l'appropriation.....	31

2.2.4	Des structures spatiales déterminantes à l'action sociale	33
2.2.4.1.	Ouverture de nouveaux espaces : la nécessité des espaces autonomes pour penser l'interaction des groupes dominés	33
2.3.	Dimensions spatio-temporelles : De la non-linéarité des pratiques territoriales connectées	36
2.3.1	Territorialités en réseau et appropriation simultanée des réseaux numériques et urbains.	37
2.4.	Objectifs de la recherche et question de recherche	41
2.5	Retour sur la contribution sociale et scientifique	42
2.5.1.	Pertinence scientifique.....	42
2.5.2.	Pertinence sociale.....	42
CHAPITRE III	: MÉTHODOLOGIE ET CONTEXTE DE L'ÉTUDE	43
3.1	Une Étude de cas exploratoire.....	43
3.1.1	Pertinence de la méthodologie de l'étude de cas	43
3.1.1.1	Des études de cas, à quelles fins ?	43
3.1.1.2	L'étude de cas : Un point de vue idiosyncrasique et une collecte spécifique.....	45
3.2	Présentation des cas à l'étude	45
3.2.1	Montréal : territoire étudié et l'intérêt du terrain	46
3.2.1.1	Sociogéographie de la diversité ethnoculturelle montréalaise :.....	46
3.2.2.2.	Distribution de l'immigration à Montréal : De la ville des petites patries à la ville multiculturelle.	47
3.2.2.3	Des cas montréalais et francophones	48
3.2.3.	Choix et présentation des cas à l'étude	48
3.2.3.1	Des groupes portés par des femmes racisées.....	49
3.3	Outils de collecte	50
3.3.1	Ethnographie des réseaux sociaux	50
3.3.1.1	Mise au point conceptuelle : Netnographie ou ethnographie en ligne.....	51
3.3.1.2	Collecte sociotechnique des plateformes numériques.....	52
3.3.1.3	Collecte des contenus produits par les groupes	53
3.3.2	Observations in situ des événements	55
3.3.3	Les entretiens semi-dirigés.....	57
3.3.3.1	Entretiens avec des membres de chaque groupe.....	57
3.4	Traitement des données.....	59
3.5	Considérations éthiques et limites	60
3.5.1	Procédure de la recherche	60
3.5.2	Positionnement de la chercheure	60
3.5.3	Limites.....	61

CHAPITRE IV : PRÉSENTATION DU BLOGUE AMALGAME, DE LA PAGE FACEBOOK TOUT LE HOOD EN PARLE ET DE LA LIBRAIRIE RACINES	62
4.1. AMALGAME [2016-2018].....	62
4.1.1. Présentation de la plateforme et de ses objectifs : Dire la complexité d'une jeunesse québécoise multiple et diverse	62
4.1.2. Composition de la plateforme.....	64
4.1.2.1. Composition de la plateforme principale	64
4.1.2.2. Les réseaux sociaux	66
4.1.3. Les territoires urbains investis.....	67
4.1.4 Les membres	70
4.1.4.1 Les membres producteurs de contenu.....	71
4.1.4.2. Les membres non producteurs.....	72
4.2.4. Sujets traités et couverts par la plateforme.....	73
4.3.4. Activités et territorialisation des groupes.....	74
4.2 RACINES.....	76
4.2.1 Description du groupe : composition des lieux physiques et numériques.....	76
4.2.1.1 Montréal-Nord	76
4.2.2 Positionnement géographique de la librairie	80
4.2.3 Les territorialités numériques.....	82
4.2.4 Objectifs et composition du groupe	82
4.2.5 Composition du groupe.....	83
4.2.6 Activités et pratiques du groupe.....	85
4.2.6.1 Les événements organisés par la librairie.....	85
4.2.6.2 Les événements organisés à la librairie par d'autres groupes	86
4.3 Tout le Hood en Parle.....	87
4.3.1 Présentation de la plateforme et de ses objectifs : Dire la réalité des jeunes québécoises racialisées.....	87
4.3.2 Les membres de la plateforme	88
4.3.3 Productions diffusées sur la plateforme :	90
4.3.3.1 Relai de nouvelles internationales et locales	90
4.3.3.2. Production et diffusion de vidéos.....	91
4.3.4 Activités des groupes	91
CHAPITRE V : ANALYSE des territorialités des groupes	95
5.1. Des territorialités urbaines fluides.....	95
5.1.1 Les territoires investis par les groupes.....	95
5.1.2 Territorialités urbaines individuelles	97
5.2. Questionner « l'absence » : les territoires évités et non mobilisés par les jeunes femmes	101

5.2.1. Des territoires peu accessibles	101
5.2.2. Distance vis-à-vis des lieux de la militance.....	104
5.3 Territorialités numériques.....	106
5.3.1 Démocratisation de la parole et horizontalité des discours	106
5.3.2 Accessibilité de l'information ; un bon outil pour s'informer	107
5.3.3 Limites des lieux d'expression numériques	109
5.3.3.1. Les risques de Cyberviolence.....	109
5.3.3.2. Volatilité et traçabilité des informations numériques.....	110
5.4. Ubiquité des pratiques et des espaces : Changer de plateforme en fonction des publics visés.....	113
5.4.1. Une mobilisation simultanée des lieux numériques et physiques	113
5.4.2. Complémentarité entre les lieux physiques et numériques : des territorialités réticulaires.....	114
5.5. Analyse des territorialités des jeunes femmes	116
5.5.1. Le rôle pluriel des lieux mobilisés et l'importance des lieux d'entre-soi.....	116
5.5.1.1.Des lieux pour se sentir confortable	117
5.5.1.2. Sortir des identités assignées et construire un dialogue « d'égalité » avec l'autre	118
5.5.2. Un écosystème des lieux d'expression pour (re)nouer le dialogue avec « L'autre »	120
5.6. Conclusion :	123
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	125
Quels sont les lieux d'expression des JFMR et comment les JFMR investissent-elles les lieux qu'elles créent ?.....	125
Comment les JFMR investissent-elles les lieux qu'elles créent ?.....	126
Repenser les lectures de la participation des personnes minorisées :.....	127
BIBLIOGRAPHIE :.....	130
Annexe 1 : Guide d'entretien semi-dirigé : Administratrices.....	142
Annexe 2 : Guide d'entretiens semi dirigés : aux participantes.....	143
Annexe 3 : Lettre d'invitation à la recherche.....	144
Annexe 4 : Lettre d'information sur la Recherche.....	145
Annexe 5 : Formulaire de consentement.....	147
Annexe 6: Grille d'analyse de contenu des vidéos de Tout le Hood en Parle	148
Annexe 7: Grille d'analyse sociotechnique utilisée pour les plateformes Amalgame/ Racines et Tout le Hood en Parle.....	149

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 3.1 : Grille de collecte sociotechnique de Jouet et le Caroff

LISTE DES FIGURES

Figure 2.1 : présentation du concept d'appropriation territoriale

Figure 2.1 : présentation du concept d'appropriation territoriale

Figure 2.2 Schéma conceptuel : ouverture de nouveaux lieux

Figure 2.3 : Synthèse des concepts mobilisés pour lire les territorialités urbaines

Figure 4.1 : page d'accueil du blogue Amalgame 2017

Figure 4.2 : Localisation des lieux physiques mobilisés par Amalgame dans le cadre de leurs activités publiques

Figure 4.3. Événement Amalgame : « Meet up féministe ou croyante : pourquoi pas les deux ?

Figure 4.4 : Message laissé à la librairie Racines

Figure 4.5 : Devanture de la Librairie Racines 2017

Figure 4.6 : présentation événements organisé pour la librairie racines

Figure 4.7. : Promotion de l'événement « se réapproprier la narration » organisé à Racines

Figure 4.8 : promotion d'un événement organisé par Tout le Hood en Parle

Figure 4.9. Localisation des lieux physiques mobilisés dans le cadre des activités de Tout le Hood en Parle

Figure 5.1 : Localisation des lieux mobilisés par les groupes dans le cadre de leurs activités

Figure 5.3 : Écosystème des espaces d'expression mobilisés par les jeunes femmes rencontrées

Figure 5.2. Publication de Tout le Hood en Parle adressant la cyberviolence

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

CDPDJ	Commission des droits de la personne et des droits à la jeunesse
MIDI	Ministère de l'Immigration de la Diversité et de l'Inclusion
MIFI	Ministère de l'Immigration de la Francisation et de l'Intégration
TLHEP	Tout le Hood en Parle
JFMR	Jeune Femme Montréalaise Racisée

INTRODUCTION

Au Québec, la cohésion sociale en contexte de diversité est régulièrement pensée à travers le concept de « vivre-ensemble » (Fall 2015, 25). Ce terme, érigé en concept idéal-typique¹, rythme en effet depuis la « crise des accommodements raisonnables »² les débats publics québécois qui s'interrogent sur les modèles à mettre en place pour penser et gérer la diversité ethnoculturelle (Fall 2015 ; White 2015 ; Lamoureux 2015 ; Germain et Al. 2015). Dans cette conversation cependant, plusieurs soulignent le monopole du discours sur « le vivre-ensemble » exercé par les majorités et s'inquiètent du manque de places faites aux « autres », les minoritaires (Fall 2015 ; Saillant 2015 ; Alessandrin, Dagorn, Charai 2016). Ce mémoire souhaite interroger les lieux qu'empruntent des Québécoises issues de groupes minoritaires, dans notre cas les femmes racisées³ montréalaises, pour s'exprimer et ainsi participer à ces conversations. Les lignes qui suivent expliciteront plus en détail les logiques qui ont mené à ce choix de recherche.

Les multiples lectures du vivre ensemble

En pratique, l'usage du concept « vivre-ensemble » ne fait pas consensus et renvoie, lorsqu'il est employé au cours de conversations sociales ou politiques, à différentes idéologies et acceptions. Le concept sert ainsi tour à tour à célébrer la diversité ethnoculturelle, voire la superdiversité, qui caractérise les sociétés occidentales, et à exprimer une défiance vis-à-vis des « autres », généralement les minorités « visibles » et racisées (Fall 2015), dont les pratiques sont perçues par certains majoritaires comme source de « fragmentation » sociale (Saillant 2015).

1 Le Québec s'est doté en 2016 d'une journée nationale du vivre-ensemble (le 15 janvier) « afin notamment de commémorer les victimes d'attentats [...] et de souligner l'importance de travailler ensemble à lutter contre la radicalisation menant à la violence. Cette journée vise donc à susciter la création de conditions propices à une plus grande acceptation de la différence et de la diversité, au Québec comme à l'étranger, dans un esprit d'ouverture à l'autre. » MIFI 2016.

2 L'expression « la Crise des accommodements raisonnables » renvoie aux débats qui ont suivi la mise en place de la Commission Bouchard-Taylor en 2007. Cette Commission qui avait pour objectif de « de dresser un portrait des pratiques d'accommodements raisonnables reliées aux différences culturelles [...] et de réfléchir à plusieurs notions confuses qui divisaient les Québécois » (Le Moing 2016, 3) portait principalement sur les modalités de gestion de la différence. Or cette commission a révélé des divisions entre les Québécois « sur le sens véritable du vivre ensemble » (2016, 5).

3 Une définition des termes de racisation/racialisation est présentée au chapitre I

Mais le terme vivre ensemble, peut également être employé pour décrire des pratiques sociospatiales, et réfère dans ce cas au fait « d'être ensemble dans la différence ». Cette seconde définition, qui met l'emphase sur les pratiques en interaction, permet de sortir de la lecture ethnoculturelle de la différence à laquelle se restreignent les débats sociaux et politiques, et permet ainsi à d'autres formes de distinctions d'être considérées. Elle suppose également, comme l'écrivaient Amiraux, Boudreau et Germain, de sortir des arènes traditionnelles du discours pour plutôt lire les processus dans lesquels ils émergent et se construisent :

Car la difficulté de parler d'un sujet aussi politisé et médiatisé [que le « vivre-ensemble »] est bien là : entre angélisme et panique, la réalité des diversités montréalaises est le plus souvent invisible à qui n'est pas directement pris dedans, comme acteur ou comme témoin (2017, 9).

Ce mémoire tiens compte du contexte sociopolitique dans lequel il s'inscrit, marqué par un rapport ambivalent à la diversité. Il s'ancre, dans le même temps, dans une lecture urbaine de cette diversité, qui suppose pour sa part de lire le vivre ensemble en tant que donnée de la vie urbaine, marquée par la coexistence dans la différence et des dynamiques de socialisation caractérisées autant par des dynamiques de proximité que de distance.

La participation comme mesure de succès du « vivre-ensemble »

Pris dans son acception sociale et politique, le « vivre-ensemble » renvoie aux modalités qui permettent de penser et normer une « culture publique commune » en contexte de diversité (Lamoureux 2015, 65). Considérée dans sa dimension positive, cette notion a alors « un potentiel mobilisateur » (White 2015, 40) en ce qu'elle permet de dépasser la simple étape de la « reconnaissance de l'autre » (2015, 40) et de penser l'interaction dans un contexte de vie partagé. Le « vivre-ensemble » se mesure dans ce contexte par la possibilité de toutes et tous, et notamment des minorités, à participer à la vie publique (Lamoureux 2015, 65) ; la participation devenant alors la concrétisation d'un « vivre-ensemble » réussi s'ajoutant aux autres dimensions de la citoyenneté (Rocher 2015).

En effet, selon cette conception, la participation est un élément central, puisque son succès permet « de prendre en considération les liens dynamiques d'inclusion au sein de la communauté politique et de l'espace social commun. » (Rocher 2015, 144), tandis que ses limites mettent en lumière les blocages au sein de ces dynamiques sociales et l'exclusion dont peuvent faire l'objet

certaines groupes. C'est dans cette perspective qu'en 2016 le MIFI⁴, alors nommé Ministère de l'Immigration de la Diversité et de l'Inclusion, publiait un rapport intitulé « Mesure de la participation des Québécoises et Québécois des minorités ethnoculturelles » (MIFI 2016) documentant les diverses formes de participation des jeunes issus des minorités ethnoculturelles au Québec. Les conclusions de ce rapport dressent un portrait plutôt optimiste et encourageant de la participation citoyenne des jeunes, concluant que les individus issus de l'immigration, toutes générations confondues, participent tout autant, si ce n'est plus que les natifs, au sein des différentes instances de participation citoyenne. Ces affirmations contrastent cependant avec une actualité et de récentes études (Fall 2015 ; Benhadjoudja 2018 ; Pires 2017) qui constatent pour leur part une augmentation des barrières à la participation pour ces mêmes populations, particulièrement pour les personnes issues des minorités visibles et racialisées.

Un contexte marqué par une montée des hostilités envers les personnes racialisées

En effet, si la notion de « vivre-ensemble » apparaît comme porteuse de solutions pour penser la diversité ethnoculturelle, en pratique, du moins au Québec, son émergence dans le débat public s'est traduite par l'augmentation des inquiétudes identitaires des groupes majoritaires, percevant certaines formes de diversité ethnoculturelle comme source de « fragmentation sociale » (Saillant 2015). Ces tensions ont ainsi donné lieu à l'instauration de lois restreignant la participation de certaines minorités (Fall 2015), et se sont notamment traduites par l'augmentation des hostilités vis-à-vis de certains groupes sociaux issus de l'immigration et plus particulièrement les minorités issues de groupes racialisés (CDPDJ 2019). La Commission des Droits de la Personne et des Droits à la Jeunesse (CDPDJ) relevait à cet égard, dans un rapport publié en août 2019 portant sur les crimes haineux, la montée des actes et discours haineux à caractère xénophobe perpétrés envers les personnes issues des minorités racialisées « dont les hostilités se formalisent sur des groupes sociaux particuliers : les musulmans d'une part et les personnes noires d'autre part » (CDPDJ 2019, 256).

On observe parallèlement, la fermeture de certains espaces à ces mêmes minorités dont les pratiques sont jugées comme contrevenant aux valeurs du « vivre-ensemble ». On se souviendra

⁴ MIFI : Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (Auparavant le Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion). Le changement de nom du ministère mérite d'être mentionné car il est récent et a été effectué par le gouvernement de la Coalition Avenir Québec en septembre 2019

à cet égard des polémiques récurrentes entourant les accommodements raisonnables, ou encore du projet de loi 60, plus connu sous le terme de « la charte des valeurs québécoises » — qui avait cristallisé des débats entourant le port du voile au Québec —, polémiques ravivés en 2019 par les débats entourant la loi 21 sur la « laïcité de l'État »⁵. Les personnes réfractaires dénoncent à ce sujet les conséquences de l'application de cette loi sur les conditions de vie des minorités racialisées et plus particulièrement des femmes musulmanes où celles qui portent le voile semblent absentes des conversations alors qu'elles sont pourtant les premières visées par ce projet (Nadeau 2019).

Lire les lieux d'expression des « autres »

Dans ces contextes, et même si elles restent peu visibles, les femmes racialisées sont mobilisées et chaque jour de nouvelles voix se font entendre tandis que de nouveaux espaces se créent pour faciliter leur déploiement. Au vu de l'actualité, il apparaît important de lire les lieux où se forment et se propagent leurs expressions. C'est donc à travers l'articulation des dimensions normatives et interactionnelles du « vivre-ensemble » que seront questionnées dans ce mémoire les pratiques urbaines et discursives de jeunes femmes racisées à Montréal. Ainsi, par la lecture des lieux mobilisés pour leur expression, on tentera d'observer comment se vit la différence dans un contexte où l'on entreprend de participer à la discussion avec l'autre.

Le mémoire débutera, au chapitre 1, par une recension des écrits portant sur la participation des jeunes et des femmes en contexte urbain. Ce chapitre exposera notamment les différentes limites et opportunités associées aux initiatives portées par les femmes racisées et l'intérêt de mener des études qui questionnent les rapports aux lieux d'expression à la fois dans leurs dimensions sociopolitiques et urbaines. Le chapitre 2 présentera pour sa part, l'approche conceptuelle mobilisée dans le cadre du mémoire et plus particulièrement l'intérêt du concept de territorialité urbaine pour lire les dynamiques d'expression des jeunes femmes racisées. Le chapitre 3 décrit la méthodologie mobilisée ; l'approche qualitative de l'étude de cas y est exposée, puis les processus de collectes et d'analyse mobilisés sont détaillés, ces derniers alliant entretiens semi-dirigés, analyse documentaire et triangulation des données. Les considérations éthiques ainsi qu'une réflexion sur la position de la chercheuse viennent conclure ce chapitre. Le chapitre 4

⁵ La loi 21 est un projet de loi adopté le 16 juin 2019 sous bâillon, interdisant pour les employés de l'État en position d'autorité de porter tout signe religieux lors de l'exercice de leurs fonctions.

plonge quant à lui, directement dans les données obtenues et en présente leur analyse. Les territorialités et motivations de chaque groupe y sont alors exposées. Ces analyses individuelles sont enfin colligées au sein d'une analyse transversale au chapitre 5 du mémoire. Celui-ci poursuit la réflexion entamée dans les précédentes parties et se veut une discussion alliant l'interprétation des données et leur mise en relation avec d'autres recherches qui ont abordé les mêmes enjeux.

CHAPITRE 1 : LES JEUNES FEMMES RACISÉES ET LA VILLE

Cette recherche porte sur les lieux d'expression mobilisés par de jeunes Montréalaises racisées. L'objectif sera plus particulièrement de comprendre comment les jeunes femmes investissent leur /la ville, et dans quelle mesure elles en font un canal d'expression et de revendication. Ce premier chapitre, présente l'état de la recherche sur ces sujets. Une attention particulière a été portée aux travaux francophones puisque nous interrogeons dans nos études de cas les réalités spécifiques à ces contextes. Ainsi, nous montrerons que si les recherches ont souvent documenté les réalités des jeunes, des femmes et des personnes racialisées et racisées en milieux urbains, peu encore, notamment en contexte francophone, ont eu la possibilité d'analyser les interactions qui se jouent entre ces trois dimensions. Les objectifs et les questions qui ont guidé ce projet de recherche seront exposés dans une section ultérieure. Avant cela il est important d'explicitier dès maintenant le choix des variables qui ont servi à construire cet objet d'étude et le sens que ces termes peuvent avoir en tant que concept dans le champ académique.

1.1 Jeunesses racialisées : explorer les spécificités des jeunes montréalaises

L'hétérogénéité qui compose le groupe « jeune » est désormais chose admise dans la recherche. Les jeunes sont appréhendés en tant que catégorie sociale située, à la fois produits de déterminismes sociaux (Bourdieu 1978 ; Van de Velde 2008) et agents disposant d'agentivité et porteurs de transformations sociales (Boudreau 2016 ; Gallant et Garneau 2016 ; Pleyers 2010, 2014, 2016 ; Galland 2010 ; Hamel 2016). La complexité de la notion concédée, il reste à observer comment les recherches récentes abordent cette catégorie sociale. Se distinguent alors les approches dites générationnelles de la jeunesse, qui identifient les groupes de jeunes en fonction des cohortes de naissances (Dagnaud 2011), des approches de la jeunesse en tant qu'âge de vie (Van de Velde 2015), pour qui le passage à l'âge adulte correspond à un « changement de statut dans le cycle de vie » (Galland 2007, 51) ; ou encore des approches dites identitaires de la jeunesse, qui supposent l'existence d'une identité jeune plutôt qu'un statut jeune (Galland 2007).

En tant qu'âge de vie, la jeunesse est présentée par Galland comme « un passage, symbolisé par le franchissement de seuils sociaux marquant des étapes de la vie [...] et articulés aux processus de socialisation (Galland 2007, 50) ». La jeunesse représente alors un temps de socialisation et d'apprentissage de la citoyenneté et des identités, déterminées par les contextes

sociaux dans lesquels les individus s'inscrivent. Galland ajoute que cet âge de la vie prend un sens nouveau dans les sociétés actuelles, reprenant les thèses avancées par Arnett, il remarque le passage « d'un « modèle de l'identification » à un « modèle de l'expérimentation » (Galland 2007, 53) de la jeunesse. Ainsi, cet âge de la vie, dont les limites étaient autrefois déterminées par une identification à des rôles sociaux, se fonde désormais sur une expérimentation de ces mêmes rôles. Pleyers abonde dans ce sens et définit la jeunesse comme un âge de la vie durant lequel les individus expérimentent des modes d'être soi et de vivre particuliers (Pleyers 2016). Il ajoute que, les mouvements de contestation socio-politiques apparus à partir des années 2010, tel que « les printemps arabes », les mouvements politiques en Espagne, et en Grèce, ou encore, au Québec, les grèves étudiantes en 2012, ont révélé la nécessité d'envisager les jeunes, non plus uniquement comme « des citoyens de demain en formation » (Pleyers 2016, 107), mais plutôt comme des « acteurs majeurs de nos sociétés » (Pleyers 2016, 107). Les jeunes constitueraient alors une classe en soi, hétérogène certes, mais toutefois dotée de moyens d'agir indépendants érigeant ce groupe social « comme vecteur et acteur de changements sociaux » (Galland 2010, 5) .

À l'opposé de ces approches c'est pourtant un autre usage du terme « jeune » qui semble prédominer dans le langage courant ; en effet alors que la recherche insiste sur l'hétérogénéité de la jeunesse en tant que groupe social, le terme tend de plus en plus à être associé, faute de mieux, à « ceux à qui [la société] refuse un travail, un domicile personnel, les moyens de fonder une famille et d'être admis parmi les « adultes » (Hancock 2008, 117). Bien que problématiques, ces assignations sont le signe de certains angles morts liés aux évolutions de la précarité dans notre société. On peut alors se demander ce qu'il en est de certaines sous-catégories de ce groupe « des jeunes » particulièrement concernés par la précarisation. Qu'en est-il par exemple des jeunes issus des minorités ethnoculturelles ? Comment la recherche envisage-t-elle ces derniers ? Quelles interactions peut-on établir entre la variable de l'âge et de la race ou du genre ? Nous concernant, il est nécessaire de nous arrêter dès maintenant sur la dimension raciale dans la mesure où plusieurs termes faisant référence à ces réalités cohabitent.

1.1.1 Détour lexical : Jeunes des minorités ethniques ou racisées ?

Avant de nous intéresser aux recherches relatives aux jeunes racialisées et plus particulièrement celles portant sur les jeunes femmes racialisées, il apparaît important d'entamer ce chapitre par un détour lexical qui proposera une définition des concepts d'ethnicité et de

racialisation ; deux termes dont l'usage ne fait pas consensus dans la recherche (Ducharme et Eid 2006 ; Juteau 2018 ; Poiret et al. 2011 ; Poutignat et Streiff-Fénart 2015 ; Siebers 2017), et qui dénotent des positionnements sociohistoriques spécifiques, mais qui sont largement employés pour évoquer les réalités des jeunes issus des minorités dites « visibles ». En effet, il n'est pas anodin que les enjeux soient formulés soit en terme d'ethnicité, soit en terme de racialisation. Pour saisir ces enjeux, il est important de contextualiser le débat intellectuel, de même que les enjeux sociaux et politiques qui se cachent derrière ces notions.

Les définitions qui suivent seront donc sensibles à leurs contextes de production, car ces derniers exercent une grande influence sur les compréhensions et usages qui ont été faits de ces concepts (Siebers 2017). L'une des distinctions les plus importantes concerne sans doute leurs usages au sein des recherches européennes et nord-américaines et notamment entre les travaux francophones et anglophones, dont le rapport contrasté aux deux notions a donné lieu à des théorisations différentes, voire divergentes. Les recherches francophones ont ainsi longtemps privilégié le concept d'ethnicité à celui de racialité, tandis que les recherches anglo-saxonnes, notamment britanniques et états-uniennes, ont elles, privilégié l'usage des concepts de racialisation/racisation pour évoquer les spécificités vécues de populations issues de minorités « visibles » (Hancock 2002, 2009 ; Hamrouni et Maillé 2015 ; Siebers 2017). Puisque la présente recherche porte sur les contextes francophones et plus spécifiquement québécois, une part importante de cette revue des définitions a été consacrée aux concepts développés dans ces contextes.

1.1.1.1 Démêler les notions de race et d'ethnicité

Les théories de l'ethnicité comme de la racialisation donnent à voir des définitions complexes voire divergentes, dans leurs champs respectifs. Retenons ici que certains auteurs considèrent les concepts d'ethnicité et de race comme différents par essence, tandis que d'autres envisagent ces deux notions comme connectées, voire interdépendantes.

Les travaux de Danielle Juteau ont grandement influencé la compréhension québécoise du concept d'ethnicité. La sociologue inspirée des féministes matérialistes françaises, dont Guillaumin et Delphy, propose une lecture constructiviste interactionniste et matérialiste de l'ethnicité (Juteau 1999, 2015) qu'elle entend comme un fait social — s'opposant aux conceptions essentialistes de l'ethnicité, la présentant comme un fait statique, inné et héréditaire (Juteau 2018,

29). Ainsi, si l'ethnicité « revêt une certaine “permanence” » (Manaï 2015,12), celle-ci serait dans le même temps en constante recomposition ; ses transformations s'opérant « au gré des interactions sociales » (Manaï 2015,12) dans un processus d'élaboration et de reconfiguration des « frontières » des groupes (Juteau 2018, 30). L'ethnicité est présentée, dans cette perspective, comme un phénomène socialement construit et situé, traduisant des identifications volontaires ou assignées d'individus à des groupes ethnoculturels. Ces attributions produisent à leur tour des phénomènes de proximité-distance entre les différents groupes et conceptualisés par Juteau à travers l'idée de frontières. Dans cette conception, la race est considérée comme une sous-catégorie constituante de l'ethnicité et varierait selon les contextes géo-historiques. Certains groupes ethniques étant parfois racialisés dans certains contextes sociaux et historiques, comme ce fut le cas par exemple pour les personnes de confession juive, lors de la Seconde Guerre mondiale.

La conception de Juteau est intéressante car elle associe deux courants des études de l'ethnicité : l'approche constructiviste d'une part et l'approche matérialiste d'autre part. En effet, l'approche constructiviste de l'ethnicité développée notamment par Barth conçoit celle-ci comme un processus d'identifications volontaires ou assignées des individus à des groupes. Ces identifications sont alors déterminées par les contextes sociaux desquels elles émergent puisqu'elles résultent d'un ensemble d'apprentissages sociaux acquis et transmis par les individus au « contact » de leurs sociétés (Juteau 2018 ; Manaï 2015).

La dimension matérialiste de l'ethnicité mobilisée par Juteau et inspirée des théories développées par Guillaumin, ajoute la notion de « frontières dynamiques de l'ethnicité » pour rendre compte plus justement des processus sociopolitiques à l'œuvre dans la formation des groupes ethniques. Elle développe les concepts de « face interne » de l'ethnicité — qui renvoie à une « frontière interne » de l'identité dont se dote le groupe, soit l'identification au groupe « acquise par la socialisation » (Juteau 1999, 21) —, et une « face externe » de l'ethnicité — qui fait référence au rapport à autrui et qui « se construit dans le rapport inégalitaire constitutif du “nous” et du “eux” » (Juteau 2018, 31). Elle précise cependant que :

Si les rapports inégaux sont au centre de la construction des frontières, de la catégorisation et de l'auto-identification, on aurait tort d'imputer la totalité de l'ethnicité à cette seule dynamique. La construction de l'ethnicité passe également par les minoritaires, par leurs productions culturelles, leur création d'associations et de réseaux économiques, par leurs

revendications et leurs projets. [...] réduire l'ethnicité à la domination et à la catégorisation des minoritaires représente une perception asymétrique (Juteau 2018, 31)

C'est à travers l'analyse des frontières de l'ethnicité que l'auteure évoque la race. Juteau reprend ici les théories avancées par Wimmer et explique que l'ethnicité peut être qualifiée de racialité lorsqu'elle devient l'objet de stigmates et de discriminations systémiques et que celle-ci est imposée de manière arbitraire à des groupes. Ainsi, la race bien que non existante biologiquement, constituerait un outil de mise en relation des ethnicités des individus avec leurs contextes sociaux-historico-politiques. Cette première définition met en lumière l'aspect socialement construit de la racialisation et les inégalités à l'œuvre dans la production de la racialité et conçoit la « race » comme une composante de l'ethnicité. Elle présente cependant l'écueil important de lier la notion de race aux traits culturels et ethniques d'individus et glisse malgré elle dans une lecture essentialiste des différences. Cette lecture présente ainsi quelques contradictions et trouve ses limites notamment lorsqu'on souhaite comprendre les réalités vécues par les immigrants racisés de deuxième ou de troisième génération qui composent l'échantillon de cette recherche. En effet, pour ces derniers il apparaît difficile de faire appel à la notion d'ethnicité pour expliquer les réalités qu'ils vivent au Québec, notamment lorsque ces derniers s'associent au groupe ethnique Québécois mais qu'ils sont racialisés comme autre, par exemple en tant que noirs ou arabe.

L'approche développée par Guillaumin, est à ce titre sans doute plus juste, puisque son approche de la théorie de la race (1972) a permis de déplacer le regard non plus sur les minorités et leurs différences réelles ou supposées face à une culture majoritaire, pour plutôt penser l'importance des rapports sociaux inégalitaires et des assignations identitaires. Ses travaux ont mis la notion de race au centre des réflexions et s'inscrivent dans un courant théorique développé par les théoriciens décoloniaux tel que Fanon, mais aussi les œuvres antiracistes américaines, dont les travaux d'Omi et Winant. Pour ces derniers c'est d'ailleurs l'ethnicisation qui résulterait du processus de racialisation (Omi et Winant 2014). Siebers précise que leurs théories « argues for the centrality of “race” and racism in structuring social relations in the US and elsewhere and sees “ethnicity” as part of “race” and ethnicization as a form of racism » (Siebers 2017, 369). La lecture d'Omi et Winnant explique que les sociétés se sont d'abord construites sur des conceptions de l'altérité fondée sur des distinctions raciales à travers l'esclavage ou encore la colonisation, opérant une distinction entre une blancheur dominante et les autres. C'est alors suite à ces premières distinctions que le concept d'ethnicité trouverait son sens ; celui-ci étant apparu pour

distinguer les groupes composant les catégories dominées et en saisir les spécificités culturelles et les différences.

1.1.1.2 Théories de la racialisation

Rappelons que le concept de racialisation dans son acception contemporaine trouve son origine dans les théories décoloniales et postcoloniales développées au cours des années 1960-1970. C'est plus particulièrement à travers les travaux de Fanon, Banton ou encore Miles — qui l'ont employé pour nommer les systèmes de discriminations que vivaient alors les populations colonisées — que le terme a connu ses premières utilisations scientifiques (Barot et Bird 2001 ; Bilge et Forcier 2016 ; Guillaumin 1972 ; Garner et Selod 2015). Maillé, remarque que ce concept a été faiblement théorisé au Québec (2015, 156) en raison d'un malaise vis-à-vis de la notion, qui est perçue comme conflictuelle. Les recherches québécoises privilégient plutôt les approches mobilisant les termes de « communautés culturelles », « minorités visibles » ou encore de « personnes de la diversité », ce dernier étant particulièrement employé par les institutions (Maillé 2015, 157). Cependant, tout comme dans le cas de l'ethnicité, il n'existe pas de définition consensuelle du concept de racialisation. Garner et Selod expliquent à ce sujet que s'il est convenu de parler des racismes au pluriel, il en va de même pour le concept de racialisation, qui ne peut selon elles se réduire à une série de critères abstraits et communs (Garner et Selod 2015). Elles rappellent à ce titre, l'importance de développer des savoirs situés sur ce concept qui soient sensibles aux contextes historiques et géographiques d'émergence notamment (2015).

Dans son sens large, la racialisation renvoie aux « processus de stigmatisation, de catégorisation et de hiérarchisation opérés dans un contexte particulier » (Toure-Kapo 2019, 1) et imposés à des groupes sociaux en raison de caractéristiques réelles ou putatives associés à ces derniers. Cette altérisation est le produit de rapports sociaux inégaux et discriminatoires et comporte toujours une dimension de domination et d'essentialisation d'un groupe par un autre (Poiret et al. 2011). En effet, la racialisation, contrairement à l'ethnicisation, renverrait toujours à des identités assignées par des rapports de domination inégalitaires. Poiret et al. expliquent à ce sujet que :

Même si le processus de racialisation peut comprendre un mouvement de retournement du stigmate, qui amène les dominés à revendiquer et à retravailler la catégorie qui est au cœur de leur domination, d'un point de vue historique, elle commence toujours par une imputation catégorielle imposée par le groupe dominant (Poiret et al 2011, 10).

Par ailleurs, tout comme l'ethnicité, la racialisation reposerait sur une dimension historico-culturelle située, qui implique que les « dynamiques d'altérisation et de minorisation varient selon les contextes, y compris pour un même groupe » (Poiret et al. 2011,8). Il est enfin nécessaire de rappeler que l'altérisation à laquelle renvoie la racialisation ne se fonde pas sur des critères réels ou biologiques de différences, puisque les « races » humaines n'existent pas. Elle se fonde en réalité sur des catégories socialement construites, historiquement et culturellement situées qui ont permis de justifier des systèmes de domination par le passé et qui ont encore des effets sur le présent (Ducharme et Eid 2006 ; Oli et Winant, 2014 ; Garner et Selod 2015 ; Juteau 2018 ; Poiret et al 2011 ; Bilge et Forcier 2016). Poiret et ses collaborateurs soulignent à ce sujet le paradoxe du terme et résumant adéquatement la posture des théories qui portent sur le sujet :

La « race » n'existe pas, mais il est impossible de ne pas la voir opérer partout autour de nous. Il faut donc tout à la fois refuser la réification et la légitimation de « la chose » (la « race ») tout en reconnaissant l'acuité des phénomènes qui sont orientés par la croyance, explicite ou non, en son existence. Bref, il faut « sortir de la race et du racisme » pour mieux les comprendre, et en tenir compte pour mieux les déconstruire. Le paradoxe devient alors l'objet même de la recherche (Poiret et al 2011, 10).

Enfin, la racialisation ne peut être réduite aux seules classifications phénotypiques, ethniques ou religieuses (Juteau 2018, 28). Les recherches plus récentes ajoutent pour leur part l'importance de la dimension visuelle dans le processus de racialisation (Selod 2018 ; Cunin 2003) et de la lecture intersectionnelle pour en saisir ses effets.

1.1.1.3 Personnes racisées ou racialisées

Les personnes qui subissent la racialisation sont hétérogènes et entretiennent un rapport différent à leur condition. Les études portant sur ces populations ont ainsi développé des concepts permettant de dire ces différences notamment pour mettre en évidence, « La double logique entre "assignation" et "identification" raciales » (Devriendt et al. 2018, 13). Ici encore les recherches ne s'accordent pas sur le sens accordé à ces termes. Dans le cadre de ce mémoire, l'usage des deux termes : racialisés et racisés, feront référence à des distinctions propres à un courant de définition qui a été jugé le plus pertinent pour lire les nuances que l'on souhaite exposer et s'inscrivent dans les lectures proposées par Poiret et al. (2011) et Devriendt et al. (2018).

Selon ces acceptions, le terme « racialisé », renvoie aux individus qui subissent la racialisation. Le terme est utile car il permet de rendre compte, grâce au suffixe « -isé », de l'assignation à l'origine de la racialisation, mais également du caractère socialement construit du racisme. Il permet dans le même temps de désigner les personnes qui subissent le racisme sans pour autant les réduire aux termes qui sont employés pour les racialisés (ex : par leur phénotype ou encore leur appartenance ethnique ou religieuse). Enfin, certaines recherches distinguent les processus de « racialisation » de la « racisation », qui « désigne alors les pratiques et les attitudes orientées et justifiées par la racialisation » (Poiret 2011, 11). Le terme « racisé » issu du concept de « racisation » réfère dans ce cas aux personnes qui prennent des actions animées par une conscience de la racialisation qu'elles subissent (Devriendt et al. 2018). Ce terme est utile puisqu'il évoque une réappropriation, des personnes qui sont exclues de cette « normativité majoritaire » des termes employés pour les altérer. Pour ces personnes « la revendication de la "différence" peut alors être un moyen d'accès à plus de justice et de dignité : (Poiret et al 2011, 9) ». L'usage de la catégorie racisée renvoie alors comme le soulignent Garner et Selod, en citant Spivak, à un « essentialisme stratégique » (2015, 14), les personnes racisées, utilisant cette catégorie dans le cadre de leurs nouvelles actions sociales. C'est cette stratégie qu'ont adoptée les femmes rencontrées dans cette étude, s'identifiant toutes comme racisées.

1.1.1.4 Conclusion : Faut-il parler de racialisation ou d'ethnicisation ?

Si les termes ne s'opposent pas, ils traduisent un regard différent sur les réalités des personnes issues des minorités ethnoculturelles et des positions sociopolitiques contrastées. Siebers, suggère à cet effet de sortir de la dualité entourant ces concepts et propose de les saisir dans leurs singularités, soit comme des concepts « with different meanings, different ways of becoming operational and different consequences » (Siebers 2017, 369).

Pires, propose quant à elle, dans une recherche portant sur l'implication politique de femmes québécoises appartenant à la deuxième génération d'immigration, une approche mobilisant les deux dimensions, tout en étant consciente des spécificités de chaque concept. En effet, pour l'auteure cette conciliation est nécessaire pour comprendre la réalité de la société québécoise, car au sein du « discours des institutions québécoises, le processus de racialisation s'est trouvé confondu, englobé dans "l'ethnicité" » (Pires 2019, 51). Elle estime cependant qu'il est important de faire appel à des théories qui mobilisent spécifiquement le concept de racialisation, notamment pour saisir les spécificités des réalités des individus dont la « citoyenneté est racialisée » (2019,

67). Enfin, selon Maillé, si toutes les catégories de désignation sociales sont plus ou moins valables, il est important de mobiliser le terme de « femmes racisées » afin de documenter « le processus de racialisation propre au Québec » affectant ces femmes-là (Maillé 2015, 169). Car il existe actuellement un « vide catégoriel » (2015, 169) qui a pour conséquence une mauvaise connaissance des expériences de citoyennes pour qui la racialisation conditionne une part importante de leur réalité québécoise.

Dans le cadre de ce travail, nous avons souhaité être sensibles aux termes qui ont été employés pour désigner les jeunes femmes étudiées. Il a été décidé de désigner les personnes rencontrées, qui sont principalement des jeunes Québécoises de deuxième génération d'immigration par les termes qu'elles ont elles-mêmes choisis pour se qualifier. Ces termes étaient dans leur cas « Québécoises racisées » ou « Montréalaises racisées ». Cette terminologie correspond à la nature de leur engagement, qui rend compte de leur appartenance à la société québécoise, mais dont la vie est conditionnée par la racialisation dont elles font l'objet et qu'elles souhaitent déconstruire.

1.1.2 État de la recherche sur les jeunesses racialisées

Si l'on revient à la littérature sur le sujet, on remarque qu'une attention particulière, en contexte québécois, a été portée aux jeunesses issus des groupes minoritaires « visibles », tandis que peu ont porté sur les réalités spécifiques des personnes racialisées, ou ont envisagé les expériences de ces jeunes en ces termes. Ces études se rapportent alors souvent à des problématiques liées à l'intégration de ces jeunes (qualifiés de raci.ali.sés ou minorités « visibles ») au marché du travail (Eid 2012 ; Darchignian, Magnan et Kanouté 2017) ou plus généralement aux sociétés d'accueil, s'ils sont immigrants (Gallant 2007 ; Potvin 2007 ; Dejean 2015). D'autres recherches se sont intéressées aux dynamiques identitaires à l'œuvre chez les jeunes de « la diversité ». On distingue alors les études qui interrogent les constructions identitaires sous un angle intracommunautaire, évoquant essentiellement les problématiques identitaires d'un point de vue intergénérationnel (Aouici et Gallou 2013 ; Potvin 2007 ; Gallant 2008), des recherches qui interrogent les identités sous l'angle interethnique et la reconnaissance des autres. (Dejean 2015). Enfin, un troisième courant de recherche s'est appliqué à étudier les territorialités et les dynamiques d'ancrage des jeunes (Boudreau 2013 ; Boissonade 2007 ; Ismé 2011) ainsi que les sociabilités et réseaux mobilisés par ces derniers (Gallant 2008 ; Potvin 2007 ; Mitropolitska 2008).

Les études qui portent sur ces jeunes distinguent généralement les jeunes selon les générations d'immigration. On parle alors communément de la 1^{re} génération d'immigration lorsque les individus sont nés à l'étranger, de seconde lorsqu'au moins l'un des parents est né à l'étranger et plus récemment, de génération 1.5, notamment dans les sciences de l'éducation, pour évoquer les jeunes ayant vécu une partie de leur socialisation dans leurs pays d'origine, mais ayant immigré à un jeune âge (Dhingra 2005). La distinction par génération a été critiquée par de nombreuses études qui déplorent « le réductionnisme de ces catégories » (Piché et Renaud 2018, 61), mais également l'altérisation continue de certaines populations. Ben Soltane explique ainsi que si l'emploi des termes de deuxièmes ou de troisièmes générations est pertinent dans le cadre de recherches démographiques, ils enferment dans le même temps ces individus qui se voient réduits à un statut d'éternels immigrants (Ben Soltane 2015).

Lorsqu'elles ne procèdent pas à une distinction générationnelle, la majorité des études portant sur les jeunes immigrants ou personnes racialisées, opèrent des distinctions selon les origines ethnoculturelles. L'identité est alors présentée dans la littérature comme plurielle et complexe et les jeunes appartenant à des groupes ethniques comme en proie à des conflits identitaires. L'identité est perçue comme fragmentée (Potvin 2007) ou encore source de malaises (Dejean 2015). D'autres auteurs, tels que Gallant (2008) ou Rocher (2015) offrent, *a contrario*, une lecture positive de cette pluralité identitaire, la présentant comme fluide et hybride.

Potvin constate, dans une recherche portant sur les identités des jeunes de la deuxième génération d'origine haïtienne au Québec, la présence d'un malaise identitaire chez ces derniers. Leur identité serait ainsi sujette à des questionnements et des incertitudes pour ces jeunes qui se trouvent en recherche de sens devant les multiples représentations qui leur sont transmises d'une même identité ethnique (Potvin 2007, 143). Cette quête identitaire rend bien compte de la difficulté pour ces derniers de se positionner entre des identités assignées (dans ce cas-ci par les médias), des identités transmises par leurs parents, et leur sentiment à l'égard de leur culture d'origine. Parallèlement à cette ambiguïté identitaire, l'auteure observe un phénomène de « fragmentation des identités (Potvin 2007, 143) ». Les jeunes développeraient alors des identités nouvelles à la fois transnationales, par exemple lorsqu'ils s'identifient à une communauté afrodescendante (Potvin 2007), régionale en raison de leur « fort sentiment d'appartenance à la société québécoise (Potvin 2007, 164) » et enfin locale, lorsqu'ils s'identifient à un quartier particulier.

Le rapport réalisé par Dejean en 2015, au sujet des étudiants du cégep de Maisonneuve, vient confirmer certaines observations avancées par Potvin. En effet, celui-ci constate au terme de son

étude que certains jeunes associés à des groupes ethniques minoritaires expérimentent un certain malaise identitaire. Selon l'auteur ce malaise s'expliquerait par la présence de stigmates identitaires entourant certaines minorités. Ainsi, « être soi-même » s'avère périlleux pour des individus dont la communauté est différente de celle de la majorité ou qui subissent des stigmates. Les jeunes aux identités stigmatisées vont alors opérer ce que Dejean qualifie, en reprenant le concept de Goffman, de « renversement des stigmates », leur permettant de développer des identités dites « réactives ». Ainsi, les jeunes face à la stigmatisation de leurs identités développent des solidarités fondées sur cette expérience commune de l'altérité.

Gallant observe pour sa part, dans une analyse portant sur les choix identitaires des jeunes Québécois issus de la 2^e génération d'immigration, que la multiplicité des appartenances ne semble pas constituer un obstacle pour les jeunes, et ce même lorsque ces derniers appartiennent à des minorités visibles. Elle note à cet égard que « ceux qui s'y identifient [à leur culture d'origine] ont diverses façons de définir cette appartenance [...] certains en font une identité hybride avec le Canada ou le Québec, mais aucun des jeunes rencontrés ne semblait trouver cela problématique » (Gallant 2008, 54). Cependant, la recherche de Gallant s'intéresse à l'auto-identification des jeunes et ne précise pas les spécificités des jeunes qui expérimentent des identités marquées par des stigmates racialisants.

La recherche de Pires menée auprès de jeunes femmes racisées de la deuxième génération d'immigration au Québec constate pour sa part que si les femmes s'identifient de manière positive à leurs doubles appartenances identitaires au niveau individuel, elles éprouvent des difficultés à les concilier lors de l'interaction avec les autres, ici les majoritaires. Dans ces situations, leurs doubles appartenances sont perçues comme problématiques notamment pour les personnes issues des communautés racisées (Pires 2017, 97). Il existe donc différents niveaux de positionnement ; ces identités peuvent être vécues de manière positive et fluide, comme dans les cas présentés par Gallant, mais peuvent également rendre compte de stigmatisation ou d'incohérences provoquant alors malaise et réactivité identitaire. Enfin, les recherches présentées ici mettent en évidence la capacité des jeunes à produire et construire des identités nouvelles (Potvin 2007, 169) fondées sur des catégories déjà existantes et sur lesquelles ils recréent une symbolique d'appartenance nouvelle, à partir de leurs expériences spécifiques ; les jeunes préférant construire des appartenances nouvelles plutôt que de se soumettre à des identités inadéquates.

1.2. Revue de la littérature portant sur les femmes racialisées

Les chercheuses féministes postcoloniales ont été les premières à documenter les spécificités des expériences des femmes racialisées (Crenshaw 1990 ; Lorde 2012 ; hooks 1984 ; Collins 2002 ; Essed 1996). Leurs travaux ont notamment porté sur les réalités des femmes noires aux États-Unis et ont par la suite été étendus à d'autres contextes sociopolitiques et culturels (Mestiri 2017 ; Verges 2017). Ces lectures ont été particulièrement utiles pour mettre à jour les différentes structures de pouvoir qui s'imposent et se recomposent dans le quotidien des femmes racialisées.

Adoptant pour la plupart, une perspective intersectionnelle⁶ (Crenshaw 1990 ; Collins et Bilge 2015), ils ont notamment démontré que la racialisation s'exprime différemment selon le genre et que les femmes racialisées subissent tout autant les effets du sexisme que de la racialisation (Crenshaw 1990 ; Garner et Selod 2015 ; Selod 2018). Crenshaw explique ainsi que les femmes racialisées vivent un sexisme double, puisqu'elles subissent d'une part le sexisme s'imposant à elles en raison de leur condition de femme, mais aussi les conséquences de la racialisation et une forme spécifique de sexisme lui étant rattachée (Selod 2018). L'expérience de ces femmes est donc spécifique et se situe à l'intersection du racisme et du sexisme. Cette lecture permet selon l'auteure de ne pas occulter le racisme qu'elles sont susceptibles de rencontrer dans des milieux féministes non sensibles aux réalités liées à la racialisation, et de mettre au jour dans le même temps, le sexisme infracommunautaire que ces femmes sont susceptibles de vivre au sein de leurs communautés d'appartenance, qui peut par exemple être masqué par des discours antiracistes non sensibles à la dimension du genre (Crenshaw, 1990, 1256).

C'est en effet ce caractère *sui generis* de l'expérience des femmes racialisées que les travaux menés sur le sujet se sont attelés à illustrer, décrivant et analysant les différentes expressions de ces systèmes de domination et leurs impacts sur la vie de ces femmes. Ils ont notamment permis de mettre en évidence les conséquences matérielles qu'engendrent les discriminations liées au genre ou à la racialisation sur la vie des individus (Selod 2018). Les travaux des géographes féministes, qui en ont exploré les expressions spatiales, ont été à cet égard essentiels pour en

⁶ L'approche intersectionnelle est une perspective théorique développée par Crenshaw en 1990, qui se veut sensible aux dimensions de structurations sociales qui conditionnent les trajectoires de vie des individus (Crenshaw 1990 ; Collins et Bilge 2015). Dans une perspective féministe, ces études tentent de montrer « comment l'identité des femmes, leur positionnement social et leurs expériences de l'inégalité et de la violence ont été structurés par les multiples systèmes de domination liés à la race, au genre, à la classe et à la nation, entre autres » (Harper et Kurtzman 2014, 16).

saisir les dimensions de la vie urbaine et ont notamment permis de révéler les spatialités et territorialités spécifiques aux femmes racialisées (Listerbon 2015 ; Hancock et Lieber 2017).

1.2.1. Des femmes invisibles ?

La littérature rappelle que si les femmes racialisées sont engagées (Almeida 2016 ; Ahmed 2012 ; Hancock et Lieber 2017 ; Pires 2017) leurs pratiques et discours sont encore régulièrement invisibilisés (Maillé 2015 ; Benhadjoudja 2018 ; Pires 2019 ; Ben Soltane 2015). Au Québec, cela s'est traduit, par une invisibilisation de leurs spécificités et revendications, mais également par une méconnaissance de leurs pratiques spatiales et politiques. Les modes d'invisibilisation des femmes racialisées sont multiples, et c'est au Québec, dans un premier temps les critiques formulées à l'égard du féminisme québécois, qui ont mis en lumière les limites des discours universalisants ainsi que l'importance de nommer les réalités spécifiques des femmes minoritaires. Vivian Barbot écrivait à cet effet, au sujet du programme du féminisme québécois, alors qu'elle était présidente du mouvement des femmes du Québec, que :

Les objectifs communs de revendication, s'ils sont énoncés d'une manière assez large pour rejoindre la majorité des femmes, laissent presque systématiquement de côté la problématique de celles qui sont issues des groupes minoritaires, qui sont pourtant, la plupart du temps, les plus susceptibles de souffrir de la situation (Barbot dans Maillé 2002, 1).

Cette invisibilisation ne peut cependant pas être circonscrite aux enjeux féministes et de nombreuses auteures soulignent la multiplicité des facteurs en jeu. Pour ces dernières, l'absence de catégorisation adéquate ne permet pas d'envisager justement les réalités de ces femmes, ce qui a pour conséquence de les invisibiliser et de les essentialiser.

1.2.2. Comment parler des femmes racialisées ?

C'est d'une part l'absence de catégorie spécifique pour dire les réalités de ces femmes, dont « les réalités [...] sont rendues invisibles par le manque de données » (Maillé 2015, 170), et leurs associations à des catégories « amalgamantes » qui expliquent leur invisibilisation, ou du moins leur mésinterprétation, dans le champ politique et académique francophone (Lamoureux 2016 ; Maillé 2015). Les femmes racialisées sont ainsi soit effacées des discours, soit associées à des

catégories plus larges renvoyant à leurs appartenances culturelles ou religieuses par exemple. Si ces associations ne sont pas nécessairement fallacieuses, elles ont pour écueil de ne pas permettre de lire les spécificités des réalités de ces femmes et de former des amalgames invisibilisants qui peuvent être réducteurs pour ces dernières.

Ben Soltane examine à cet effet, dans un article portant sur la participation des femmes maghrébines au Québec, les conséquences de ces catégorisations, dont elle estime qu'elles engendreraient une « visibilité à chronologie variable » (2015) pour les femmes musulmanes. L'auteure explique ainsi que l'absence de catégories pour dire les spécificités des discriminations qui touchent les femmes maghrébines — et la catégorisation inexacte qui en résulte — se traduit par une survisibilité de ces femmes vis-à-vis de certaines problématiques — notamment pour évoquer les problèmes associés à leurs cultures d'appartenance. Concrètement, cela se traduit par un renvoi systématique à des discours et problématiques, notamment le port du voile par exemple. Parallèlement, ces femmes sont régulièrement invisibilisées dans les discours portant sur le « Nous Québécois » (2015). L'auteure attribue cette alterisation et invisibilisation systématique à la racialisation qui leur est assignée et qui les contraint à une position d'éternelles immigrantes, dont le statut « est réitéré sur plusieurs générations » (Ben Soltane 2015, 217). Or ce vide catégoriel engendre des conséquences bien réelles pour leurs revendications, dont les enjeux ne sont pas ou mal représentés (Pires 2017 ; Benhadjoudja 2018).

1.2.3. Se faire définir par l'autre

Ainsi, l'invisibilisation des femmes racialisées au Québec renverrait moins à une fermeture des espaces d'expression qu'à la place prédéfinie qui leur est octroyée au moment d'évoquer les enjeux de leur société. Alessandrin, Dagorn et Charaï observent ainsi que leurs voix « ne parviennent pas à être prononcées sinon par d'autres (avec plus ou moins de consentement) [...] dans des lieux de l'énonciation qui marquent des légitimités inégalement réparties (Alessandrin, Dagorn et Charaï 2016,4) ». Lorsque leurs voix sont sollicitées, les femmes sont soit les ambassadrices involontaires des groupes qu'elles représentent (Pires 2017 ; Benhadjoudja 2015), soient dévalorisées en raison de la valeur accordée à leurs propos (Benhadjoudja 2015). C'est cette dernière théorie qu'avance Benhadjoudja pour qui l'invisibilisation des propos des femmes racialisées serait expliquée par leur statut de « subalterne » reprenant ainsi la lecture avancée par Spivak. Benhadjoudja précise à ce sujet, dans un article portant sur les modalités

d'expression des femmes musulmanes au Québec, que l'invisibilisation de la parole des femmes racialisées résulterait moins

D'une confiscation de la parole, que par une incapacité (de leurs sociétés) à entendre cette parole. En effet, bien des femmes dites du Sud parlent, agissent et participent, mais la lentille (post) coloniale par laquelle elles sont écoutées ou observées déforme leurs discours, souvent à la faveur des clichés orientalistes. (Benhadjoudja 2018, 113)

Lamoureux, abonde dans ce sens, et ajoute que cette « lentille » tend à confisquer la neutralité de la parole de ces femmes, qui ne sont entendues qu'à partir des catégories pensées pour elles et dont le message qu'elle porte, lorsqu'il est entendu, est souvent réduit à sa nature identitaire. Elle explique ainsi que la lecture identitaire de l'engagement, telle que communément présentée, est trop réductrice. D'abord parce qu'elle nourrit « l'argument le plus souvent amené pour discréditer l'action politique de ces groupes dits "identitaires" [soit] qu'ils seraient porteurs de revendications "spécifiques", plutôt que d'un projet valant pour l'ensemble de la société » (Lamoureux 2015,69). Ensuite parce que cette lecture occulte la complexité de ces engagements. En effet, selon l'auteure, « il ne s'agit pas tant [pour ces groupes] de faire reconnaître une identité, que d'acquérir une "autorisation de parole" sur le monde commun (Lamoureux 2015, 67) ». En d'autres termes, sans pour autant nier le caractère situé de l'engagement, et l'importance pour les femmes de faire entendre leurs réalités et revendications spécifiques, l'auteure souligne la complexité dans laquelle est revendiquée cette identité, qui est le plus souvent mobilisée car elle induit un rapport particulier au monde, celui-ci caractérisé par une altérisation contre laquelle ces groupes se dressent. Elle reprend ici le paradoxe déjà évoqué par Joan W. Scott au sujet de la double quête de reconnaissance et de redistribution menée par les luttes féministes ; dont la lutte tend autant à faire reconnaître les spécificités de leurs vécus qu'à leur permettre d'accéder à un droit de parole égale, sur les réalités du monde commun.

Les travaux qui ont exploré les pratiques des femmes racialisées ont montré que leurs paroles sont multiples et hétérogènes et que celles-ci mobilisent des réseaux de solidarité complexes. Leurs discours se retrouvent à mi-chemin entre une quête de reconnaissance des spécificités de leurs réalités et une redistribution, ce qui les place dans une position particulière. Dans cette quête, où l'accession à l'expression est autant une lutte, le *modus operandi* devient un enjeu aussi important que ce qui est à exprimer. S'exprimer prend alors une valeur supplémentaire qui dépasse la simple revendication identitaire, car elle permet de discuter du bon fonctionnement du système démocratique. Enfin, c'est bien cette dimension politique qui donne à l'espace et aux

territorialités étudiées ici, une dimension centrale à la fois comme une ressource et un enjeu en soi.

1.3. La ville vue et vécue par les femmes racialisées : Le lieu de liberté et de contrainte

1.3.1. Perspectives féministes sur la ville

Le rapport à l'autre ou à l'étranger, dans son sens Simmelien, et la cohabitation dans la différence ont été des enjeux importants des recherches menées en Études Urbaines, comme le rappelle Germain :

Nous sommes construits par nos rapports avec les autres. Dans cette interaction fondatrice, le rapport à l'Étranger joue un rôle particulier. Il illustre de façon « exemplaire » le régime de proximité/distance qui loge au cœur de toute action réciproque » (1997, 237).

La définition de cet « autre » varie et s'emploie tantôt pour rendre compte des rapports entre urbains et non-urbains, tantôt pour incarner les différences entre les habitants.es des villes. Si beaucoup se sont intéressés aux étrangers dans la ville, les recherches portant sur les femmes, et qui relèvent de la seconde catégorie, ont quant à elles exploré les réalités spécifiques des femmes en milieux urbains (Tonkiss 2005 ; Browne, Olasik et Podmore 2016 ; Beebeejaun 2017, Mollett et Faria 2018) ; qui sans être étrangères, y ont longtemps été altérisés puisque confinées aux espaces privés (Bondi et Rose 2003). Or, cette conquête de la ville — et notamment de ses espaces publics — par les femmes a conduit la recherche à documenter les pratiques urbaines de ces dernières. Dans le cas des études menées par les géographes féministes, Bondi et Rose constatent l'importance prise par deux courants ; distinguant les travaux qui se concentrent sur les luttes menées par les femmes de ceux qui portent sur leurs représentations des femmes des milieux urbains : « concerned primarily with experiences of, and struggles over, specific urban environments, and those concerned primarily with theorising the spatiality of gendered subjectivities. » (Bondi et Rose 2003, 235). C'est notamment en questionnant le concept Lefevrien de droit à la ville, qui renvoie suite à ces études à des dimensions plurielles, que les deux courants ont pu révéler les spécificités des enjeux de genre. Ces recherches ont alors illustré dans quelle mesure la ville constituait à la fois un espace de libération et de contraintes pour les femmes (Bondi et Rose 2003 ; Beebeejaun 2017 ; Hancock 2014).

L'écueil qui a été le plus souvent adressé à ces travaux porte sur la trop grande emphase mise sur la dimension sécuritaire de la ville, perpétuant pour certains une lecture victimaire des femmes en milieux urbains. Vacchelli et Peyrefitte soulignent à ce titre que « The right to the city in a gendered perspective tends to be conceptualised in terms of safety in urban environments in relation to the dangers some urban spaces present to the personal safety of women. » (Vacchelli et Peyrefitte 2018, 13). Ce constat est néanmoins nuancé par d'autres auteurs, dont notamment Bondi et Rose, qui expliquent que les travaux portant sur la sécurité, ont également permis de mettre en lumière les stratégies employées par les femmes pour contourner les contraintes de la ville. Hancock, abonde dans ce sens, et rappelle que si la ville est effectivement le lieu de la production d'inégalités spatiales elle constitue dans le même temps le lieu où se donnent à voir les luttes et précise ainsi en citant les travaux de Rippoll et de Dikeç que :

Les luttes féministes, ou les luttes contre l'homophobie, ou la transphobie, convergent dans leurs méthodes avec d'autres luttes, dans le sens où la revendication de « justice spatiale », ou de « droit à la ville », est une revendication de base de beaucoup de mouvements contestataires ; l'appropriation de l'espace (urbain notamment), la visibilité dans l'espace, deviennent alors des vecteurs d'une affirmation politique (Ripoll, 2005). [...] De ce point de vue, l'espace fonctionne comme ressource, et pas juste comme vecteur d'oppression (Dikeç, 2009) : il matérialise le patriarcat et l'hétéronormativité, mais de ce fait même il est possible de défier, ou de subvertir la norme patriarcale et/ou hétéronormative, en refusant les assignations, en transgressant les limites spatiales normatives (Hancock 2014, 2).

La capacité transformative des femmes sur la ville et leur agentivité dans la construction de leurs territorialités est de plus en plus explorée par les recherches portant sur les territorialités des femmes en milieux urbains (Cattan et Cleval, 2011 ; Blanchard et Hancock 2017 ; Podmore 2006). Ces travaux ont mis en lumière la nature réticulaire des territorialités des femmes en milieu urbain, fondés sur des réseaux de solidarités multiples tantôt numériques, tantôt urbaines (Cattan et Cleval, 2011). Ils ont également mis en évidence les contrastes entre les pratiques masculines et féminines au sein d'espaces de vie communs (Blanchard et Hancock 2017 ; Browne, Olasik et Podmore 2016).

Cattan et Clerval décrivent dans une recherche portant sur l'évolution des territorialités lesbiennes à Paris, la nature réticulaire de leurs territorialités, qu'elles décrivent comme étant formées autour de « centralités éphémères [...] construites grâce à des réseaux informels souvent invisibles et

qui combinent une grande variété de situations entre usages privés et publics des lieux. » (2011, 3). Les femmes lesbiennes, contrairement aux hommes homosexuels, développeraient un rapport à la ville non pas symbolisé par l'appropriation de territoires particuliers et symboliques, à l'image des quartiers Gays, mais par une multiplicité des espaces mobilisables et des territoires formés à partir de leurs réseaux. Pour cette raison, les auteures affirment l'importance de ne pas « réduire les territorialités lesbiennes dans les villes aux seuls lieux visibles et permanents » (2011, 2).

La dimension historique de la recherche, qui documente les lieux lesbiens de 1970 aux années 2000, permet aux auteures de mettre en évidence l'importance jouée par les contextes sociopolitiques locaux, mais aussi de l'impact des réseaux sociaux numériques dans le développement des territorialités lesbiennes. Elles affirment ainsi que les « territorialités et visibilitées lesbiennes sont fortement conditionnées par des dynamiques locales de voisinage et les alliances politiques et sociales. » (Cattan et Clerval 2011,4) et montrent notamment que les territoires investis se transforment selon la perception de l'homosexualité dans la société par exemple. Elles montrent par ailleurs que lorsque les femmes sont en situation minoritaires, les espaces non mixtes prennent de l'importance. Elles soulignent enfin l'importance jouée par les réseaux sociaux numériques dans le développement des territorialités lesbiennes. Ces réseaux jouant le double rôle d'amoinrir leur dépendance à des centralités lesbiennes urbaines et de complexifier leurs territorialités :

D'un côté, la multiplication des sites de rencontre et des forums qui permettent la mise en relation des lesbiennes sans passer par un lieu particulier rend moins indispensable le bar lesbien, du moins pour la rencontre ; d'un autre côté, les listes de diffusion électronique démultiplient les possibilités des logiques de réseau déjà en place dans le milieu lesbien (Cattan et Clerval 2011, 4).

Au Québec, c'est notamment par l'analyse de la place laissée aux discours des femmes musulmanes lors des débats entourant la charte des valeurs qu'ont été discutées ces inégalités d'accès aux discours. Hamrouni et Maillé exposent à cet égard, dans leur ouvrage « *Le sujet du féminisme est-il blanc ?* », comment ces femmes racisées ont repris leur « droit à la ville » en se saisissant « d'espaces de parole alternatifs, sur les réseaux sociaux et à travers la diffusion de manifestes et d'articles, pour dénoncer le déni des droits fondamentaux, la stigmatisation » (Hamrouni et Maillé 2015, 10-11) dont elles étaient la cible. Le recours par ces femmes à des lieux d'expression « alternatifs », ici caractérisés par l'investissement de lieux numériques ou

médiatiques, illustre l'importance que revêtent ces territorialités dans l'engagement et la participation des différents groupes.

1.3.2. Territorialités des femmes racialisées

Les recherches menées plus spécifiquement auprès de femmes racialisées, ont elles aussi mis en lumière la spécificité de leurs expériences en contexte urbain évoquant l'importance de comprendre que les espaces appropriables et mobilisables sont conditionnés par leur réalité de femmes racialisées (Puwar 2004 ; Essed 2005 ; Listerborn 2015). Ces recherches ont également fait ressortir les contrastes entre leurs pratiques et celles des femmes majoritaires et ont conduit les géographes et autres spécialistes de l'urbain à formuler, tout comme dans le cas des femmes lesbiennes, des géographies situées de la ville (Listerborn 2015).

Les études de Blanchard et Hancock observent la multiplicité des lieux investis par des jeunes femmes racisées résidentes d'une banlieue populaire en région Parisienne. Elles montrent notamment que les territoires pratiqués par les jeunes femmes se distinguent de ceux des jeunes hommes de leurs quartiers. Leur étude est très intéressante puisqu'elle permet de déconstruire l'a priori selon lequel les jeunes filles résidentes de quartiers populaires seraient confinées aux espaces privés et disposeraient de mobilités moindres. En effet, si les chercheuses et leurs étudiantes.s font état d'une plus grande appropriation par les hommes de leurs quartiers de résidences, elles rappellent dans le même temps que les jeunes femmes sont pour leur part plus mobiles et qu'elles mobilisent une plus grande diversité de lieux.

Les espaces des jeunes femmes paraissent par contre plus divers, plus étendus, et plus éloignés du quartier. Pour expliquer ces circulations intenses au-delà du quartier, elles évoquent la volonté de mettre à distance — voire de fuir — les jeunes hommes de leur quartier (Blanchard et Hancock, 2017, 10).

Elles expliquent par ailleurs que les jeunes femmes quittent leurs quartiers notamment pour échapper à une forme de contrôle social pratiqué par leur voisinage, leur famille, mais également par les hommes. Cela incite les jeunes femmes à valoriser des activités en dehors du quartier dès qu'elles sont en mesure d'avoir une certaine autonomie, dans l'objectif d'échapper au contrôle social pesant sur elles dans des espaces d'interconnaissance forte.

Enfin, la recherche menée par Listerborn, documentant les pratiques urbaines de femmes musulmanes portant le voile en Suède, illustre pour sa part toute la pertinence de s'intéresser aux perceptions qu'ont les femmes racialisées de leurs environnements urbains. L'auteure y propose une géographie alternative de la ville à travers laquelle elle illustre comment, pour les femmes racialisées, les espaces et lieux traditionnellement perçus comme sécuritaires par une majorité de la population féminine peuvent être perçus pour elles comme dangereux en raison des violences qu'elles sont susceptibles d'y rencontrer (Listerborn 2015). Soit parce qu'elles sont perpétrées par des femmes ; Listerborn remarque à cet effet dans le cas de sa recherche que « The offenders are commonly described as 'older' and female perpetrators are more often mentioned than male offenders » (Listerborn 2015, 110). Soit en raison des injonctions à ne pas être dans ces lieux dans un contexte où, tout comme au Québec, le port de ce signe religieux attise grands débats et où la présence de femmes portant le voile dans certains lieux se traduit par des injonctions à changer.

CHAPITRE II. LIRE LES TERRITORIALITÉS POUR SAISIR LES LOGIQUES D' ACTIONS URBAINES LOCALES

Ce mémoire cherche à lire les processus socio-spatiaux qui ponctuent la construction des lieux d'expression des jeunes femmes racisées à Montréal. Le concept de territorialité s'est avéré à ce titre très utile car il permet articuler à la fois les dimensions sociales et géographiques des pratiques urbaines. Ce chapitre présentera le concept et l'intérêt de son articulation. Nous montrerons dans quelle mesure la ville constitue un espace pertinent pour lire les actions sociospatiales. Nous verrons par la suite la pertinence de développer une lecture dynamique, à la fois réticulaire et pluridimensionnelle, du concept de territorialité. Ce chapitre se concentrera enfin sur l'étude des dimensions urbaines locales des territorialités et sur les dynamiques d'appropriation des espaces qui s'y produisent, comprenant à la fois une dimension numérique et urbaine.

2.1. Territoire et territorialité : des concepts pluridimensionnels, dynamiques et interactionnels

2.1.1. Définir le territoire pour saisir les territorialités

Pour comprendre la territorialité, il importe dans un premier temps de définir le territoire, bien qu'il n'existe pas de définition univoque de ce concept (Raffestin 2012 ; Tesson 2014 ; Gingras 2019). Dans le cadre de ce mémoire, nous retiendrons la lecture du territoire proposée par Raffestin (1982) car elle permet de rendre compte de l'interaction des dimensions matérielles et symboliques, qui sont à l'œuvre dans sa production. Raffestin, définit le territoire comme le produit d'un processus d'appropriation des espaces (la territorialisation). Cette lecture large permet de rendre compte du caractère multidimensionnel du territoire et des territorialités, sans toutefois les limiter à cette seule dimension matérielle. Le territoire est ainsi pensé en contraste avec les espaces, car pour Raffestin c'est le caractère construit et sa multidimensionnalité qui confère au territoire son sens. Il précise à cet effet que,

Le territoire n'est pas un objet au sens de l'espace, il est un processus en perpétuelle évolution, en perpétuelle transformation selon des échelles temporelles particulières [...] L'espace est un enjeu du pouvoir tandis que le territoire est un produit du pouvoir (1982, 168).

Le territoire peut être saisi par l'analyse de l'interaction de trois dimensions « Espace, temps et société » (Raffestin 1982). La dimension spatiale du territoire est complexe et renvoie à une multiplicité d'espaces et d'échelles géographiques ; celle-ci s'articule à une dimension temporelle qui suppose une lecture dynamique, puisque les territoires sont en constante recomposition. Enfin, le territoire ne peut être pensé hors de sa dimension interactionnelle et sociale, puisqu'il est socialement construit et renvoie à des rapports de pouvoirs spécifiques. En d'autres termes, le territoire est plus qu'une simple attribution de sens à un espace ; c'est le lieu où se matérialisent des normes et structures sociales à différentes échelles (Remy 2016) et dans le même temps le lieu où les individus expérimentent et donnent sens à leur vécu (Soja 1971). C'est enfin un espace qui est dynamique, puisqu'il change au gré des transformations sociales et en fonction du rapport à l'autre.

2.1.1.1. Spécificités des territorialités urbaines

Les processus par lesquels les espaces sont territorialisés, par l'attribution de sens, donnent lieu à des territorialités. Ces territorialités correspondent alors aux relations que les individus entretiennent avec un ou plusieurs lieux — soit les espaces territorialisés — et aux attitudes qu'ils adoptent face à ces lieux (Soja 1971). Cette conception de la territorialité considère autant la relation imaginée au territoire que l'expérience concrète de ce dernier (Di Méo 1998 ; Hoyaux 2009). Par ailleurs, tout comme le territoire, les territorialités sont influencées par les trois dimensions définies par Raffestin (2012). Pour saisir les territorialités il faut alors, comme le suggère Raffestin, les articuler aux dimensions spatiales, temporelles et sociales.

À ces trois dimensions, certains auteurs ont ajouté la dimension urbaine, qui permet de prendre en considération les transformations engendrées par l'urbanisation (Boudreau 2016 ; Germain 1997). En effet, la vie urbaine engendre des mises en pratique des territorialités spécifiques transformant notamment le rapport à l'espace — par une plus grande mobilité, et la multiplication des espaces de sociabilité — et le rapport à l'autre — par une coprésence dans la différence

(Germain 1997, 243). Boudreau souligne à ce sujet, en reprenant les théories avancées par Barnett, que l'urbanisation a transformé les rapports aux territoires sur au moins trois dimensions :

(1) Urbanization generates particular *objects* of contention, such as struggle over diversity [...] (2) urbanization provides a distinct medium for political action because cities are intense sites for public encounters; and (3) urban infrastructure and spaces have *agentive qualities* (Boudreau 2016,15).

En d'autres termes, si les territorialités urbaines peuvent être lues à travers les trois dimensions présentées par Raffestin, elles doivent dans le même temps prendre en considération les articulations spécifiques aux réalités de la vie urbaine. Dans les parties qui suivent, nous déclinons les trois dimensions à travers lesquelles peuvent être observées ces territorialités. Nous montrerons, à l'instar des travaux menés par Boudreau, que la lecture spatiale des dynamiques de prise de parole en contexte urbain, suppose de saisir ces actions dans des logiques d'actions spécifiques caractérisées par une fluidité de l'action ancrée dans le présent et répondant à des territorialités en réseau plus que territoriales (2016).

2.2. Dimensions sociales : des territorialités urbaines dynamiques

2.2.1. Lire les interactions dans la ville

Les contributions de Remy et de Germain ont été importantes pour théoriser la rencontre et la cohabitation en milieux urbains, les deux sociologues ayant tous deux documenté les interactions entre les dimensions sociales et spatiales à l'œuvre dans la construction des territorialités urbaines sous le prisme de la quotidienneté. Pour Remy, l'espace est partie prenante du monde social, qui en « configurant la matérialité [...] donne une forme concrète aux relations sociales et à leurs enjeux (Remy, 2016, p.3) ». Son étude est intéressante car elle permet autant de lire les rapports inégalitaires à l'œuvre dans ces espaces que les moments de convivialité et de cohabitation. Remy propose d'intégrer le concept de « transactions social » comme outil pour la lecture des moyens dont les territorialités sont négociées dans la ville (voir section 2.2.2.1).

Les travaux de Germain ont pour leur part mis en lumière l'importance de lire les sociabilités et notamment la coprésence dans les espaces publics pour saisir les territorialités urbaines. Ces travaux, qui se sont articulés autour des « mutations du lien social » provoqués par l'urbanisation,

ont notamment montré que la ville est le lieu de la coexistence dans les différences, puisque « la métropole met en présence un grand nombre de personnes qui sont étrangères les unes aux autres » (Germain 1997, 239). Cette coexistence dans un même lieu d'une large diversité de groupes laisse place à une forme particulière de civilité : une « civilité urbaine » (1997, 239) caractérisée par des interactions et une négociation des territoires marqués par une « dynamique de proximité/distance » (1997, 239) tant spatiale que sociale entre les individus. Ses travaux rappellent enfin l'importance de saisir le rôle central des liens faibles en tant que marqueurs de la cohabitation en milieu urbain, et invitent à saisir, à l'instar des travaux de Goffman, l'importance de l'inattention civile en situation de coprésence ; qui incarne pour l'auteure une forme de « civilité à la diversité » révélatrice de l'acceptation de l'autre dans l'espace public particulièrement pertinente dans les contextes urbains marqués par une grande diversité de leurs populations (Germain et al. 2015, 183).

L'observation des interactions en milieu urbain donnent lieu à des logiques d'actions particulières, spécifiques à la vie en ville. Leur analyse permet de mettre à jour les rapports de pouvoir qui se jouent dans l'espace (Hancock 2014 ; Ripoll 2005) et les transactions qui en découlent (Remy 2016 ; Scott 1990). Ces analyses doivent être faites en portant le regard sur les formes de sociabilités spécifiques qu'engendre la vie urbaine, au sein desquelles la coprésence devient un marquage de la territorialité urbaine significatif, notamment en situation de diversité (Germain 1997 ; Germain, Jean et Richard 2015 ; Leloup, Germain et Radice 2016).

2.2.1.1. Les espaces intermédiaires comme outils de lecture des sociabilités publiques

Remy propose le terme d'espaces intermédiaires pour décrire les espaces au sein desquels les rôles sociaux de chacun ne sont pas déterminés. Ces espaces « ouverts à tous » qui se situent entre les espaces « régis par des normes organisationnelles strictes et les espaces régis par les normes affectives » (Remy 1972, 103, dans Germain, Jean et Richard 2015, 176) donnent tantôt à lire des situations de coprésence marquée par des indifférences civiles, — lorsque tous disposent d'une légitimité à être dans ces espaces — des situations de convivialité et des situations d'inconfort et de tensions. Pour Germain, Jean et Richard, les espaces publics urbains constituent des formes d'espaces intermédiaires, au sens où ils sont en principe ouverts à tous. Les auteures adoptent une définition large des espaces publics et y incorporent tant les parcs, les rues et les places que les « équipements publics comme les arénas, piscines, bibliothèques municipales » (2015, 177).

Le concept d'espace intermédiaire sera mobilisé dans ce mémoire pour désigner les espaces publics en y incorporant les dynamiques interactionnelles à l'œuvre. Enfin, dans le cadre de cette recherche nous souhaitons savoir si les membres des groupes mobilisent des lieux intermédiaires dans le cadre de leurs activités. Ce concept sera donc uniquement mobilisé pour lire les interactions entre les groupes et les espaces et non pas entre les membres de ces groupes et le reste des usagers de ces espaces.

2.2.2 Territorialités urbaines entre « transactions sociales » et « lutte pour la ville »

2.2.2.1. Transactions sociales comme outils de négociation des territorialités

De nombreuses recherches ont mobilisé les concepts de territorialité pour saisir les capacités des minorités à s'ancrer, s'appropriier ou à négocier leurs présences sur des territoires (Hancock 2014 ; Ripoll 2005) postulant que la ville est le lieu où se donnent à voir les « constructions sociologiques de la légitimité » (Boudreau 2013, 537). Les recherches portant plus spécifiquement sur l'appropriation des espaces urbains ont ainsi montré que l'espace est l'objet de luttes, que ces luttes prennent des formes différentes et qu'elles peuvent se conclure par une renégociation des territorialités. Remy a développé le concept de transaction sociale pour évoquer les échanges qui rythment la vie de ces individus en situation de coprésence. Il explique ainsi que :

La transaction examine une action en train de se dérouler entre plusieurs acteurs réunis par un enjeu commun. Ils disposent d'une capacité inégale pour faire valoir leur point de vue et aboutir à un produit transactionnel, qui peut être un moyen terme accepté entre des positions extrêmes [...] Il y a quelques analogies avec la négociation, mais le processus est plus diffus, dans l'espace et dans le temps. [La transaction] ne débute pas par des négociations explicites. (Remy 2016, 6)

Ainsi, pour le chercheur l'analyse des transactions sociales consiste à observer les interactions et les enjeux en action (Remy 2016, 9). Ces transactions sont modelées par les structures spatiales et sociales qui donnent à voir les structures de domination. Les transactions sont des actions diffuses et moins directes qui s'inscrivent dans la quotidienneté et la répétition des interactions. Ce processus n'est donc pas une action unique directe, mais se traduit par une multitude d'actions

sociales observables. Les transactions sociales se distinguent à cet égard de la négociation qui renvoie pour Remy à une explicitation des enjeux d'appropriation et est mobilisée en cas de situation de conflit direct. Pour Remy, les négociations ne constituent pas des modes de transactions quotidiennes, mais plutôt ponctuelles, car elles supposent de « formaliser le désaccord » et seraient donc plus rares dans la vie sociale.

2.2.3. Les dynamiques inégalitaires dans l'interaction sociale

Ces dynamiques transactionnelles ne peuvent pas être comprises en dehors des rapports de pouvoirs qui structurent la vie sociale et urbaine. Si les travaux de Remy intègrent ces dimensions dans la conceptualisation des transactions sociales, il s'intéresse principalement au processus interactionnel déjà en place et dans lequel la domination peut exister. D'autres auteurs, comme Ripoll (2005) ou encore Scott (1990), s'intéressent plus particulièrement aux groupes ou individus qui ne peuvent pas accéder à ce processus transactionnel, ou du moins qui y occupent une position de dominés. Ces auteurs placent alors les rapports de domination au cœur de leur lecture des territorialités urbaines, estimant que ces derniers contraignent largement les capacités des individus dominés à entrer en interaction avec les autres. Les travaux de Ripoll (2005) ont contribué à cet égard à montrer l'importance de ne pas occulter les dimensions structurelles qui entrent en jeu dans les dynamiques d'appropriation de l'espace et de sa négociation. L'auteur explique que cette situation entraîne pour certains groupes dominés — notamment pour ceux qui vivent des assignations spatiales — une mise en marge qui va limiter leurs capacités de négociation et par moment les contraindre à un retrait ou à opérer des stratégies de contournement. Les limites pour ces individus sont alors triples puisqu'elles impactent leurs capacités d'appropriation et d'ancrage à des territoires, mais aussi leurs capacités transactionnelles. Ces limites donnent également lieu à des logiques territoriales spécifiques et impliquent notamment l'ouverture de nouveaux espaces d'entre-soi par ces individus dominés.

2.2.3.1. Les dynamiques de l'appropriation

Lorsqu'elle porte sur des espaces existants, l'appropriation peut prendre différentes formes. Ripoll et Veschambre en distinguent deux principales : l'appropriation matérielle d'une part et l'appropriation idéale d'autre part. Les auteurs définissent l'appropriation matérielle comme la capacité d'utiliser un espace ou un lieu. Ces usages sont pluriels et peuvent être exclusifs ou

autonomes (Ripoll et Veschambre 2005). L'appropriation matérielle peut également être entendue comme le fait « d'user de l'espace librement, ou du moins sans contrainte sociale explicite » (2005, 5). L'appropriation exclusive d'un espace renvoie alors à « une logique de concurrence pour des biens limités » (2005, 5). L'appropriation matérielle peut également être entendue comme le fait d'user de façon autonome d'un espace, elle correspond alors « au fait d'user de l'espace librement ou du moins sans contrainte sociale explicite » (2005, 5) ; ces deux acceptions n'étant pas indépendantes l'une de l'autre. Lorsqu'elle est entendue dans son sens idéal, l'appropriation renvoie pour les auteurs à un « attachement affectif d'appartenance » (Ripoll et Veschambre 2005, 6), soit à un attachement plus symbolique et identitaire à un lieu. Jolivet distingue pour sa part l'ancrage de l'appropriation et explique que « les groupes humains peuvent passer d'un "c'est chez moi/chez nous", relatif à l'ancrage, à un "c'est à moi/à nous" relatif à l'appropriation » (Jolivet 2010, 77) qui ne traduit pas les mêmes rapports aux territoires. Dans le cadre de ce mémoire, nous retiendrons ces dimensions mais en les intégrant à la notion plus large de l'appropriation idéale. Ce concept sera utile pour mettre en lumière les dynamiques d'appropriation opérées au sein des espaces d'expression des jeunes membres des groupes.

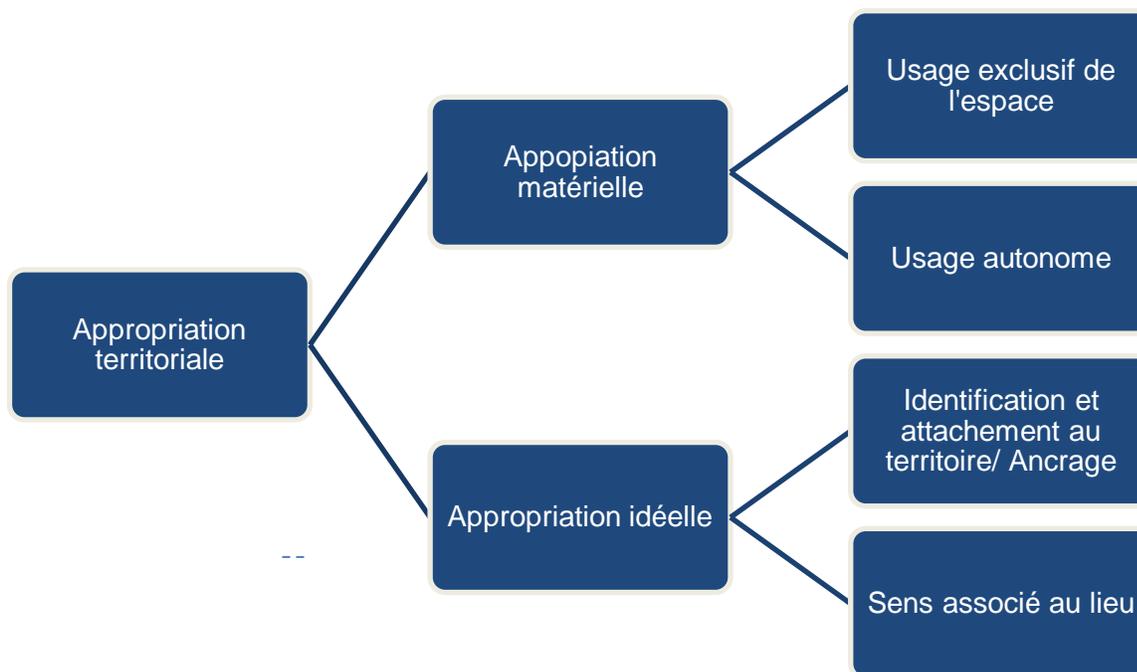


Figure 2.1 : Présentation du concept d'appropriation territoriale

Source : Célia Bensiali-Hadaud

Enfin, Ripoll et Veschambre nous invitent à concevoir l'appropriation de l'espace non pas uniquement comme une « une finalité » de l'action sociale, mais comme « un moyen » pour accéder à l'interaction permettant la transaction sociale, pour certains groupes dominés (2005, 9). Cette lecture suppose alors de concevoir « l'espace ou plutôt les rapports à l'espace [...] comme des formes de capital » (2005, 9). Dans cette perspective, les groupes dominés organisent leurs luttes pour une plus grande visibilité et accessibilité aux espaces de négociations sociales. La participation à la vie urbaine suppose enfin pour certains groupes d'ouvrir de nouveaux espaces (Ripoll 2005), notamment lorsque les espaces appropriables existants ne sont pas en mesure de répondre aux spécificités de ces groupes (Ahmed 2012) ou que leur position sociale ne leur permet pas d'accéder aux espaces existants.

2.2.4 Des structures spatiales déterminantes pour l'action sociale

Le territoire dans lequel se produit l'action joue un rôle important. Grafmeyer, rappelle ainsi l'importance de saisir les éléments qui définissent le contexte local, car le territoire « défini pour ceux qui l'habite un ordre particulier de contraintes, de possibilités et de représentations : place du quartier dans l'espace de l'agglomération et de l'imaginaire collectif » (Grafmeyer 1994, 45). Les structures spatiales déterminent également les capacités des personnes à se mouvoir dans la ville et rappellent l'importance de lire la ville à travers les notions de mobilité et d'immobilité spatiale. Jolivet évoque à ce sujet la notion

« d'accès à la ville » qui dépasse pour le géographe les simples infrastructures de transports. Celui-ci peut être défini comme une capacité des citoyens à se mouvoir sur l'ensemble des réseaux d'échanges : à bénéficier de la centralité urbaine. Les notions de distance et d'enclavement sont essentielles pour comprendre les processus spatiaux de l'exclusion qui, dans les métropoles actuelles, sont intimement liés à la notion de mobilité (Jolivet 2010, 135).

2.2.4.1. Ouverture de nouveaux espaces : la nécessité des espaces autonomes pour penser l'interaction des groupes dominés

Les interactions sont également influencées par la forme des lieux (Hall 1971). Hall explique que les espaces peuvent être conçus matériellement et symboliquement pour permettre les contacts

sociaux ou au contraire les limiter. Il distingue à cet égard, les lieux aux logiques sociofuges — qui empêchent le contact social — des lieux aux logiques sociopètes — qui provoquent le contact social. Dans le cadre de ce mémoire, c'est moins la forme physique des lieux que les logiques à l'œuvre dans leur conception qui importera. Les logiques sociofuges renvoient ainsi aux espaces et lieux dans lesquels l'interaction est pensée dans une logique de non-mixité et d'entre-soi. Les logiques sociopètes se référant pour leur part aux espaces et lieux pensés pour l'interaction entre les différents groupes. Ces logiques sont appliquées autant aux espaces numériques qu'aux espaces urbains. Ainsi, les forums sociaux, blogues et journaux numériques sont considérés dans ce mémoire comme des espaces aux logiques sociopètes lorsqu'ils sont publics ; et comme des espaces aux logiques sociofuges lorsqu'ils sont privés et nécessitent une inscription pour accéder aux contenus produits et diffusés.

Les travaux de Scott ont montré l'importance des lieux d'entre-soi dans les dynamiques de transactions sociales en situations inégalitaires. Ses travaux, qui ont exploré les stratégies discursives et politiques employées par les personnes dominées, montrent comment les interactions ou leur absence permettent de mettre à jour des structures de domination et dans le même temps les stratégies d'émancipation à l'œuvre dans les dynamiques interactionnelles (1990). Scott documente plus particulièrement, dans son ouvrage *Domination and the Arts of Resistance*, les stratégies qu'emploient les personnes qui ne sont pas en situation de pouvoir pour résister à leur domination. Il propose, tout comme Remy, d'observer ces dynamiques en action, à travers l'observation de transactions publiques informelles produites dans la quotidienneté. Scott ajoute cependant une dimension à la lecture du processus de transaction sociale présentée par Remy puisqu'il envisage ce processus de transaction à travers la juxtaposition de deux niveaux du discours, l'un public et plus formel et l'autre informel, produit dans l'entre-soi. Il élabore en ce sens, les concepts de « hidden transcript » ou de « texte caché » et de « public transcript » ou de « texte public » pour en saisir les articulations.

Le public transcript, correspond à la face visible du discours qui va être présentée lors de la transaction sociale, mais cette face s'accompagne d'une seconde, non visible, car dissimulée, et qui constitue l'arène dans laquelle les personnes dominées organisent leurs discours. Scott explique ainsi que les personnes en position « subalternes » ne peuvent pas se permettre de contester les inégalités qu'elles subissent en situation de co-présence. Pour cette raison, ces personnes vont émettre un public transcript — qui renvoie au discours produit publiquement — qui peut alors sembler non critique, ou diluer la critique dans leurs interactions avec les autres. Il faut alors explorer les espaces où se forme le « hidden transcript », des « espaces sociaux

d'autonomie relative » qu'il qualifie « des espaces sociaux d'arrière-scène » (Scott 1990, 133). Ces espaces sont collectifs et puisent leurs forces dans le nombre. Ils répondent à plusieurs fonctions, « ils servent à corriger autant qu'à formuler les modes de résistances » (1990, 134), ce sont des espaces où vont se forger les discours et dans lesquels un ensemble de sentiments individuels vont être mutualisés. Ces espaces ne sont pas uniquement « des espaces physiques protégés » puisque les discours peuvent se former dans des espaces de sociabilités faibles comme les cafés ou encore les bars.

Enfin, les lieux de ces contre-discours passent aujourd'hui par la mobilisation de réseaux socio-numériques, comme le soulignent Keskinen et Andreassen dans un article portant sur les populations racialisées, « the racialized minorities are organising themselves in multifaceted ways, making use of social media and elaborating ways to produce 'safe spaces' to discuss matters that centre non-white perspectives. » (2017, 65). Le schéma ci-dessous synthétise les concepts que nous venons d'exposer.

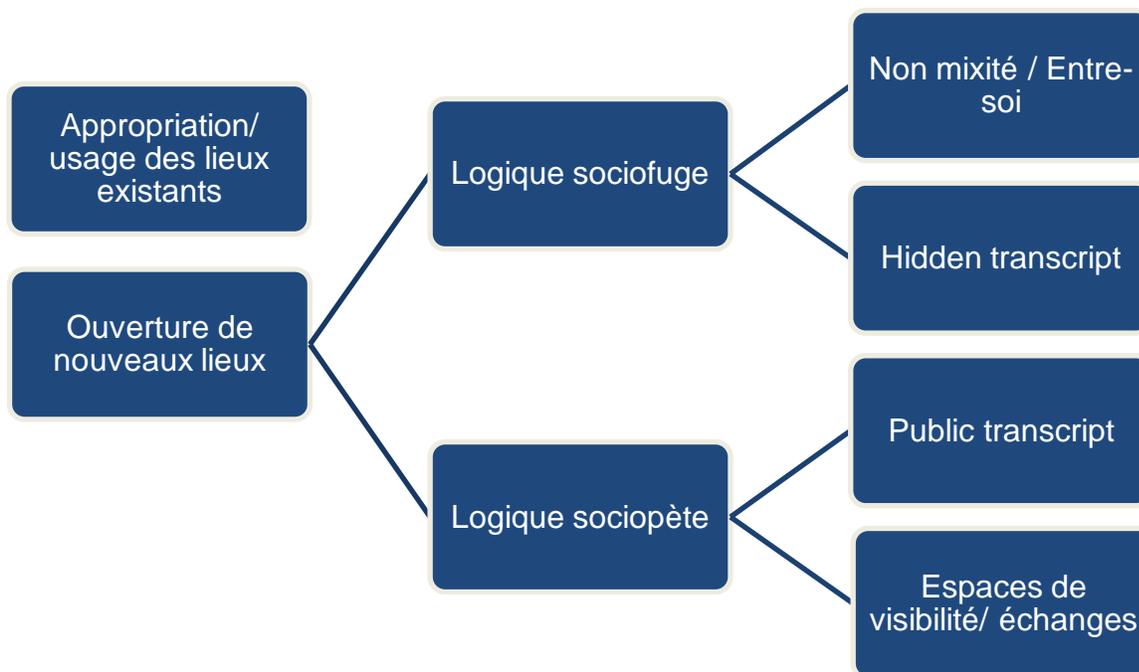


Figure 2.2 Schéma conceptuel : ouverture de nouveaux lieux

Source : Célia Bensiali-Hadaud

Nous avons montré que les analyses des territoires et des territorialités permettent de mettre à jour des structures de mise en norme de l'espace et leur contestation (Remy, 2016) et que ces

dynamiques ne peuvent pas être comprises en dehors des contextes sociaux et politiques desquels elles émergent, ce qui nécessite d'en produire des lectures situées (Raffestin 1982). Le territoire enfin, donne à voir les interactions dans la reproduction des dominations et la production d'agentivités (Ripoll 2005 ; Scott 1990). Ces dimensions sont en constante interaction et font du territoire un espace « malléable politiquement par les acteurs sociaux tout autant que par les acteurs étatiques » (Boudreau 2004, 111). Dans cette dimension, les espaces se situent entre ouverture et fermeture à l'autre. Lire ces sous-textes qui permettent les interactions sociales suppose enfin de comprendre les dimensions temporelles et spatiales des territorialités urbaines.

2.3. Dimensions spatio-temporelles : De la non-linéarité des pratiques territoriales connectées

La vie urbaine suppose un usage des espaces caractérisé par une mobilité des individus alimentée par un rapport spécifique aux lieux. Germain explique que la spécialisation des espaces de vie en milieux urbains — les individus vont travailler, habiter et pratiquer leurs loisirs dans des espaces différents — produit des territorialités composées « d'une multitude de petits réseaux sociaux distincts dans lesquels [les individus] évoluent avec d'autant plus d'aisance qu'ils ne se recoupent pas » (Germain 1997, 243). Boudreau abonde dans ce sens et qualifie les logiques d'actions urbaines de réticulaires et de non linéaires (2016). Pour l'auteure, la vie urbaine produit des rapports à l'espace spécifiques en raison de la fluidité et la mobilité qu'elle permet. Ces contextes produisent ainsi des actions qui ne sont plus circonscrites à un territoire spécifique, mais qui renvoient plutôt à des logiques réticulaires « unfolds in networked, fluid and mobile spaces that are not fixed by clear borders. » (Boudreau 2016, 17). Les territorialités urbaines doivent donc être comprises comme un ensemble de lieux significatifs connectés ne répondant pas à des logiques spatiales territoriales linéaires mais bien à des conceptions topologiques de l'espace.

Pour Tossen, la réticularité renvoie à des territorialités fondées sur une logique de réseau et contraste avec les logiques territoriales par son caractère discontinu et la mobilisation horizontale de lieux spatiaux numériques. Il précise ainsi que :

Le registre réticulaire, la réticularité, correspondrait à un rapport spatial constitué de points d'accroche spatiaux affectivement et socialement investis, choisis et animés en fonction d'un projet. Ainsi, la réticularité est potentiellement discontinue, détachée de la surface.

Les arcs qui relient ces points peuvent correspondre à des moyens de transport physiques, mais aussi à des « tuyaux » virtualisant la rencontre. Les réticularités s'opposent aux territorialités dans le sens où elles sont électives et sélectives, elles peuvent se construire de manière éphémère relativement à un projet et dans des proximités topologiques. (Tesson 2014, 224)

Selon cette lecture, les logiques territoriales et réticulaires renvoient toutes deux à une dimension symbolique et matérielle attribuée aux lieux. Les logiques réticulaires se distinguent par une appropriation discontinue et non linéaire des lieux. Elles renvoient par ailleurs à une mobilisation simultanée de réseaux sociaux virtuels sélectionnés et mobilisés simultanément par les individus. Ces territorialités réticulaires se fondent par ailleurs sur un rapport topologique aux territoires mobilisés (Boudreau 2013, 2017). Les territoires sont ainsi non plus mobilisés en raison d'une connexion spatiale logique et linéaire des lieux, mais plutôt à partir du sens qu'ils revêtent pour les personnes qui les mobilisent. Dans une recherche sur les lieux appropriés par les jeunes de la rue, Boudreau explique ainsi que :

Les jeunes de la rue conçoivent l'espace à travers ses lieux significatifs (un parc, un espace sous la bretelle d'autoroute). Cette collection de lieux (topos) qu'ils s'approprient dessine une ville complexe et discontinue plutôt qu'une surface pleine et métrique. Ce qui se joue dans un lieu, les usages et relations qui s'y déploient, aura un impact sur un autre lieu, puisque les jeunes circulent entre ces lieux et que ceux-ci sont imaginés en relation les uns avec les autres [...] Ce rapport topologique à l'espace signifie également un rapport discontinu et réticulaire au temps, conçu comme une succession de situations (toujours actuelles, immédiates, présentes) plutôt que comme une durée linéaire continue (passé, présent, futur) (Boudreau 2013, 528).

2.3.1 Territorialités en réseau et appropriation simultanée des réseaux numériques et urbains.

Ces territorialités réticulaires, supposent de saisir la continuité qui existe entre les espaces numériques et les territorialités spatiales et de voir comment "se combinent les réseaux sociaux virtuels et territoriaux" (Germain 2018). L'arrivée du Web 2.0, appelé également Web participatif, a provoqué une transformation sociotechnique des usages des plateformes numériques. Devenues plus participatives, celles-ci ont donné lieu à une prolifération de réseaux sociaux

numériques aussi nombreux que diversifiés. Ces transformations ont eu pour effet de « reconfigurer l'organisation des communautés d'intérêts » (Beuscart et al. 2016, 81) regroupées dans ces réseaux « dans le fait de rendre visible et d'entrecroiser ce que la pratique antérieure pouvait garder soigneusement cloisonné » (Beuscart et al. 2016, 81). Si la littérature a d'abord formulé une distinction entre les deux types d'espaces, postulant l'existence d'un champ d'action virtuel parallèle à celui plus matériel et urbain (Papacharissi 2012 ; Sullivan & Bélanger 2016), elle propose désormais une acception qui pose l'existence d'une continuité entre ces pratiques et ces espaces (Beuscart, Dagiral Parasie 2016 ; Postill et Pink 2012).

Les premiers travaux à avoir exploré ce "continuisme" (Beuscart, Dagiral, Parasie, 2016) entre les espaces en ligne et hors ligne, ont d'abord étudié les pratiques de contestation politique (Arora 2014 ; Rodriguez 2016 ; Pleyers 2011, 2014, 2016). Ces recherches ont montré l'importance et les potentialités qu'ouvre la conciliation de ces deux dimensions pour la compréhension des modalités d'actions urbaines Lim précisant que « cyber-urban space potentially generates more alternative sites for radical imaginations than either physical space or cyberspace could on its own » (Lim 2015, 119) .

Si l'attention de ces recherches a d'abord été portée sur les implications transnationales des communautés numériques (Kang 2009 ; Martin & Rizvi 2014), de récents travaux ont montré, pour leur part, l'importance de ces réseaux pour saisir les territorialités locales (Cattan et Clerval 2011 ; Carpio 2018 ; Shaw 2017). Les réseaux sociaux agissant à cette échelle comme porte d'entrée vers des localités urbaines spécifiques, dont les pratiques numériques traduisent des performances identitaires associées à des lieux (Shaw 2017).

Tironi montre ainsi, dans une étude portant sur le milieu musical expérimental à Santiago, l'importance jouée par l'application MySpace pour le développement d'une scène musicale locale, la plateforme constituant à la fois une porte d'entrée et un point d'ancrage vers ces scènes. Ces territorialités en réseaux offrent alors aux individus la possibilité de s'approprier une constellation de lieux, aussi "underground" et éphémères, qu'institutionnalisés. Ces lieux correspondent par ailleurs à une variété de quartiers répartis qui peuvent être autant isolés et éparpillés (Tironi 2012). Les réseaux sociaux constituent également d'importants catalyseurs de performances identitaires locales. Les recherches portant sur les territorialités des femmes lesbiennes, explorées par Cattan et Clerval (2011) en France, ou encore Podmore (2006) au Québec, ont à cet égard montré l'importance des réseaux sociaux numériques pour la constitution et la diversification des territorialités lesbiennes en milieu urbain et leur mise en visibilité. Cattan et Clerval illustrent par

ailleurs les transformations qui contrastent avec les territoires gays de type quartier du 20^e siècle (Blackwell et al. 2014) qui reposaient sur la mobilisation de quartiers permettant d'affirmer leur visibilité dans la ville. Les femmes lesbiennes semblent elles passer par des réseaux non nécessairement visibles pour les non-initiés mais tout aussi porteurs de symboles et de sens pour celles qui les mobilisent. Torres et al. rappellent ainsi qu'il subsiste dans tous les réseaux d'interaction de type informels des frontières (Torres et al. 2016). Celles-ci sont donc toujours présentes mais prennent des formes mouvantes, les réseaux sociaux virtuels n'en sont donc pas exempts. Ces frontières peuvent alors s'établir par la sélection des membres ainsi que par la mise en place de nouveaux codes sociaux parmi les membres.

Enfin, l'étude de cette continuité est d'autant plus pertinente lorsqu'on la rapporte aux contextes sociopolitiques dans lesquels ces pratiques se déroulent. En effet, Carpio, dans une recherche portant sur les pratiques urbaines spationumériques de jeunes américains racialisés, explique ainsi l'importance de ne pas soustraire les dynamiques d'appropriation de ces espaces aux réalités sociopolitiques des populations qui les mobilisent. Elle évoque à cet égard

a continuity of tactics [...]engaged by communities of color in response to socio-spatial inequalities[...] [which asserts] that responses to the inequities that accompany new technologies represent the persistence rather than abandonment of earlier meaning-making actions (Carpio 2018, 4)

Saisir les territorialités numériques suppose de dépasser les oppositions entre les espaces numériques et urbains au profit d'une lecture dynamique et dialogique de ces derniers, car les médias loin de produire une rupture, représentent une continuité dans les rapports sociaux (Torres et al. 2016). Dans cette recherche, il sera en particulier important de saisir l'usage de ces frontières, tant elles apparaissent essentielles autant par les limites qu'elles imposent aux femmes racisées (à l'image des espaces publics) que par les dimensions protectrice et régulatrice qu'elles peuvent leur trouver.

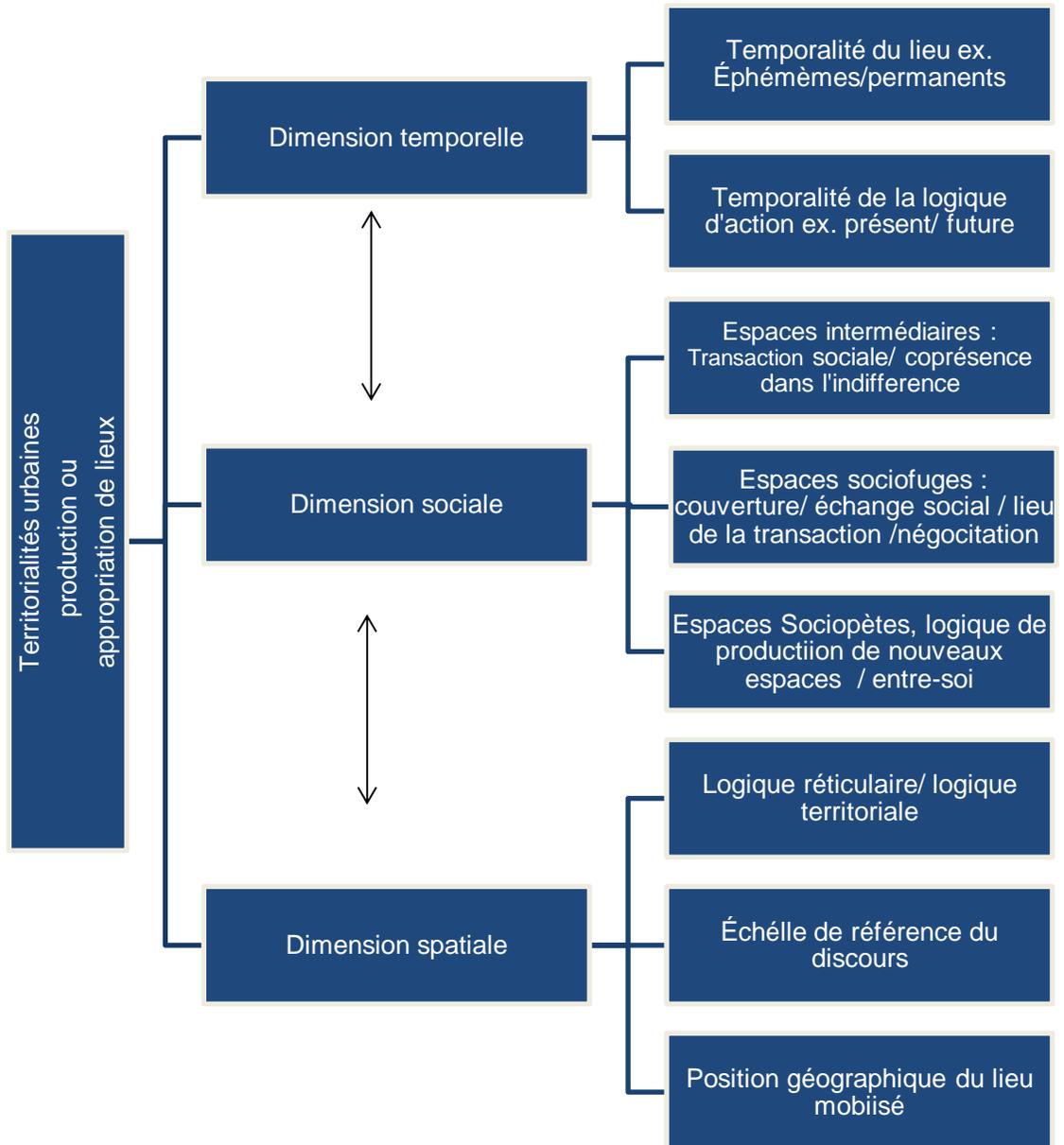


Figure 2.3 : Synthèse des concepts mobilisés pour lire les territorialités urbaines

Source : Célia Bensiali-Hadaud

2.4. Objectifs de la recherche et question de recherche

Lire les lieux d'expression des jeunes femmes racisées suppose de saisir les spécificités des territoires et des sociétés dans lesquelles leurs pratiques prennent forme. Par ailleurs, comme la littérature l'a démontré, cela suppose dans le même temps de sortir des arènes publiques du discours pour lire les expériences dans les territorialités parfois « cachées » et non visibles dans lesquelles ces femmes s'organisent. Enfin, il semble nécessaire de le faire en considérant à la fois les lieux physiques et numériques dans lesquels ces pratiques peuvent être réalisées. Or peu d'études se sont penchées sur les modalités d'engagement des jeunes femmes racisées en lien avec leurs territorialités (Fuchs, 2016). Par ailleurs, bien que les études présentées dans ces chapitres évoquent un retour au local dans les processus d'engagement, celles-ci n'offrent pas d'analyses situées de ces espaces et de leur articulation avec les réseaux numériques. Il serait donc intéressant d'analyser plus en détail le lien entre ces engagements et les espaces qu'ils mobilisent. Enfin, si la multiplicité des discours a été mise de l'avant par les travaux ayant porté sur les pratiques des femmes et des femmes racialisées, peu de recherches ont étudié ce phénomène en contexte francophone. Cette recherche veut donc interroger les formes d'appropriation de l'espace des femmes racisées à Montréal. L'objet de l'étude sera de présenter des lieux d'expressions que s'approprient ou se créent les femmes racisées en contexte montréalais, à travers la lecture de leurs territorialités d'une part et de la représentation qu'elles se font de leurs territoires de participation et des pratiques qui en découlent d'autre part.

2.Question principale :

Comment les jeunes montréalaises racialisées se créent-elles des lieux d'expression ?

Questions secondaires :

1. Quels sont les lieux des JFMR ? Et où se construisent ces lieux ?
2. Comment les JFMR investissent-elles les lieux qu'elles créent ?
3. Quels sont les rôles et les fonctions de ces lieux pour les JFMR ?
4. Comment les lieux d'expression des JFMR nous informent-ils sur leur rapport à la ville ?

2.5 Retour sur la contribution sociale et scientifique

2.5.1. Pertinence scientifique

Cette recherche a pour principal intérêt scientifique d'enrichir les connaissances au sujet des pratiques et territorialités des jeunes femmes racisées, en offrant un éclairage actuel sur leurs territorialités en contexte francophone nord-américain. Cette lecture, bien que non généralisable à l'ensemble des groupes de jeunes racisés, offrira tout de même un outil de compréhension riche et rigoureux. Un autre intérêt de cette recherche est de proposer une lecture conjointe de deux formes de participation généralement étudiées séparément, soit les pratiques numériques et spatiales/physiques. Enfin, l'originalité de ce projet réside dans l'étude des groupes constitués non pas en fonction de leur origine ethnique mais plutôt en fonction des formes d'engagement dans lesquelles ces derniers s'inscrivent.

2.5.2. Pertinence sociale

Cette recherche souhaite présenter les initiatives dont sont porteuses des femmes racisées montréalaises. Par la lecture de leurs territorialités, la recherche tente de montrer autant les réalités structurelles qui s'imposent à elles dans leurs pratiques quotidiennes, que leur agentivité et les initiatives dont elles sont porteuses. Cette recherche participe par ailleurs à la diffusion d'une lecture non essentialisante (Benhadjoudja 2018) et non victimaire (Veron 2013) des jeunes femmes racialisées, par la mise en lumière de jeunes femmes engagées et productrices de savoirs, et ce particulièrement en ces temps sociaux où les recherches abordent abondamment les jeunesses racisées à la lumière des obstacles qu'elles rencontrent.

CHAPITRE III : MÉTHODOLOGIE ET CONTEXTE DE L'ÉTUDE

La méthode de l'étude de cas a été mobilisée pour les fins de ce mémoire car elle permet d'obtenir une lecture détaillée et spécifique de réalités sociales et urbaines complexes. Ce sont plus précisément trois études de cas qui ont été analysées, trois espaces formés par de jeunes Montréalaises s'identifiant comme femmes racisées et ayant pour objectif de diffuser leurs narratifs. L'objectif de cette étude, comme énoncé dans les précédents chapitres, est d'explorer les territorialités de jeunes femmes racialisées et plus particulièrement, les lieux dans lesquels leurs discours sont produits et diffusés en contexte montréalais. Enfin, parce que ces lieux peuvent aussi bien être des lieux urbains spatialement situés que numériques, les cas étudiés le sont tout autant. Ce chapitre présentera la méthode employée ainsi que les cas à l'étude, que sont les plateformes numériques Amalgame et Tout le Hood en Parle ainsi que la librairie Racines. Les méthodes de collecte et d'analyse utilisées dans cette recherche seront par la suite présentées ainsi que les limites de cette étude.

3.1 Une Étude de cas exploratoire

3.1.1 Pertinence de la méthodologie de l'étude de cas

Longtemps discutée et remise en question l'étude de cas et son intérêt en sciences sociales font désormais consensus (Gagnon 2005 ; Gustafsson 2017 ; Hamel 1997 ; Wynsberghe et Khan 2007 ; Yin 2003) ; bien que les modalités de son usage et son intérêt présenté pour la recherche diffèrent encore selon les approches et les auteurs (Gustafsson 2017 ; VanWynsberghe et Khan 2007 ; Yazan 2015).

3.1.1.1 *Des études de cas, à quelles fins ?*

Les travaux mobilisant les études de cas s'accordent sur l'intérêt que présente cette méthodologie pour accéder à « une compréhension profonde des phénomènes, des processus [...] et des acteurs qui en sont les parties prenantes » (Gagnon 2005, 3). L'étude de cas a donc pour particularité de fixer l'objet de la recherche sur un phénomène spécifique, « a complex social units » (Merriam 1988, 41 dans VanWynsberghe et Khan 2007, 2), dont l'étude permet d'en

articuler la complexité. L'étude de cas renvoie alors au processus d'analyse des multiples variables qui permettent d'expliquer le phénomène.

Les théories sur le sujet divergent cependant sur les fins de cette méthode pour la recherche. Ainsi, pour certains auteurs, l'étude de cas constituerait un moyen de vérifier des théories déjà exprimées à une échelle plus large. C'est par exemple la thèse que défend Yin, pour qui, l'étude de cas serait le pendant qualitatif d'études plus étendues, généralement quantitatives (Yin 2003). L'usage de cette méthode permettrait alors de vérifier des théories tout en mettant en lumière les spécificités de leurs articulations à des échelles plus réduites (Yin 2003 ; Yazan 2015). Pour d'autres auteurs, il est au contraire important de se défaire des lectures positivistes associées à la méthode. En effet, comme le rappellent Van Wynsberghe et Khan, l'étude de cas est une méthodologie en soi présentant un intérêt propre pour la recherche, et ne devrait pas être pensée en fonction des approches quantitatives ou dans un unique objectif de généralisation (2007). Wadbled abonde dans ce sens et souligne que :

La méthode de l'étude de cas se fonde sur une critique des sociologies structuralistes et fonctionnalistes (Stake 1995). Elle s'oppose à la définition de structures ou de lois sociales abstraites des contingences locales, posées par induction à partir d'échantillons, pour affirmer la nécessité de se concentrer sur l'expérience des situations particulières [...] Un cas est donc un point de vue spécifique sur un objet spécifique, un individu ou un groupe d'individus formant un individu complexe. (Wadbled 2016, 384)

Selon cette perspective, l'étude de cas devrait avoir pour unique objet de comprendre les spécificités de l'unité étudiée et non pas d'identifier des structures de fonctionnement. Dans le cas de ce mémoire, nous nous situons à l'intersection de ces deux acceptions de l'étude de cas. Car, si le choix de cette méthodologie a été motivé par une volonté de saisir les spécificités et les complexités de groupes partageant une situation commune, nous croyons que l'analyse ne peut se limiter à une description de leurs pratiques en lien avec leur contexte. Les résultats obtenus ont ainsi été mis en tension avec les données qualitatives et quantitatives produites sur la participation des jeunes femmes issues des minorités au Québec et ont donné lieu à une proposition théorique (chapitre V).

3.1.1.2 L'étude de cas : Un point de vue idiosyncrasique et une collecte spécifique

Pour Yin, il est important de saisir ces phénomènes sociologiques dans les contextes desquels ils prennent lieu et de déterminer les méthodologies de collecte en conséquence. La collecte de données renverrait ainsi à un processus idiosyncratique, variant selon le cas et la question de recherche qui lui sont associés. Il importe alors de développer des méthodes de collecte et d'analyse sensibles aux spécificités de chaque terrain, voire de chaque cas lorsqu'il s'agit d'une étude de cas multiple. Or, comme le rappelle Gustafsson (2017), la conception des méthodes de collecte se module différemment selon que l'étude de cas porte sur un cas unique ou une multiplicité de cas. Si les études de cas multiples permettent de saisir les spécificités de groupes particuliers et d'effectuer des comparaisons entre ces derniers (Gustafsson 2017 ; Yin 2002) elles rendent dans le même temps la mobilisation de méthodes de collectes spécifiques aux cas plus difficiles. Il faut alors, comme le suggère Yin procéder à l'identification, au préalable de la collecte, de balises communes aux cas qui assureront la validité des comparaisons. Les cas sélectionnés doivent ainsi être pensés en lien avec une question de recherche ou un phénomène particulier que l'on souhaite observer et leur analyse pensée selon un ensemble de variables comparables.

Ce mémoire a pour objectif d'observer les spécificités de trois groupes qui diffusent la parole de femmes racisées à Montréal. Pour ce faire, chaque cas a été étudié et analysé individuellement (chapitre IV). Les cas ont tout de même été sélectionnés en fonction de balises communes déterminées avant la réalisation du terrain. Ainsi, les groupes sont tous portés par des femmes racisées francophones et constituent des espaces d'expression pour ces dernières. Tous devaient par ailleurs avoir des activités à Montréal pour les besoins de l'observation. Ces variables communes ont notamment permis de s'assurer de la cohérence des cas avec la question de recherche ainsi que de leur comparabilité. Enfin une grille d'analyse commune aux trois cas a été développée afin d'être en mesure de comparer leurs similarités et divergences.

3.2 Présentation des cas à l'étude

Un certain nombre de variables ont été sélectionnées afin de déterminer les groupes à étudier. Pour les besoins de la comparaison, il était important de se doter de cas partageant un contexte territorial commun. Une attention a également été portée à la diversité des plateformes mobilisables par les jeunes femmes, pour cette raison, les cas choisis sont à la fois des plateformes numériques et urbaines. Il était enfin primordial que les plateformes aient été créés

par des femmes racisées et que ces plateformes soient publiques. Cette dernière variable fut la plus décisive dans notre sélection, puisqu'au moment de la réalisation du terrain, en 2017, peu de groupes de ce type étaient présents dans le paysage public francophone montréalais. C'était particulièrement vrai pour les espaces urbains qui étaient alors peu nombreux et qui restent encore peu accessibles aux personnes qui ne sont pas membres. C'est donc dans ces conditions que les trois cas ont été sélectionnés. Deux plateformes numériques : Amalgame et Tout le Hood en parle, et une plateforme physique : la librairie Racines située à Montréal-Nord.

3.2.1 Montréal : territoire étudié et l'intérêt du terrain

La question de recherche porte spécifiquement sur le lien entre les jeunes femmes et les lieux dans lesquels leurs discours prennent forme et se diffusent. Dans le cadre de cette étude, les cas ont pour contexte commun leur territoire de production puisqu'ils se trouvent tous à Montréal. Mais pourquoi Montréal ? Et comment étudier la ville telle que vécue par les jeunes femmes racisées ?

3.2.1.1 Sociogéographie de la diversité ethnoculturelle montréalaise:

La ville de Montréal constitue un terrain de choix pour l'analyse de l'articulation des différents espaces d'expressions de groupes de jeunes femmes racisées. En effet, Montréal a toujours concentré une large part de l'immigration et de la diversité ethnoculturelle, la métropole étant « un lieu historique de la centralité de la diversité ethnoculturelle au Québec » (Klein et Sheamur 2017, 2). Les marquages de cette diversité dans le paysage urbain montréalais ont néanmoins bien évolué, la ville passant d'une distribution de sa diversité en quartiers mono-ethniques plus ou moins stratifiés, à une ville aux quartiers multiculturels (Germain et Poirier 2007 ; Leloup 2015). Ces transformations ont également laissé place à une plus grande fluidité des populations (Germain et Poirier 2007), tout en enclavant d'autres, notamment les populations racialisées (Leloup 2015).

Il importe de saisir cette transformation du paysage montréalais pour comprendre comment les femmes racisées, pour certaines issues de l'immigration, appréhendent cette municipalité. Or comprendre le rapport entre ethnicité et territoire dans le cas de Montréal nécessite d'entreprendre une lecture multiscale de la métropole, soit de la lire dans ses différentes échelles. Car si Montréal est à la fois métropole, agglomération et municipalité, sa diversité s'incarne à de

multiples niveaux et notamment au sein des quartiers et arrondissements qui la composent (Sheamur et Klein 2017, 265). Dans le cadre de ce mémoire, une attention a été accordée aux quartiers mobilisés par les groupes, car c'est par la pratique des quartiers que les répondantes se réfèrent à Montréal lorsque la ville n'est pas évoquée dans son sens de Métropole (Chapitre V).

3.2.2.2. Distribution de l'immigration à Montréal : De la ville des petites patries à la ville multiculturelle.

Les recherches ayant documenté la distribution de la diversité ethnoculturelle dans la métropole ont montré la transformation qu'a connue la ville, notamment en présentant celle de ses quartiers, qui à l'image de la ville, se sont complexifiés. Germain résume cette transformation en soulignant trois étapes charnières de l'évolution des quartiers montréalais d'abord « divisés sur une base linguistique pour devenir des quartiers ethniques, puis multiethniques (Germain 2018, 91) ». Parallèlement à cette diversification des quartiers historiques d'immigration, on assiste à une diversification des lieux d'installation des immigrants (Germain 2018, 91). Germain souligne par ailleurs, dans une recherche réalisée avec Poirier, que la ville autre fois caractérisée par une « mosaïque de la diversité » laisse peu à peu la place à une « fluidité » (2017) des populations qui seraient de plus en plus mobiles. Ces transformations donnent lieu à une nouvelle géographie de la diversité ethnoculturelle à Montréal même si « les immigrants restent largement concentrés dans la ville centre (Germain 2018, 90) ». L'installation des immigrants et le marquage de la diversité ethnique à Montréal sont donc devenus plus hétérogènes et complexes, comprendre les lieux mobilisés par les femmes racisées suppose alors de saisir cette complexité.

Cependant, si le constat de la diversification des quartiers d'immigration rend compte d'une relative mobilité et accessibilité de la métropole, d'autres recherches ayant porté sur des quartiers spécifiques de Montréal (Manaï 2015 ; High 2017 ; Roche et Rutland 2019) ou sur leur évolution récente (Leloup, Rose et Maaranen 2018) ont montré que bien que la métropole se soit diversifiée, certains quartiers et populations restent encore très enclavés socialement et géographiquement. Cet enclavement est attribué aux stigmates qui touchent les populations qui les composent (Manaï 2015 ; High 2017), comme dans le cas du petit Maghreb (Manaï 2015) ou encore la Petite-Bourgogne (High 2017). L'enclavement peut être double, comme dans le cas de Montréal-Nord, et se traduire par la présence d'une stigmatisation territoriale et raciale (González Castillo et Goyette 2015). Lire les territoires pratiqués par les jeunes femmes suppose donc de saisir la ville à la fois comme le lieu de la mobilité, mais également comme un espace marqué par la

ségrégation persistante de certaines catégories de la population, notamment les personnes racialisées.

3.2.2.3 Des cas montréalais et francophones

Pour les besoins de la comparaison, chaque étude de cas rend compte d'un rapport particulier à la ville de Montréal. Ainsi, le premier cas, le blogue Amalgame, ne revendique pas d'appartenance montréalaise sur ses plateformes. Cette absence d'identification au territoire contraste cependant avec les productions du site et les activités du groupe, qui ont pour la majorité eu lieu à Montréal. Le cas de *Tout le Hood en Parle*, se réfère quant à lui, et comme son nom l'indique, aux « Hoods » montréalais. Le mot « Hood », emprunté à l'anglais, est un diminutif du terme Neighborhood, qui signifie quartier. Le diminutif Hood est également très utilisé chez les jeunes et sert à définir les quartiers défavorisés et populaires généralement. Dans le cas de la plateforme, ce nom fait à la fois référence à une émission populaire de la culture québécoise francophone : « Tout Le monde en Parle » et aux « hoods », soient les quartiers populaires de la ville. Enfin, la librairie Racines, autre projet instigué par Gabriella Kinté est le seul lieu urbain de nos études de cas. La librairie, située à Montréal-Nord souhaite transformer l'image véhiculée de ce quartier en y mettant en lumière une initiative qui promeut la culture et veut également offrir des espaces culturels accessibles et adaptés aux populations diverses qui résident dans l'arrondissement de Montréal-Nord. Ainsi, chaque cas sélectionné arbore une lecture spécifique d'un même territoire et y déploie ses stratégies propres.

3.2.3. Choix et présentation des cas à l'étude

Outre le rapport au territoire, les cas sélectionnés pour la présente étude ont pour point commun d'être produits par des jeunes Québécoises racisées et de s'adresser aux populations racialisées du Québec. En effet, les trois cas ont pour objectif d'offrir une meilleure représentation des expériences des personnes racisées mais également d'outiller ces personnes en leur donnant la parole. On peut lire à ce titre, sur la page de *Tout le Hood en Parle* que le groupe a pour but de mettre « de l'avant les témoignages, les histoires et les cultures de personnes racisées (*Tout le Hood en Parle* 2016) ». Ce groupe se subdivise en une seconde plateforme, « la librairie Racines », celle-ci œuvrant pour le même projet, mais ajoutant une dimension spatiale par l'ancrage montréalais revendiqué au quartier de Montréal-Nord.

Les membres « d'*Amalgame* » se présentent quant à eux comme « une plateforme web qui met de l'avant l'opinion des minorités ethniques du Québec » (*Amalgame* 2016). Ainsi on observe que bien que les deux groupes aient des objectifs similaires, le premier tend à s'inscrire dans deux contextes différents (très large pour *Tout le Hood en Parle* et très situé pour la librairie *Racines*); tandis que le second se situe dès le début dans un contexte québécois; celui-ci soulignant par ailleurs, l'aspect identitaire de leur engagement, précisant ainsi : « Ni Haïtien ni Québécois, ni Marocains ni Québécois, ni Vietnamiens ni québécois. Qu'est-ce qu'ils sont ? C'est ce que nous essayerons de définir à travers des textes anecdotiques, des textes d'opinion sur l'actualité et des textes sur des enjeux sociaux et culturels » (*Amalgame* 2016).

3.2.3.1 *Des groupes portés par des femmes racisées*

Pour ce travail, le choix a été fait de documenter les groupes portés par des femmes et qui ont pour objet de faire part de leurs narratifs. Plus particulièrement, il était important d'observer des groupes qui font le choix de rendre cette expression publique, car c'est la prise de parole publique qui est questionnée dans cette recherche. En effet compte tenu du contexte actuel, et comme il a été explicité dans les précédents chapitres, nous souhaitons voir comment des femmes naviguent dans la ville et les espaces où se construisent les discours pour faire entendre leurs voix.

Les trois groupes ont été créés à l'initiative de femmes québécoises racisées. Francia Balthazar pour *Amalgame* et Gabriella Kinté pour la librairie *Racines* et la page Facebook *Tout le Hood en Parle*. Leurs compositions diffèrent cependant puisque les groupes ne sont pas constitués du même type de membres. Ainsi, *Amalgame* a d'abord été un lieu uniquement féminin, composé de 20 femmes puis majoritairement féminin avec l'addition d'un collaborateur homme. *Tout le Hood en Parle* est un lieu numérique mixte, mais qui présente un agenda résolument féministe et attentif aux enjeux des femmes racisées. Enfin, *Racines* est un lieu physique mixte, porté par une femme racisée et ayant pour agenda de mettre en lumière à la fois la parole des femmes et des hommes racisés.

Il existe également des différences quant à l'identification des membres. Puisqu'*Amalgame* identifie chaque membre de façon détaillée, à l'aide de photos et de descriptifs personnels; et que *Tout le Hood en Parle* ou *Racines* ne permettent pas de connaître l'identité de leurs membres — à l'exception de quelques vidéos, dans le cas de *Tout le Hood en Parle*, au cours desquelles les hommes et femmes qui s'expriment révèlent leurs identités. Ces groupes ne mobilisent pas

non plus le même type de plateformes numériques. Certaines comme *Amalgame* ou *Racines* disposent de leur propre site web, donc une plateforme indépendante des réseaux sociaux, bien qu'ils soient également présents sur ces derniers ; tandis que *Tout le Hood en Parle*, est uniquement actif sur les réseaux sociaux, dont plus particulièrement Facebook.

Nous sommes donc en présence de trois cas aux profils similaires, mais qui présentent quelques différences dans leurs compositions et modalités de pratique. En effet, bien que les trois groupes aient pour objet de promouvoir le discours de jeunes personnes racialisées, les moyens mis en œuvre semblent se matérialiser à partir de plateformes différentes et avec des types de communautés qui diffèrent également, l'une plus homogène et concentrée et l'autre moins aisément identifiable et plus diffuse. Ces groupes se prêtent donc bien à l'exercice de comparaison, les légères différences dans leur composition, notamment en ce qui a trait au genre, nous offriront des outils de comparaison pertinents.

3.3 Outils de collecte

Trois outils de collecte de données ont été mobilisés. Compte tenu du petit échantillon de cette étude, qui se penche sur uniquement trois cas, et dans le souci d'acuité inhérente à la méthode de l'étude de cas, il a été jugé pertinent de faire appel à une combinaison de trois outils de collecte. Des observations des plateformes numériques ont ainsi été réalisées dans un premier temps. Ces observations ont par la suite été jumelées à des observations *in situ* lors d'événements organisés par l'un des trois groupes. Enfin, le recours à des entretiens semi-dirigés avec des membres de chacun de ces groupes ont permis d'accéder aux sens que les jeunes femmes accordent à leurs pratiques, tout en octroyant des informations relatives aux autres espaces mobilisés par ces dernières, notamment les espaces non accessibles pour la recherche et au sein desquels les jeunes femmes trouvent à s'exprimer ou au contraire préfèrent se distancier.

3.3.1 Ethnographie des réseaux sociaux

Le terrain a débuté par l'observation directe non participante des plateformes numériques *Amalgame* et *Tout le Hood en Parle*. Cette première phase de collecte s'est divisée en deux temps. Une première partie a consisté à relever les structures de fonctionnement des sites à l'aide d'un procédé de collecte sociotechnique ce qui a notamment permis de mettre en lumière les

membres des groupes et de distinguer les publics cibles tout en nous informant des codes sociaux des sites observés (ex. : modalités de contrôle et de diffusion de l'information). Par la suite, une seconde partie de la collecte numérique a consisté à collecter les contenus produits et diffusés sur les sites (articles, textes, etc.). Cette étape a fait émerger les thématiques abordées par ces groupes, mais également leurs référents, c'est-à-dire les discours auxquels les jeunes femmes choisissent d'adhérer ou, au contraire, de réfuter ou questionner.

3.3.1.1 Mise au point conceptuelle : Netnographie ou ethnographie en ligne

De nombreux travaux se sont intéressés aux modalités de collecte des contenus produits par des communautés en ligne (Beuscart et al 2016 ; Kozinets 2010 ; Pink et al 2016 ; Sloan et Quan-Haase 2017). Parmi ces travaux, les recherches adoptant des approches qualitatives ont notamment questionné la nécessité d'adopter des méthodes spécifiquement orientées vers l'étude des communautés en ligne, telle que la netnographie (Jouët et Le Caroff 2016 ; Pink 2016 ; Sayrah 2013 ; Pastinelli 2011). Cette méthode, développée par Kozinets, suggère que les expériences sur les terrains numériques sont « significantly different from face-to-face social experiences » (Kozinets 2010, 5) et supposent donc d'adopter des méthodes spécifiques pour leur analyse. Kozinets soulève à cet égard trois changements majeurs liés à la collecte de données sur les terrains numériques. D'une part, la transformation du rapport de la chercheuse à la communauté qu'elle étudie — la participation ne reposant plus sur une situation de coprésence physique, mais plutôt sur la collecte et l'analyse de contenus médiés, produits par les groupes observés. D'autre part, par la transformation de l'accessibilité aux données qui, lorsqu'elles sont publiques, donne lieu à une quantité importante de données à analyser et suppose des méthodes de collectes adéquates. Enfin, ces transformations supposent une remise en question des principes éthiques de la recherche ethnographique, la chercheuse adoptant une posture qui peut glisser vers du voyeurisme (Kozinets 2010).

Si les particularités des terrains numériques énumérées ci-dessus sont admises par la recherche portant sur les communautés numériques, tous ne s'accordent pas sur la nécessité de se doter d'une nouvelle méthode de collecte tel que le propose Kozinets. Ainsi Pastinelli rappelle, dans une analyse critique de la méthode netnographique (Pastinelli 2011), que la collecte et l'analyse de contenu numérique n'a pas nécessairement besoin de faire appel à des procédés nouveaux, qui selon elle résulteraient plus d'une « réification de l'espace électronique, pensé comme radicalement distinct des autres espaces sociaux qui a engendré cette préoccupation pour la

méthode, bien plus que la spécificité du contexte d'enquête lui-même » (Pastinelli 2011, 38). Dans le cas de ce mémoire, les espaces numériques sont pensés dans leur rapport et leur continuité avec les espaces sociaux urbains (Chapitre II), le choix a donc été fait dans la lignée des propos de Pastinelli, de ne pas appréhender ces espaces comme radicalement nouveaux. Pour cette raison, la collecte a été pensée en fonction des particularités des espaces en ligne sans pour autant adopter une posture d'analyse radicalement différente.

Ce sont donc les principes de l'observation directe non participante qui ont été appliqués à l'ethnographie des sites web des groupes. Cette posture prend toutefois en considération les caractéristiques techniques des environnements observés. Appliquée aux plateformes numériques, elle implique notamment que la collecte des données se produise sans participation active de la chercheuse sur les sites. Aucune interaction directe avec les plateformes n'a donc été réalisée au cours du terrain et la collecte s'est limitée au contenu accessible publiquement. Enfin, comme le rappellent Kozinets ainsi que Jouët et Le Caroff, l'observation ethnographique en ligne a pour avantage principal d'offrir au chercheur une « accessibilité immédiate au terrain (Jouët et Le Caroff 2013, 157) ». Cependant, cette accessibilité est limitée, car « elle réduit les individus à leurs traces sans restituer le contexte et les motivations de leur production [...] et ne permet pas de saisir les dimensions cachées de ces usages sociaux des espaces de communication virtuelle (Jouët et Le Caroff 2013, 157) ». C'est pourquoi l'observation en ligne n'a pas été l'unique méthode de collecte pour cette recherche. De plus, et ce en raison de la richesse du contenu disponible sur les plateformes numériques, il a été décidé de faire appel à deux procédés de collecte des contenus numériques. D'une part une collecte des procédés sociotechniques des plateformes de chaque groupe, et d'autre part une collecte des contenus publiés par chacun des groupes sur leurs plateformes respectives.

3.3.1.2 Collecte sociotechnique des plateformes numériques

La collecte des dispositifs sociotechniques est une technique d'observation développée par Le Garoff et Jouët qui correspond à l'observation simultanée des caractéristiques sociales et techniques des sites numériques (2013). Les auteures expliquent à ce sujet que les moyens techniques mis en place par les sites web induisent des pratiques sociales particulières. Cette méthode de collecte permet de mettre à jour les structures de fonctionnement des sites. Elle est particulièrement utile dans le cas de plateformes indépendantes comme Amalgame, qui contrairement aux réseaux sociaux — qui sont des plateformes disposant déjà d'une charte de

fonctionnement commune — développent eux-mêmes l'ensemble des processus sociotechniques de leurs plateformes. Ces derniers sont donc le produit d'une réflexion consciente des concepteurs du site et informent de manière efficace sur les intentions et les stratégies de promotion des groupes ainsi que les moyens de contrôle des interactions avec les publics mis en place par ces derniers. Des grilles de collecte sociotechniques ont donc été réalisées pour chacune des deux plateformes numériques soient Tout le Hood en Parle et Amalgame (voir annexe). La réalisation de ces grilles a permis de mettre en évidence l'architecture du site, la participation en son sein et enfin des interactions que le site permet, mais également de mettre à jour les stratégies de présentation des membres de chaque groupe (chapitre IV) comme l'indique le tableau 1.

Tableau 3.1 : Grille de collecte sociotechnique de Jouet et le Caroff

	TECHNIQUE	SOCIAL
Architecture et fonctionnement du site		
Ligne éditoriale	<i>Morphologie du site</i> Mise en page, charte graphique <i>Contenu</i> Rubriques, hiérarchie, format, ton	<i>Captation de l'attention</i> Attractivité <i>Public</i> Préqualification
Gestion du site	<i>Modération</i> Modération, «charte de participation » Outils d'alerte <i>Audience</i> Indicateurs : Nb de « lus », « réactions », de partages, de suivis (favoris, abonnements..) Outils de visibilité	<i>Netiquette</i> Appréciation subjective Régulation collaborative <i>Tactiques de visibilité</i> Autoévaluation Autopromotion des contributions Stratégies personnelles d'audienciation
Participation		
Contributions	<i>Outils de participation</i> Posts Comments Like de contenus	<i>Formes de contributions</i> Auto-publications Réactions Approbations
Personnalisation	<i>Outils de personnalisation</i> Signature (pseudonymes, patronymes...) Pages personnelles, photos, avatars,...	<i>Modalités d'affichage</i> Choix de l'identité numérique Présentation de soi, arbitrage visibilité vie privée
Lien social		
Discussion	<i>Outils de discussion</i> Réactions, chaîne de comments Messageries personnelles	<i>Formes d'échanges</i> Fils de discussion Echanges privés internes au site
Partage	<i>Outils de partage</i> Mails Facebook, Google +, Twitter Flux RSS	<i>Modalités de circulation</i> Partage interpersonnel Affichage et réseaux interpersonnels Diffusion

Source : Jouet et Le Carroff, 2013

3.3.1.3 Collecte des contenus produits par les groupes

Une seconde étape de l'observation des sites web a consisté en la collecte des contenus diffusés ou produits par les membres des groupes. L'objectif de cette seconde collecte était de saisir quels savoirs et informations étaient diffusés et mobilisés par les groupes. Une méthode de collecte spécifique a été déterminée pour chacun des groupes en raison des différences entre les plateformes.

Grille de collecte Tout le Hood en Parle

Dans le cas de *Tout le Hood en Parle* une distinction a d'abord été effectuée entre les productions de la plateforme et les contenus non produits par la plateforme, mais diffusés sur celle-ci. Le groupe produisant uniquement des contenus vidéographiques, le choix a été fait de les traiter séparément à l'aide d'une grille d'observation spécifique (voir annexe). Au total, ce sont 24 vidéos produites entre le 3 octobre 2016 et le 10 février 2017 qui ont été analysées dans cette grille qui s'est attelée à relever les informations clés diffusées dans les vidéos. Les dates des vidéos sont antérieures aux dates de réalisation du terrain, qui a été entamé à l'été 2017 et s'est terminé à l'été 2018. Cependant lors de la réalisation du terrain, aucune vidéo n'a été produite sur la plateforme en raison du départ en congé de maternité de la fondatrice, seule personne en charge de leur production.

Enfin les productions diffusées sur la plateforme, mais non produites par celle-ci, ont été également collectées de manière mensuelle sur cette même période. Les contenus ont d'abord été sauvegardés à l'aide d'une capture d'écran de la page Facebook. Cette étape a permis de préserver le contexte des publications ainsi que des éléments de suivi, tels que les nombres de partages ou les réactions et commentaires sur les publications. Par la suite chaque publication a fait l'objet d'une sauvegarde individuelle sous un format PDF. Cette conservation systématique des contenus collectés constitue un élément très important de la recherche sur les plateformes numériques caractérisées par la volatilité des contenus, les plateformes pouvant disparaître du jour au lendemain (Blanchard, Gadras et Wojcik 2013).

Grille de collecte Amalgame

Dans le cas d'*Amalgame* la collecte a mobilisé une technique différente. En effet, puisque le site web était une plateforme indépendante, il a été possible de faire appel à un logiciel « aspirateur de sites web » pour conserver l'ensemble des productions de la plateforme. Comme nous l'avons mentionné, les plateformes numériques, si elles sont plus accessibles, constituent dans le même temps des terrains plus volatiles. Les sites Web sont ainsi susceptibles de disparaître à tout

moment, et ce pour de nombreuses raisons. Il était donc important de sauvegarder le site web le plus fréquemment possible. Cela a été possible grâce à une application gratuite appelée « site sucker ». Cette application permet de rendre accessible et utilisable l'entièreté du site Web hors ligne. Elle permet également de conserver la dimension interactive des sites que l'on peut naviguer hors ligne de la même manière qu'en ligne. Pour le projet, une sauvegarde bimensuelle du site Web a été réalisée à partir de l'été 2017 jusqu'à la disparition du site en 2018. La conservation du site web s'est donc avérée très utile pour l'analyse qui s'est déroulée après la suppression du site.

3.3.2 Observations *in situ* des événements

Les observations des plateformes numériques des groupes se sont doublées d'observations directes lors d'événements publics organisés par ces derniers. Seuls les événements publics et semi-publics — nécessitant une inscription au préalable, mais non réservés aux membres — organisés par l'un des groupes à l'étude ou dans lesquels l'un des groupes a participé ont été observés. Au total quatre événements organisés par Amalgame ont été observés, ainsi que quatre autres organisés par Tout le *Hood* en Parle. Enfin, six événements ont été observés à la librairie Racines et trois autres organisés par la librairie, mais qui n'avaient pas lieu dans leur local. Les observations ont été conduites aux mêmes dates que les observations numériques. Ces observations ont permis d'effectuer des comparaisons entre les diverses données recueillies au préalable sur les sites web. Cela a permis également et dans un second temps d'explorer les espaces urbains mobilisés par les groupes.

Cette seconde étape de collecte a appliqué la méthodologie de collecte recommandée par Laperrière qui propose de « relever systématiquement les grands traits, relativement aux lieux et aux objets, aux événements, actions et activités visés et à leur durée, et se rapportant aux acteurs, à leurs buts et à leurs sentiments observables, etc. » (Laperrière 2009, 281). À l'aide d'une grille d'observation informelle dans laquelle étaient consignées : la structure des espaces observés, une description des personnes présentes, les thématiques discutées lors de ces événements ainsi que les différentes interactions observées.

Les observations étaient tour à tour réalisées dans l'anonymat ou en divulguant mon identité. En effet, lors d'événements publics regroupant un grand nombre de participants, comme des conférences à Racines ou des festivités, le choix a été fait de réaliser les observations sans

nécessairement interagir avec les participants ni divulguer la recherche. J'ai cependant, décidé de faire connaître mon projet aux personnes avec qui j'interagissais, ainsi que lors d'événements plus intimes, lors desquels l'anonymat aurait pu constituer un abus de confiance. Chaque observation m'a demandé de repenser ma posture à la fois en tant que jeune chercheuse et en tant que femme racisée (Traoré 2015, 25). En effet, ma présence sur le terrain a donné lieu à des réactions différentes de la part des participantes et participants. Mon identité aura parfois été un élément très avantageux pour établir un lien de confiance avec les participantes et aura d'autres fois justifié mon rejet ou du moins une distance de leur part. Étant moi-même une jeune femme immigrante de première génération, née et élevée en Algérie, mais ayant passé la seconde partie de ma socialisation en France, je dispose d'une identité qui peut parfois être difficile à catégoriser. Mon accent très marqué par la France et ma socialisation entre Alger et Paris font de moi une « autre » pour certaines femmes racisées qui peinent à me voir comme une alliée sensible à leurs enjeux. Cette prise de conscience s'est matérialisée au début de la recherche lors d'un événement de poésie organisé par un collectif de femmes racisées. Lors de cet événement ouvert à toutes et mené par un groupe féministe anglophone de la métropole — qui avait été sélectionné, car évoqué par une répondante — j'ai été assignée à une position de dominante et de blanchité par l'organisatrice de l'événement, me précisant les codes de conduites à suivre en tant que blanche et m'invitant à ne pas me saisir de leur parole. Cette assignation à la blanchité m'a rappelé l'importance de produire une lecture située de la notion de racialisation d'une part et m'a conduite à repenser mon approche vis-à-vis de mes terrains, en étant plus sensible à la dimension ambivalente des assignations identitaires et donc de l'intrusion que ma présence pouvait incarner mais également des rapports de pouvoirs dont je pouvais moi-même être porteuse.

Pour d'autres groupes aux compositions similaires et avec peu de personnes maghrébines, ma présence semblait au contraire parfaitement naturelle. J'étais alors reçue à quelques reprises comme une des leurs, une « sœur » et une personne partageant la lutte, sans pour autant appartenir aux mêmes groupes socioculturels ou ethniques. Ce fut le cas pour les événements antiracistes mixtes ou lors des discussions entre femmes racisées francophones, ou encore lors d'événements organisés entre femmes musulmanes. Le cas des groupes de femmes de ma propre ethnicité a donné lieu à d'autres configurations. J'ai ainsi observé deux événements portés par des femmes musulmanes et essentiellement composés de femmes originaires du Maghreb et des pays arabophones. Lors de ces événements, si mon altérité était parfois constatée, elle se conjugait avec un sens de la communauté encore différent. On supposait alors de moi la

connaissance d'un métarécit implicite et un partage des luttes et enjeux qui m'a conduite à parfois demander à ces femmes d'explicitier leurs propos.

3.3.3 Les entretiens semi-dirigés

Enfin, les observations ont été complétées par des entretiens semi-dirigés conduits avec des jeunes femmes impliquées dans au moins un des groupes. Cette étape a permis d'enrichir l'information recueillie et de vérifier la validité des observations réalisées antérieurement (Gagnon 2005). En effet, le second volet de la problématique s'intéresse au sens accordé aux pratiques des jeunes femmes et à leurs perceptions des lieux dans lesquels elles choisissent de s'exprimer. L'entretien semble dès lors être l'outil le plus approprié afin d'avoir accès à ces données. Comme le souligne Ramos, « L'entretien sociologique a pour objectif de recueillir des informations, des savoirs, des vécus en lien avec un thème, avec une question sociologique (Ramos 2015, 7) ». Par ailleurs, à la différence de l'entretien non directif, l'entretien semi-dirigé nous permet de mobiliser des thématiques fixes qui nous permettront par la suite d'effectuer des analyses et comparaisons entre les trois sites. Enfin, cet outil reste une méthode de collecte souple et offre de ce fait un espace de liberté à l'enquêté pour élaborer sa réponse. Les entretiens ont abordé trois thèmes principaux que sont l'identité, l'engagement et le rapport aux espaces mobilisés. Ces thèmes ont été modifiés et enrichis par la suite, par les informations et les thématiques dégagées par les observations.

3.3.3.1 Entretiens avec des membres de chaque groupe

Les entretiens ont été réalisés avec des membres ou participantes de l'un des trois groupes. Pour les besoins de la recherche, seules les jeunes femmes impliquées dans les groupes ont été rencontrées. Les répondantes devaient par ailleurs s'identifier comme femme et comme personne racisée, être majeures et être impliquées dans au moins une activité des groupes, ou consommer le contenu produit par ces derniers. Une distinction, non déterminante pour la sélection des répondantes, a enfin été effectuée entre les personnes produisant du contenu et celles dont l'implication consistait uniquement à une participation — par la consommation des contenus produits ou la participation aux activités.

Les répondantes ont été contactées directement dans le cas d'Amalgame et par la méthode boule de neige, pour la librairie Racines et Tout le Hood en Parle. En effet, l'accès à l'identité de tous les membres d'Amalgame sur leur plateforme, tout comme à leurs coordonnées Facebook a rendu plus aisée la prise de contact avec les membres. *A contrario*, le caractère plus diffus du groupe Tout le Hood en Parle, doublé du manque d'information sur ses membres ont conduits à adopter une autre méthode appelée méthode « boule de neige ». Celle-ci consiste à composer son échantillon par étape et permet, à l'aide d'un informateur clé, d'accéder à un réseau plus large d'individus. La première étape a été d'entrer en contact avec une première personne dont la collaboration a permis, par la suite, de rencontrer d'autres membres du réseau. La méthode boule de neige s'est avérée utile dans le cas ce projet pour créer un premier contact, généralement via Facebook, avec des répondantes potentielles. Les réels contacts se sont réalisés cependant lors des activités de groupes observés pour ce projet et au cours desquels le projet a été mentionné. La rencontre a en effet permis à ces jeunes femmes de se sentir plus confiantes à l'égard de la démarche et de ce fait plus ouvertes à y participer.

Au total sept entretiens auront été conduits avec des jeunes femmes impliquées à différents degrés dans l'un des trois groupes. Certaines personnes rencontrées étaient impliquées dans plus d'un groupe. Les entretiens individuels ont duré entre 2h30 et 4h et se sont déroulés dans des lieux choisis par les répondantes. La réalisation des entretiens a pris la forme d'une conversation guidée par quelques questions appuyées par une grille thématique réalisée préalablement (voir annexe 1 et 2). Les thèmes de l'engagement et du rapport aux espaces mobilisés ainsi que du choix de créer ou de participer à ce type de plateformes ont été abordés. Les entretiens ont permis d'accéder aux sens que les jeunes femmes accordent à leurs pratiques. Ils ont également permis de mieux comprendre les motivations et les limites qui ont marqué et conditionné leurs pratiques.

Enfin, seuls quatre des entretiens réalisés ont été utilisés pour l'analyse des résultats, puisque trois des jeunes femmes rencontrées se sont désistées avant la fin de la recherche. Deux de ces répondantes sont des jeunes montréalaises musulmanes portant le voile. L'une immigrante de première génération et l'autre née au Québec. Ces deux jeunes femmes étaient toutes deux non-productrices de contenu sur les plateformes mais des participantes. Leur désistement a été justifié par leur jeune âge et la peur d'être reconnues dans les extraits mobilisés par la recherche. En effet, une clause du formulaire de consentement évoquait les risques de traçabilité — qui ne sont jamais nuls dans une recherche encore moins lorsqu'elle mobilise des réseaux sociaux — encourus par les participantes. Cette clause stipulait la possibilité que les propos cités dans la

recherche permettent de retracer les identités des répondantes (voir annexe 4 et 5). Pour les deux jeunes femmes, le risque encouru était donc trop important, notamment compte tenu du contexte actuel marqué par un regain des hostilités à l'égard des femmes musulmanes portant le voile (Benhadjoudja 2015). La dernière répondante à s'être retirée est une jeune Québécoise d'origine haïtienne. Celle-ci m'a confié s'être désistée en raison de l'émotivité que réveillait pour elle le sujet. Elle n'a pas précisé le contexte de cette émotivité ni les éléments déclencheurs.

3.4 Traitement des données

Les très riches données collectées sur les plateformes ont été analysées à l'aide d'une analyse thématique sociotechnique suivie d'une analyse thématique transversale. L'analyse thématique transversale a consisté en une analyse en trois étapes des informations recueillies sur les sites (Laperrière 2009). Les données recueillies par nos observations et conservées dans des grilles d'analyse ont dans un premier temps permis d'effectuer des comparaisons entre les différents groupes et de faire émerger des thématiques qui ont confirmé, corrigé et élargit nos hypothèses.

Les observations réalisées sur les sites web ont fait l'objet d'une analyse sociotechnique qui a consisté à dégager les interactions permises par les plateformes numériques ainsi que les thématiques abordées sur les sites. Ces analyses ont également permis d'accéder aux univers de référence des groupes. Les analyses des sites ont par la suite été jumelées aux observations réalisées lors des événements, qui permettaient également d'apprivoiser les fonctionnements des groupes, en situation de coprésence physique cette fois-ci.

Les entretiens ont d'abord été retranscrits et ont par la suite fait l'objet d'une analyse thématique spécifique avant d'être analysés en relation aux autres matériaux produits. Chaque entretien a été analysé individuellement. Cette première étape a permis de dégager les faits saillants de nos échanges et les propos tenus en lien avec les thématiques préalablement dégagées dans la recherche. Mais aussi de voir si les discours individuels se retrouvent dans le discours des individus tout en laissant la place à de nouvelles thématiques d'émerger.

3.5 Considérations éthiques et limites

3.5.1 Procédure de la recherche

La recherche a été appuyée par un certificat d'éthique produit par le comité éthique de l'Institut National de la Recherche Scientifique (CER-426). Conformément à ce certificat, un consentement écrit a été requis de la part des participants lors de la phase d'entretien. Aucun consentement n'a cependant été nécessaire lors des phases d'observations en raison du caractère public des espaces et des informations diffusées au sein des plateformes numériques observées (Art 2.2. CER). Des mesures de protection de l'anonymat des participants ont toutefois été mises en place lors de ces collectes au cours desquelles aucune information personnelle n'a été relevée.

Le choix de l'anonymat a été laissé aux personnes rencontrées pour des entrevues. Ces dernières pouvaient choisir entre l'anonymat complet ou de divulguer leurs identités tel que le dispose l'article 10.4 du CER. En effet, certaines répondantes ont fait le choix de s'exprimer publiquement sur ces sujets et ont pour motivation la volonté de médiatiser leurs propos et enjeux. Il était dès lors important de ne pas effacer leurs discours en leur offrant le choix de ne pas recourir à l'anonymat. Pour d'autres au contraire, la prise de parole, même au sein d'un projet de recherche protégé par un code d'éthique, est perçue comme une prise de risque. Il était important de garantir l'anonymat pour ces personnes. Cependant, et comme mentionné plus haut, la nature et la petitesse de ces réseaux, doublée des risques de recherchabilité qu'impose l'usage de réseaux sociaux ne permettent pas de garantir un anonymat total aux participantes.

3.5.2 Positionnement de la chercheuse

Les théories du « standpoint théorie » (Collins 1986 ; Harding 2004) soutiennent l'importance de reconnaître notre position dans le monde social et son impact sur la production des savoirs. Ces théories s'appuient sur la prémisse que les recherches produisent des savoirs situés sur le monde et suggèrent d'entamer tout travail par une démarche réflexive. Sans pour autant basculer dans une « logique narcissique sur le soi » en tant que chercheuse (Traoré 2015, 25) il importe d'envisager la recherche en par un relativisme épistémologique. Ainsi, j'estime important, de discuter ma positionnalité dans le cadre de ce travail qui porte sur l'ethnographie de femmes racisées.

La position que j'occupe est un élément à considérer dans cette recherche. Celle-ci me donne une plus grande sensibilité aux enjeux traités par les femmes de mon projet de mémoire, puisque je m'identifie moi-même en tant que femme racisée et que j'ai expérimenté des réalités semblables aux leurs. Cependant, j'entretiens dans le même temps une distance avec les femmes rencontrées dans le cadre de ce travail, puisqu'à titre d'immigrante Algérienne — Française, mon expérience de la racialisation a été principalement déterminée par le contexte français et non québécois ou canadien. Par ailleurs, comme mentionné plus haut dans ce chapitre, cette réflexion sur ma position m'a également amené à considérer les rapports de pouvoir dont j'étais porteuse et à considérer la constante ambivalence que représentait ma présence sur le terrain.

Cette proximité avec mon sujet de recherche aura également constitué une limite puisque comme le rappelle Pires, être proche de son sujet d'étude engendre pour certaines femmes « une perte de légitimité comme experte » Pires (2019, 85). Les chercheurs proches de leurs sujets d'étude sont en effet soumis au risque d'une dépréciation de leur scientificité dans une logique qui tend à les confondre avec leur objet de recherche ou encore à émettre des « soupçons sur l'existence » de ces mêmes objets de recherche (Benhadjoudja 2015, 48).

3.5.3 Limites

Ce projet présente bien évidemment un certain nombre de limites. Tout d'abord, la recherche documente uniquement les informations publiques et partagées par les groupes, et n'offre donc qu'une lecture partielle de leurs activités. Par ailleurs, comme mentionné précédemment, ces groupes mobilisent des réseaux locaux qui sont assez circonscrits, ce qui a constitué un enjeu pour l'anonymat. Enfin, la recherche porte sur un échantillon restreint puisque seulement trois groupes ont été observés. Les résultats présentés n'ont donc aucunement prétention à l'exhaustivité et nécessiteraient d'être secondés par des recherches complémentaires, comparant par exemple les dynamiques entre les groupes francophones et anglophones, ou encore, les différences entre plusieurs contextes locaux. Enfin, une recherche ultérieure pourrait également se pencher sur les dynamiques à l'œuvre au sein des groupes et des jeux de pouvoir intragroupes. Cette dimension est apparue comme une problématique que les jeunes femmes rencontrées souhaitaient aborder.

CHAPITRE IV : PRÉSENTATION DU BLOGUE AMALGAME, DE LA PAGE FACEBOOK TOUT LE HOOD EN PARLE ET DE LA LIBRAIRIE RACINES

Ce chapitre débute par une présentation des trois groupes étudiés. Ces derniers sont comme nous l'avons évoqué précédemment, trois groupes francophones composés principalement de jeunes femmes québécoises ou immigrantes s'identifiant en tant que femmes racisées et livrant un récit sur leurs sociétés et elles-mêmes. Les trois groupes sont animés par une volonté commune de valoriser le discours d'une jeunesse aux prises avec les questions de racisme, de diversité et de vivre ensemble. Nous explorerons dans ce chapitre la composition de chaque groupe ainsi que leurs territorialités. Nous verrons que ces territorialités reposent sur la mobilisation de lieux numériques autant que physiques connectés par des réseaux de solidarités qu'entretiennent ces femmes.

4.1. AMALGAME [2016-2018]

4.1.1. Présentation de la plateforme et de ses objectifs : Dire la complexité d'une jeunesse québécoise multiple et diverse

Amalgame, dont le site principal n'est aujourd'hui plus en fonction, est une plateforme numérique créée en aout 2016. Cette plateforme indépendante est plus particulièrement un blogue qui a pour but de mettre de l'avant des perspectives de jeunes Québécoises et Québécois issus des minorités ethnoculturelles au Québec. À travers une variété de textes, les éditrices et éditeurs y expriment leurs perspectives sur différents enjeux qui traversent leurs vies et leur société.

La plateforme est née de la volonté de Francia Balthazar, une jeune Québécoise d'ascendance haïtienne, d'offrir un lieu aux jeunesses québécoises issues de l'immigration, souvent nommées dans les médias, mais peu représentées au sein de ces derniers. En effet, c'est suite au constat du manque de représentativité de ces personnes au sein des médias « *mainstream* », qualificatif employé par celle-ci pour désigner les médias traditionnels et majoritaires, ainsi que de l'homogénéisation des figures des personnes racialisées au sein de ces médias que la jeune femme décide de créer Amalgame, un blogue visant à remédier à ce vide médiatique. La mission du blogue est alors « de donner une voix à ces gens afin qu'ils prennent part aux discours ».

(Francia Baltazard, pour Ton petit look, 2016). Elle s'inspire pour ce faire des blogues québécois existants et notamment du blogue féminin Ton petit Look ; un blogue francophone qui s'attèle à déconstruire certains mythes liés à la féminité en offrant la parole à de jeunes Québécoises non spécialistes des questions féministes, mais désireuses de s'exprimer sur ces sujets. À noter enfin que la jeune femme n'est pas novice en matière de gestion de contenu médiatique et de blogue, puisque celle-ci avait créé antérieurement à Amalgame, un autre blogue féminin intitulé « Pure Balance » — blogue qui comme Ton petit Look, s'attelait à déconstruire les enjeux les mythes liés à féminité des femmes et dans leur cas des femmes non blanches — qu'elle cessera de produire au profit d'Amalgame, mais qui lui permettra de recruter ses premières éditorialistes pour Amalgame (Ketura, Amalgame, 2017). Voici enfin comment le projet se présente sur la plateforme ;

Amalgame est une plateforme web qui met de l'avant l'opinion des minorités ethniques du Québec. Les textes sur la plateforme sont écrits par des jeunes « intellos » de la génération Y et Z qui ont à cœur l'avancement et une meilleure reconnaissance de l'apport des minorités visibles dans la société québécoise. Le nom Amalgame fait référence à cette identité assez particulière des gens d'ici qui ont des parents issus de l'immigration. En effet, ceux-ci sont un amalgame entre l'héritage culturel québécois et celui de leur origine. Ni haïtien ni québécois, ni marocain-ni québécois, ni vietnamien-ni québécois. Qu'est-ce qu'ils sont ? C'est ce que nous essayerons de définir à travers des textes anecdotiques, des textes d'opinion sur l'actualité et des textes sur des enjeux sociaux et culturels. (Amalgame, 2017)

La volonté de reconquête discursive par cette jeunesse s'affiche donc comme mission principale du site. Puisqu'Amalgame se veut être une plateforme de mise en récit des perspectives de cette jeunesse dont l'appartenance à la société québécoise est admise, mais semblerait-il encore mal comprise. Cette mission est réitérée par l'énoncé des multiples appartenances ethniques des jeunes dont la plateforme souhaite se faire le miroir. Mais Amalgame ne se présente pas uniquement comme une plateforme par et pour les minorités du Québec ; c'est aussi et avant tout une plateforme à destination des jeunes de ces dites minorités. Ainsi, il apparaît important, afin de bien saisir l'objet de la plateforme, de souligner sa dimension générationnelle, puisque les éditrices et éditeurs sont présentés comme des « jeunes de la génération Y et Z » et des « intellos » de cette génération. Une jeunesse donc, dont la pertinence de la parole et des perspectives sont doublement justifiées à la fois par leur savoir expérientiel, du fait de leur statut de québécois. e. s descendant. e. s d'immigrant. e. s, mais aussi par leurs capacités à produire

une information de qualité puisque « intellos » et donc disposant d'un savoir « éducationnel ». Amalgame se présente donc comme une plateforme produite par une jeunesse cultivée et porteuse d'un savoir sur elle-même et sur sa société. L'usage de ces attributs générationnels, sociaux (intello) et ethniques permet enfin une reprise du discours concernant ces populations, soient les jeunes et les minorités. Et permet de ce fait un renversement des pouvoirs discursifs sur cette jeunesse. Puisque, ici ce sont ces jeunes qui disent et qui racontent leurs réalités, décident des sujets à discuter et émettent un regard sur les valeurs désirées au sein de leur société.

On remarque cependant que dans ces premières lignes aucune référence directe n'est faite aux problématiques exclusivement féminines bien que la forte majorité des chroniqueuses soient des femmes — 21 femmes sur 22 collaborateurs —. Car la plateforme se veut résolument mixte et lorsqu'on interroge un membre de ce collectif sur la composition féminine de la plateforme, celle-ci indique que ce sont des candidatures volontaires qui expliquent cela et non un critère émis par la fondatrice. La jeune femme explique ensuite que de nombreuses chroniqueuses consommaient du contenu sur la plateforme antérieure « Pure Balance », une plateforme féminine, ce qui expliquerait selon elle cette prépondérance féminine (Kétura, Amalgame, 2017). Notons enfin que si la plateforme n'a pas choisi sa composition exclusivement féminine, elle s'affirme résolument comme féministe ; perspective qui est réitérée à de nombreuses reprises dans les publications, mais également dans le cadre des événements et des thématiques soutenues par la plateforme.

4.1.2. Composition de la plateforme

Amalgame mobilise essentiellement des territorialités numériques et ne dispose pas d'un lieu physique permanent. Plus particulièrement, le lieu permanent du groupe est leur site web, dans lequel le contenu est produit, ainsi que les pages sur les réseaux sociaux Facebook et Instagram agissant à titre d'outils de diffusion des productions du blogue et de promotions de leurs membres. La plateforme organise parallèlement des activités dans différents lieux de Montréal qui lui permettent d'avoir une présence urbaine.

4.1.2.1. Composition de la plateforme principale

La plateforme principale est un blogue indépendant, qui n'est plus en fonction depuis l'été 2018. Cette plateforme dispose d'une charte graphique unique ainsi que de dispositifs sociotechniques propres qui ont été analysés pour les besoins de cette recherche. L'observation des dispositifs sociotechniques d'un site web permet de mettre à jour ses fonctionnements en permettant notamment de saisir les usages souhaités et les publics visés par les sites web. Car comme au sein des lieux physiques, les usages des sites numériques sont médiés par le design de ces derniers qui en circonscrivent les pratiques et les publics. À titre d'exemple, la charte graphique et les dispositifs sociotechniques d'un site web peuvent opter pour un site web dans lequel le lecteur a plus une fonction passive et donc limiter les interactions, ou au contraire opter pour des procédés encourageant l'interaction et la participation de leurs membres. Dans le cas d'Amalgame, les dispositifs sociotechniques indiquent que le site se veut un lieu pour lire plus que pour interagir, et revêt ainsi un caractère sociofuge (Ripoll 2005), dans le sens où certains usages sont réservés aux membres du groupe. Les lecteurs ont donc une posture passive puisque l'essentiel de la plateforme est destiné à la diffusion de contenu. Les productions du site sont par ailleurs essentiellement textuelles, bien que quelques articles renvoient à des contenus vidéographiques et iconographiques. Le ton employé varie quant à lui selon les auteurs et les sujets traités. On note enfin une majorité de productions de type témoignage et articles d'opinion. La signalétique du site, soit le design des pages, révèle quant à elle, une attention portée sur les articles les plus lus, qui se distinguent des autres productions par leur style graphique. En effet, comme illustré sur la figure 4.1, le premier tiers de la page d'accueil leur est destiné et contrairement aux autres articles, ces derniers ont des photos en fond avec le titre, tandis que les autres ont des photos significativement plus petites et sont énumérés dans des listes chronologiques.

Si l'on observe le contenu de la figure 4.1, on remarque la diversité des thèmes abordés par le site. Ainsi, les articles les plus lus de la plateforme portent sur des sujets liés aux perceptions que ces jeunes femmes souhaitent déconstruire et sur une analyse de leurs identités telles qu'elles les vivent. Ces articles évoquent ainsi les préjugés liés aux pays d'origines tel que dans : « découvrir Haïti au-delà des préjugés », la complexité des identités multiples de ces jeunes femmes, dans l'article « À 25 ans je mène une double vie » ou encore les discriminations et l'alterisation vécues par ces dernières au Québec, comme dans le texte « Après combien de générations je n'aurais plus l'étiquette d'immigrante ».

On observe enfin que le site semble ici être dédié aux « publications sérieuses » c'est-à-dire qu'il affiche uniquement des contenus non spontanés et produits par les membres de l'équipe

éditoriale. Pour tout le reste, discussions, promotions d'évènements et autres productions, les membres sont invités à suivre Amalgame dans leurs autres lieux numériques : leurs réseaux sociaux. Sur la page du site, un bandeau de couleur sur lequel est inscrits « pour plus de contenus, suivez-nous sur Facebook » invite les lecteurs à découvrir la page Facebook du groupe.

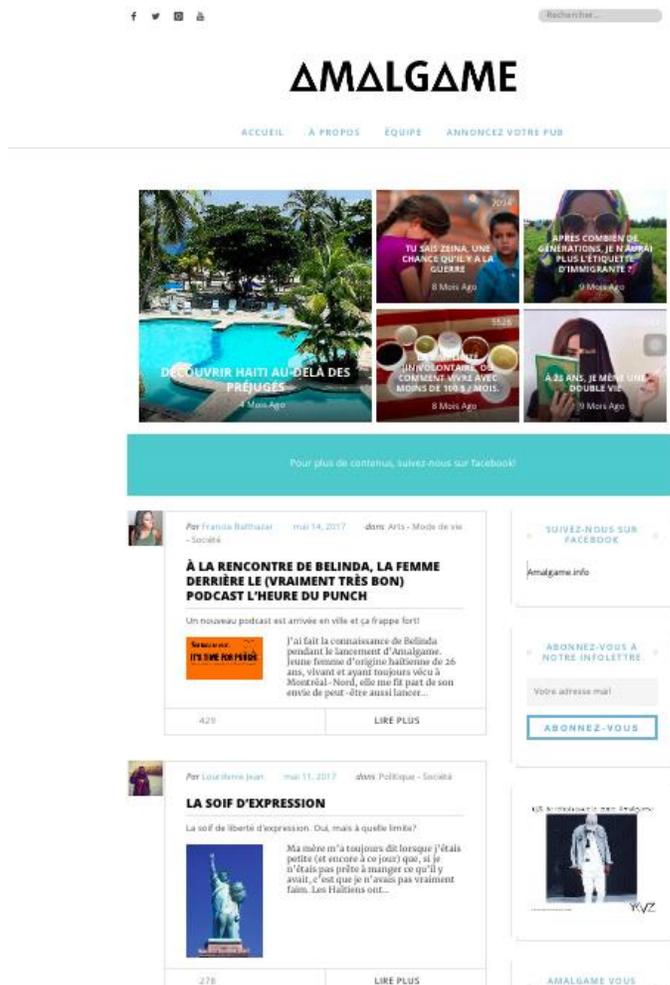


Figure 4.1 : page d'accueil du blogue Amalgame 2017

Source : Célia Bensiali-Hadaud

4.1.2.2. Les réseaux sociaux

Amalgame dispose par ailleurs de pages sur les réseaux sociaux Facebook et Instagram. Ces réseaux sociaux remplissent plusieurs fonctions, ils permettent d'abord de faire la promotion des articles publiés sur le blogue, ensuite de promouvoir des activités de groupes remplissant des

objectifs similaires à ceux d'Amalgame ou mettant en avant les réalisations d'une de leurs membres. Concrètement, on retrouve sur ces pages des photos des activités réalisées par Amalgame ou encore des liens renvoyant à des entreprises, organisations et événements jugés intéressants ou dans lesquels l'un des membres d'amalgame figure. Les réseaux sociaux permettent également de mener des activités non reliées à la plateforme principale. Ainsi, ces derniers ont par exemple servi à une campagne de « Promotion de personnalités inspirantes », campagne portée par le groupe consistant à partager des photos de personnalités issues des minorités ethnoculturelles du Québec et leurs initiatives. La plateforme traduit cette initiative ainsi :

Tous ceux qui y sont nommés contribuent à faire rayonner et avancer les membres issus de l'Amalgame. De plus, ils et elles nous donnent du courage et de la volonté pour réaliser nos rêves dans cette société que nos parents ont choisis pour s'installer et qui est maintenant la nôtre. Ces hommes et ces femmes représentent pour nous la crème des milléniums (page Facebook d'Amalgame).

4.1.3. Les territoires urbains investis

Bien qu'Amalgame n'utilise pas un lieu physique fixe et permanent, les observations ont montré que la plateforme organise des activités et des rassemblements dans divers lieux montréalais qu'elle investit le temps d'un événement. Les lieux mobilisés sont divers et se concentrent principalement dans des lieux centraux de la ville de Montréal. Le recensement des activités a par ailleurs montré que ces activités se concentrent principalement dans des « espaces intermédiaires » (Remy 1972 dans Germain, Jean et Richard 2015) urbains centraux de Montréal dont des lieux publics comme des parcs, des universités ou encore des restaurants.



Figure 4.2 : Localisation des lieux physiques mobilisés par Amalgame dans le cadre de leurs activités publiques

Source : collecte des données Célia Bensiali-Hadaud, réalisation de la carte Emory Shaw

La carte ci-dessus recense les lieux dans lesquels se sont tenues des activités publiques d'Amalgame. La recension de ces lieux a été réalisée à partir des réseaux sociaux et des identifications faites par le groupe. On remarque à la lecture de cette carte la multiplicité des lieux mobilisés. En effet, si les activités organisées par la plateforme avaient toutes des thématiques communes, soit des discussions entourant les représentations des femmes racisées dans les médias et dans les espaces sociaux et politiques québécois, les lieux pour le faire ont souvent varié et oscillé entre le formel et l'informel. Ainsi des rencontres avec des représentants politiques ont eu lieu à l'université UQAM, mais également dans un bar du plateau Mont-Royal. Les discussions entourant les réalités des femmes racisées à Montréal ont elles eu lieu dans des

espaces publics centraux comme le parc Lafontaine, mais aussi dans des restaurants de la ville, ou encore dans un centre culturel. Le choix de ces espaces semble être motivé par leur relative accessibilité et centralité urbaine puisque, leurs rencontres se concentrent autour d'arrondissements centraux francophones, tel que le Plateau Mont-Royal ou Ville-Marie. Ces espaces semblent également être des espaces proches des réseaux de ces jeunes femmes, qui pratiquent ces espaces individuellement dans le cadre de leurs études ou travail.

Lorsqu'on interroge une des éditrices du blogue sur son rapport à la ville, elle explique que :

Quand on va quelque part c'est beaucoup au centre-ville parce qu'il y a plein de choses, mais on va aussi dans le coin d'Henri-Bourassa, dans le fond on va là où les choses se passent. Mais pour moi Montréal c'est partout diversifié. (Laurry, Amalgame, *Tout le Hood en Parle*)

Ainsi, pour cette jeune néo-Montréalaise, s'identifiant comme queer et racisée, le choix et les pratiques territoriales n'est pas motivé par une volonté de s'approprier un lieu ou un quartier en particulier, mais plutôt par la présence de lieux mobilisables et sécuritaires, offrant des activités qui la rejoignent. Sa mobilité est donc motivée par une logique de réseau plus que territoriale ; car à ses yeux, Montréal est un lieu accueillant et sécuritaire pour toutes les formes de diversité. Cette ouverture montréalaise est d'autant plus perceptible pour cette jeune femme qui a grandi dans une région éloignée des centres urbains, caractérisée par son homogénéité sociale et ethnique, et dans laquelle sa différence était particulièrement difficile à assumer. Étant alors la seule jeune femme issue d'une communauté racialisée et queer, celle-ci perçoit dans son déplacement vers la ville de Montréal une occasion de gagner en mobilité et en potentiel d'activité. Elle reste néanmoins consciente des inégalités et du manque de visibilité au sein de la ville et lorsqu'elle fait référence « aux choses qui passent » elle fait référence aux activités destinées aux jeunes femmes racialisées. Une autre jeune éditrice du blogue, explique quant à elle que la mobilisation de lieux centraux s'explique par son aspect pratique, car accessible à toutes et tous, tant parce que ce sont des lieux connus de tous (universités, parcs centraux, etc.) — et constituent donc une référence pour toutes les personnes qui souhaitent participer aux activités du groupe — que parce qu'ils sont accessibles depuis les différents secteurs de la ville en raison de la centralité des services de transport qui les rejoignent.

Notons enfin que la mobilisation de ces lieux urbains physiques reste ponctuelle et répond à des « temporalités fragmentées » (Boudreau 2016, 32) plutôt qu'à un calendrier normé et stratégique. Les activités réalisées varient ainsi au rythme de l'actualité et ne sont pas « prévisibles »

(Boudreau 2016, 60). Ce fut par exemple le cas lors des élections provinciales québécoises, période durant laquelle la plateforme a été très active, les membres s'étant notamment réunis à l'UQAM pour rencontrer des élus, ou encore dans un bar du Plateau-Mont-Royal, lors des élections municipales de 2017 afin de partager leurs perceptions et opinions. Enfin d'autres activités sont organisées sans référence à des événements sociaux particuliers, et relèvent plus de thématiques que souhaitent explorer les membres (féminisme, croyances, etc.) et qui marquent leurs vies quotidiennes (Boudreau 2016, 131).

4.1.4 Les membres

Une analyse des différentes plateformes a permis de saisir la composition des groupes et de relever certaines caractéristiques des membres qui les composent. Une distinction a été effectuée entre les membres producteurs de contenu d'une part et les membres consommateurs de ce contenu d'autre part. Pour ce faire, deux méthodologies distinctes dans le cas d'Amalgame ont été mobilisées. Des observations des sites web ont permis de mettre en lumière les membres contributeurs tandis que les analyses sociotechniques du site web puis des réseaux sociaux ont quant à elles permis de rendre compte des membres consommant le contenu produit par le groupe ou adhérant à leurs propos.

Notons que le site principal ne pose pas de « préqualification du public » (Jouet et Le carroff, 2013) c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire d'être membre ou de s'inscrire afin d'accéder au contenu des plateformes. En revanche, tout le monde ne peut pas publier des articles directement sur le site puisqu'il faut préalablement contacter la plateforme pour soumettre son texte qui sera sélectionné par la suite, procédé qui n'est pas indiqué sur la plateforme. Le site ne dispose pas non plus d'une nétiquette particulière. Ainsi, aucune charte de fonctionnement ou de régulation ne figure sur le site afin d'en circonscrire les usages. Il n'existe pas non plus de régulation collaborative, tout semble donc reposer sur des règles de fonctionnement implicites et/ou régulées à l'interne entre les membres éditeurs. Il n'y a pas enfin, d'appréciations subjectives visibles sur le site principal, hormis la possibilité « d'aimer » les publications ; fonction qui lors de cette recherche n'était toutefois pas fonctionnelle. Les approbations passaient alors par les réseaux sociaux, et notamment la page Facebook, dans laquelle les articles étaient relayés, les validations variant énormément entre les articles relayés.

4.1.4.1 Les membres producteurs de contenu

Les observations des rubriques ainsi que des publications du site web ont permis de déterminer l'identité des membres producteurs de contenus. On remarque à cet égard que jusqu'à la fin de l'année 2017, la plateforme ne comptait que des contributrices féminines, qui étaient au nombre de 20. Par la suite, l'équipe a intégré un jeune homme au poste de rédacteur. L'exclusivité féminine, comme mentionnée plus haut, n'était pas intentionnelle de la part de la fondatrice, puisque la plateforme se veut un lieu dédié à l'ensemble des jeunes québécois. e. s issu. e. s de la diversité. La fondatrice attribue cette forte majorité féminine au fait que le blogue Amalgame soit le successeur d'un blogue féminin « pure Balance » que celle-ci administrait préalablement et d'un besoin d'une part grandissante de ses collaboratrices et anciennes lectrices, de prendre part à un nouveau type de prise de parole et d'expression.

La plateforme met de l'avant les discours, mais aussi les personnes qui les portent et sur le blogue, l'identité des contributrices est publique et promue. Une rubrique spécifique, intitulée « équipe », informe le lecteur de l'identité de chaque membre de l'équipe éditoriale ainsi que la fonction occupée au sein du blogue. En 2017, l'équipe comptait 21 membres : 1 fondatrice et rédactrice en chef, 1 éditrice, 2 correctrices et réviseuses, 16 rédactrices. eurs, dont 15 femmes et 1 homme. À cette présentation des fonctions occupées par les collaboratrices, s'ajoute une description personnelle de chacune. Chaque membre est alors identifiable par trois moyens : d'abord iconographique, avec la présence d'une photo personnelle, ensuite par une courte biographie permettant de situer la trajectoire et les spécificités de chaque personne ; enfin par des liens renvoyant aux pages Facebook personnelles de chacun. Les visiteurs sont invités à entrer en contact avec eux par ce biais. Enfin, l'identité des collaboratrices est à nouveau affichée sur la page titre ainsi qu'en entête des articles publiés par ces dernières. Il y a donc une volonté de promotion et de valorisation des membres d'amalgame. Une mise en valeur de la nature des contributions et de leurs trajectoires personnelles est visible dans ce site. On note toutefois que des contributions ponctuelles sont également prévues sur le site. Ces contributrices et contributeurs ponctuels ne bénéficient pas d'une section dans la rubrique membre, mais peuvent s'identifier dans leurs publications ou encore choisir de garder l'anonymat. L'identité de l'auteur. e. est dans ce cas masquée, et la production attribuée à une contribution anonyme. Ces articles restent cependant minoritaires au sein de la plateforme et couvrent des sujets assez larges. La plateforme offre donc la possibilité de mettre en lumière les identités de ses collaboratrices et

leurs trajectoires. Elle reste cependant flexible en permettant des contributions spontanées et/ou anonymes.

4.1.4.2. Les membres non producteurs

Les membres non producteurs ont été identifiés à l'aide des pages de réseaux sociaux et correspondent aux personnes qui s'abonnent aux différentes pages du groupe. Ces pages rejoignent de nombreux abonnés. Ce sont en effet plus de 1 747 personnes qui aiment la page Facebook et suivent les publications du groupe. Leurs identités sont quant à elles masquées et il est donc difficile de dégager un public type que ce groupe rejoint. Ces membres non-contributeurs, ont accès aux nouvelles en primeur et peuvent également participer aux événements organisés par Amalgame, qui sont par ailleurs publics et ouverts à tous. Une analyse sociotechnique des sites web a permis quant à elle de déterminer les usages permis ou non aux membres non producteurs. Cette analyse consiste à relever les outils de discussions et d'échanges permis par les sites web. Les outils de discussions correspondent aux outils permettant des échanges de commentaires et réactions entre les visiteurs des sites et les producteurs de contenus. Ces discussions pouvant être de nature privée ou publique. Les outils d'échanges correspondent quant à eux aux différentes modalités pensées pour permettre la circulation de l'information diffusée sur le site. Il peut s'agir ici d'icône de partage, via des réseaux sociaux par exemple. Dans le cas d'Amalgame, on relève que la plateforme principale ne comporte pas d'outil de discussion de type forum ou section commentaire. Deux moyens permettent tout de même de communiquer avec la plateforme pour ceux qui le désirent. Un premier outil plus formel permet aux visiteurs de communiquer via le lien « Contact ». Cette section est adressée sur le site « Pour notre kit média, demandes de collaboration, partenariats, articles commandités, questions, commentaires, etc. tu peux envoyer un courriel directement à questions@amalgame.info ou remplir le formulaire ci-dessous ». Une seconde option, plus informelle cette fois, consiste à entrer en contact directement avec les autrices et auteurs via la page Facebook personnelle de ces dernières. Les discussions de nature plus spontanées sont toutefois impossibles sur le site principal qui semble privilégier la lecture du contenu proposé à l'interaction entre les membres et les lectrices et lecteurs. Les discussions de nature plus spontanées et les commentaires sont en revanche possibles sur la page Facebook du groupe, dans laquelle les articles produits sont promus et les commentaires possibles. On constate cependant que peu de commentaires figurent sur ces publications. Parmi les outils d'échanges proposés, on retrouve les outils traditionnels des réseaux sociaux, soient l'option « partage ». Les lectrices et lecteurs interpellés sont ainsi invités, sur le site principal ainsi

que sur la page Facebook du groupe, à partager sur leurs propres réseaux les contenus qu'ils ou elles jugent pertinents.

4.2.4. Sujets traités et couverts par la plateforme

Les problématiques portant sur les réalités des femmes sont largement abordées par les différents articles de la plateforme, bien que ce ne soit pas l'objet principal de cette dernière. Les écrits semblent par ailleurs résolument aborder les réalités des jeunes femmes québécoises issues des minorités ethnoculturelles. Il est néanmoins important de noter que cela ne constitue pas les seules thématiques abordées. Il existe en effet un large éventail de sujets couverts par le site. Ces derniers sont classés en différentes rubriques. On dénombre au total 19 rubriques, parmi lesquelles, les rubriques « société », « mode de vie », « actualité » et « identité » qui en sont les plus alimentées avec respectivement 41, 31, 28 et 23 publications.

La variété des sujets traités dans le site se double d'une grande diversité de tons employés. Ainsi si certains articles sont d'ordre politique et sous forme d'éditorial, d'autres prennent la forme de poèmes, de conseils de vie ou encore de témoignage personnels. Un même sujet d'actualité peut ainsi être traité dans une diversité de tons. À titre d'exemple, une rédactrice questionne le racisme et l'altérisation vécus dans un article intitulé « *Après combien de générations je n'aurais plus l'étiquette d'immigrante* », choisissant de traiter du sujet dans un registre sérieux, tandis qu'une autre envisage des problématiques similaires par l'intermédiaire d'une recette de pâtisserie libanaise au sirop d'érable, dans un article intitulé « *Namoura au sirop d'érable* ». Elle y évoque à travers cette recette, le racisme systémique que vit sa mère pourtant en quête d'adaptation et d'intégration à sa nouvelle société d'adoption.

D'autres articles questionnent quant à eux les cultures d'origines des auteures. Une jeune étudiante comorienne en échange au Québec y questionne ainsi dans un article intitulé « une vision du mariage différente de mes traditions » les valeurs et les normes attribuées par ses proches à une institution qu'elle désire questionner. Une autre jeune femme s'interroge quant à elle, dans un article intitulé « S.O.S. locks : la coiffure ne fait pas la personne » sur les préjugés associés par ses proches aux locks, coiffure qu'elle adopte et souhaite défendre mais qui est perçue comme divergente dans la culture que lui transmettent ses parents.

L'unité du site devient les personnes qui relatent ces histoires, soit les membres de cette jeunesse québécoises. Ces écrits et ces témoignages produits majoritairement en français, adressent différentes problématiques, leurs textes mettant tour à tour en lumière des problématiques générationnelles (intra et inter) — on relève notamment des articles s'adressant aux parents de ces jeunes personnes ou encore à leurs pairs — des discussions entre genres ou simplement des discussions adressées à leurs sociétés d'appartenance québécoises et autres. Les jeunes femmes y questionnent donc une variété de sujets et remettent en question tant les tabous et préjugés véhiculés par leurs proches et parents que les discriminations et le racisme rencontrés au Québec. Les territoires de référence de ces discours sont eux aussi multiples, bien que le Québec constitue l'échelle principale de leurs discours. En effet, si l'on revient à la géographie, on note un ancrage à la société québécoise et un souci de rendre compte des enjeux à une échelle locale.

4.3.4. Activités et territorialisation des groupes

Outre leurs activités numériques, les membres du groupe organisent également des activités dans des lieux urbains physiques de la métropole. Les lieux sélectionnés pour ces activités sont multiples et plus ou moins dispersés, bien qu'on puisse voir une relative concentration dans des quartiers centraux de la ville. Les lieux sont pour la plupart situés proches des centres universitaires ou des centralités francophones de la ville à savoir le Plateau Mont-Royal et Rosemont-la petite patrie. Ces activités sont de nature diverse, mais s'organisent généralement autour d'une thématique précise. On recense ainsi des activités de nature politique et d'autres, plus sociales et récréatives. Les activités de nature politiques sont variées, celles-ci pouvant être d'ordre formel comme plus ou moins décontractées, mais ont toutes pour objectif de faire parler les jeunes des enjeux de la vie québécoise. Leur premier événement politique, intitulé « let's talk » s'est tenu à l'UQAM. Cet événement regroupait des représentants des principaux partis politiques québécois et des jeunes Québécois issus de la diversité. L'évènement est présenté comme suit :

Notre évènement Amalgame, let's talk : Nous avons tendance à discuter entre nous des enjeux qui nous dérangent, mais très peu à faire part de ceux-ci aux instances gouvernementales. Peut-être est-ce parce que nous sentons que notre voix ne se fait pas entendre [...] L'avenir du Québec nous appartient aussi. Joignez-vous à nous pour échanger opinions, idées et solutions sur des enjeux auxquels nous faisons face

quotidiennement. En 2018, nous allons devoir exercer notre droit de vote, pourquoi ne pas commencer dès maintenant à faire entendre notre voix ! (Amalgame, 2017)

La soirée intitulée « let's talk » a été réalisée à une seule reprise et avait pour but de débattre de l'actualité politique et des positions politiques des nouvelles générations « de jeunes québécois de la diversité » (Amalgame, 2017). Organisée à l'UQAM, cette activité consistait à faire discuter des membres des partis politiques qui se présentaient aux élections provinciales et des jeunes personnes issues des diversités ethnoculturelles ; la rencontre ayant pour objectif de mettre en lumière les enjeux chers à ces jeunes. Les membres ont également organisé un événement pour la soirée électorale, dans un bar du Plateau Mont-Royal à Montréal, invitant les personnes intéressées à suivre la soirée électorale dans un lieu décontracté, central et détaché des lieux politiques. Les activités de nature politique prennent également des formes moins formelles et peuvent se joindre à des rassemblements plus larges. Ce fut ainsi le cas lors de la Manifestation le 31 janvier 2017 réalisée en hommage aux victimes de la tuerie de Québec ; manifestations dont le groupe a fait la promotion et dont les membres ont affiché leur solidarité et leur participation. Enfin, le groupe a également organisé des activités de nature plus sociale, comme des rencontres visant à faire discuter les membres du groupe et les personnes intéressées par différentes problématiques vécues. Un des événements médiatisé sur leurs réseaux sociaux portait ainsi sur les enjeux des femmes croyantes à Montréal et était intitulé « Meet up féministe ou croyante : pourquoi pas les deux ? » réalisé en septembre 2017 au parc Lafontaine, à Montréal. Les personnes intéressées étaient alors invitées à discuter de ce thème dans un contexte convivial ; l'activité permettant dans le même temps une appropriation collective de ce lieu public.

L'événement a été promu sur les différents réseaux sociaux du site et a regroupé une dizaine de jeunes femmes de différents âges et aux différentes origines socioculturelles, ethniques, etc. Ces thématiques sont enfin généralement abordées dans le même temps sur leurs plateformes numériques. Ainsi de nombreux articles abordent les questions de la religion et du féminisme sur la plateforme, comme celui-ci, intitulé « Voile dans les sociétés occidentales, le féminisme musulman « ton féminisme n'est pas le mien ».



Figure 4.3. Événement Amalgame : « Meet up féministe ou croyante : pourquoi pas les deux ?
Source Page Instagram Amalgame 2017

4.2 RACINES

4.2.1 Description du groupe : composition des lieux physiques et numériques

La librairie Racines constitue le seul lieu physique permanent des études de cas présentées dans ce mémoire. Cette librairie, dont le nom est inspiré du livre éponyme d'Alex Haley, se veut un lieu pour mettre de l'avant les œuvres d'auteurs et d'artistes racisés, mais aussi un lieu de sociabilité au sein duquel la place est faite aux voix des Montréalaises et Montréalais racialisés. Racines, dont le local se situe à Montréal-Nord, se veut par ailleurs un lieu pour les habitants de cet arrondissement dans lequel a grandi et vécu Gabriella Kinté, la fondatrice du projet.

4.2.1.1 Montréal-Nord

Montréal-Nord est un arrondissement de Montréal issu des fusions municipales de 2002. Cette ancienne banlieue de classe moyenne francophone située au nord-est de l'île et bordée par les arrondissements d'Ahuntsic-Cartierville à l'ouest, Villeray-Saint-michel-Parc-extension et Saint-Léonard au Sud, et Rivière-des-Prairies à l'est, a été élu comme quartier de résidence de la librairie Racines. Car, si le quartier occupe une position périphérique dans la ville, celui-ci constitue dans le même temps un lieu central lorsqu'on envisage la géographie des luttes antiracistes à Montréal.

C'est cependant en raison de ses multiples vulnérabilités que l'arrondissement est le plus souvent mentionné par les services publics et médias québécois. En effet, cet arrondissement présente des taux de défavorisation sociale et économique élevés qui en font l'un des quartiers les plus pauvres de la ville de Montréal. Montréal-Nord présente en effet une concentration importante de personnes vivant sous le seuil de pauvreté, puisque 28 % de ses résidents vivent avec de faibles revenus (21 % à Montréal). Le taux de chômage dans l'arrondissement est par ailleurs plus élevé que pour le reste de la ville puisque c'était 13 % de la population de Montréal-Nord qui était concernée en 2016. C'est également un territoire qui concentre l'un des plus faibles taux de personnes diplômées à Montréal, le taux de non-diplomation chez les 20-29 ans étant deux fois plus élevé que la moyenne montréalaise (43,5 % contre 28,3 % à Montréal) (Ghaffari et Al.2018). Cette défavorisation socio-économique se double d'une relégation spatiale du territoire qui est relativement enclavée géographiquement par rapport aux autres quartiers de la ville. L'arrondissement est en effet peu et mal desservi par les transports en commun, ce qui est d'autant plus problématique que cet arrondissement se situe en périphérie de la ville. Plusieurs organismes militent à ce sujet depuis plusieurs années pour la mise en place de lignes de métro et de transports supplémentaires afin de connecter les résidents de ce territoire aux services de la métropole.

Montréal-Nord est aussi l'un des quartiers les plus diversifiés de la métropole et un territoire où se concentre une large part des Québécois racisés. En effet, 49 % de la population de l'arrondissement s'identifie à une minorité visible. Parmi ces personnes 53 % s'identifient comme noires et 23 % comme arabes (profil sociodémographique Montréal-Nord, 2018). Il est important de noter que cette forte représentation des minorités visibles et racisées sur le territoire concerne autant les populations natives qu'immigrantes (Leloup et al. 2018). En effet si l'arrondissement a longtemps été un quartier blanc francophone, il s'est construit depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale à travers plusieurs vagues successives d'immigration qui en font aujourd'hui l'un des quartiers les plus diversifiés de Montréal.

C'est d'abord une immigration italienne arrivée au début des années 1950 attirée par la campagne et l'accès à la propriété qui lui donnera son premier essor démographique. Puis, dans les années 1960 arrive la première immigration haïtienne. C'est alors essentiellement « une migration de type économique, composée de professionnels et d'universitaires (González Castillo, Goyette 2015, 107-108) » fuyant le régime politique de Duvalier. Comme le rappellent Gonzales, Castillo et Goyette, une deuxième vague d'immigration haïtienne, s'installera par la suite, à partir

des années 1970 sur le territoire. Moins fortunée que la précédente, « cette vague migratoire haïtienne s'est intégrée à une classe ouvrière montréalaise fortement touchée par le déclin industriel que la ville vivait à l'époque (González, Castillo, Goyette 2015, 107-108). Depuis, l'arrondissement n'a cessé d'être le lieu d'accueil de la diversité des populations montréalaises. Montréal-Nord est ainsi le « troisième quartier montréalais avec le plus grand nombre d'immigrants récents, dont 7620 personnes arrivées au Canada entre 2011 et 2016. » (Boussiki et Al. 2019). Il a également été élu comme territoire de résidence de plus de 3000 demandeurs d'asile « qui se sont installés à Montréal-Nord entre le 1er juillet 2017 et le 31 mars 2018 » (Boussiki et Al. 2019), faisant de l'arrondissement l'un des principaux territoires d'accueil des demandeurs d'asile au Québec.

Montréal-Nord est enfin un territoire marqué par une importante stigmatisation sociale et territoriale, bien qu'il soit dans le même temps un arrondissement qui s'inscrit, notamment depuis 2008, en tant que leader des enjeux antiracistes à Montréal (Manai et Bensiali 2019). Ainsi, l'arrondissement est régulièrement représenté comme un « ghetto » (Vogler 2018) et comme un territoire marqué par une relégation sociospatiale majoritairement habitée par la communauté haïtienne. Cette association, dont la mise en lumière rend compte d'une dynamique de discrimination inscrite localement se retrouve tant sur la scène médiatique que dans la scène militante locale. Fait non négligeable de ce processus, les jeunes résidents racialisés de cet arrondissement se voient par ailleurs associés régulièrement à des pratiques délinquantes voir criminelles. Bien que ces lectures soient incorrectes et dénotent des stigmates elles ont participé à forger l'image de cet arrondissement auprès des autres territoires de la Métropole.

C'est également, dans ce contexte, et dans la volonté de renverser les stigmates associés à ce territoire, qu'ont été créés de nombreux organismes à destination des jeunes et des populations racisées de Montréal-Nord. En effet, l'arrondissement compte un nombre important d'organismes communautaires œuvrant à l'accompagnement scolaire, professionnel, économique et social des populations nord-montréalaises. Cependant, une récente étude menée par Bensiali et Germain (2017) a illustré que si ces organismes se concentrent principalement sur des enjeux socio-économiques, il subsiste des lacunes dans les prestations des services offerts aux citoyens, notamment en matière de services culturels offerts dans l'arrondissement aux jeunes populations racisées. En effet, si l'arrondissement dispose d'une Maison culturelle et communautaire et de deux bibliothèques, les recherches réalisées ont montré que ces derniers ne proposaient que très peu de programmes culturels adaptés aux jeunes populations du territoire. Par ailleurs des

systèmes de contrôle d'identité mis en place dans certains lieux culturels de l'arrondissement, dont un « caratage » des jeunes à la bibliothèque, afin de limiter qu'ils se regroupent dans les locaux et ne nuisent aux activités des moins jeunes, ainsi que l'absence d'infrastructures sur le territoire pour les socialisations faibles et récréatives de ces derniers, font du territoire un espace pauvre en activités culturelles, au sein duquel le seul fait d'être dans l'espace public peut être perçu comme problématique lorsqu'on est un jeune du territoire.

C'est en réponse à ces réalités que de nouvelles organisations ont vu le jour, animées par la volonté de mettre de l'avant les disparités et les discriminations qui touchent les communautés racisées du territoire et les jeunes. Ces initiatives ont fait de l'arrondissement un lieu central des luttes antiracistes à Montréal notamment depuis 2008 et les évènements entourant la mort de Freddy Villanueva. En effet, de nombreuses initiatives antiracistes à Montréal sont issues de Montréal-Nord et ont fait de cet arrondissement le lieu de leur militance. C'est le cas notamment de l'organisme Hoodstock, qui s'efforce d'amener des discussions au sujet des réalités des personnes racialisées au Québec. Montréal-Nord s'est également distingué comme un des lieux importants de la dénonciation du racisme systémique vécu par les personnes racialisées en étant le point de départ de la mobilisation citoyenne qui donna lieu à la consultation sur le racisme systémique au printemps 2019 à la ville de Montréal. C'est dans ce contexte que Gabriella, jeune ayant grandi à Montréal-Nord a décidé d'implanter son premier local dans le territoire. Elle précise à ce sujet que :

Ce qui m'a motivé à ouvrir dans Montréal-Nord c'est surtout le lien que j'avais avec le quartier. Et je trouve que c'est important dans les quartiers populaires d'avoir des lieux comme ça, où la culture est diffusée et où on peut venir s'asseoir, étudier ou lire sans consommer [...] Je voulais un lieu, j'ai créé Racines pour avoir un lieu comme moi j'aurais aimé qu'il y ait quand j'étais plus jeune par exemple (Gabriella, Racines, Tout le Hood en Parle)

Gabriella Kinté a choisi d'ouvrir une librairie à destination des Nord-Montréalais d'abord, et de l'ensemble des Montréalais et Montréalaises intéressés à lire les productions d'auteurs et auteurs racisés. Dans cet arrondissement dans lequel elle a grandi et expérimenté la relégation, mais aussi une grande force de mobilisation, elle souhaitait offrir un lieu pour et par les personnes de ces communautés.

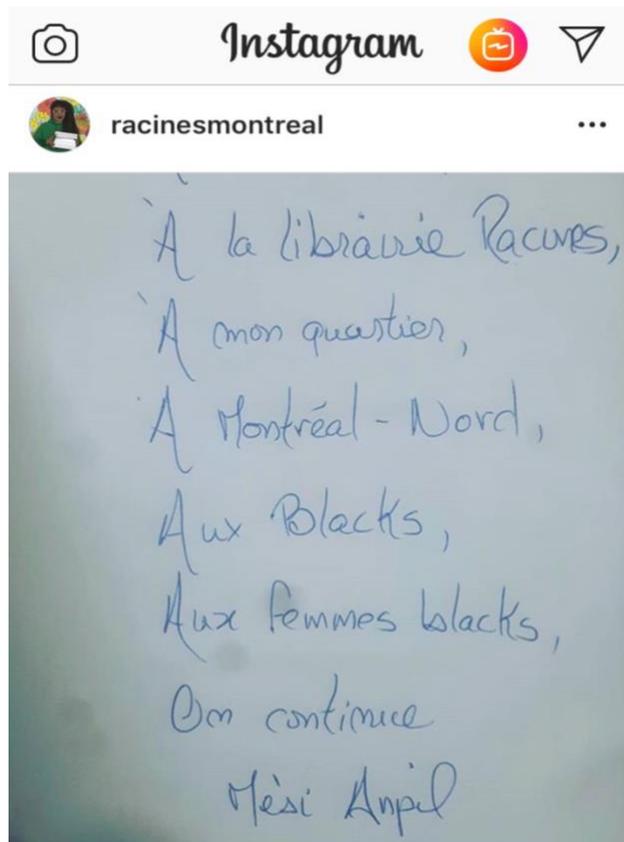


Figure 4.4 : Message laissé à la librairie Racines

Source : Page Instagram Librairie Racines, 2018

4.2.2 Positionnement géographique de la librairie

Le local de la librairie, au moment de la recherche, était situé sur la rue Henri-Bourassa à l'angle de la rue Drapeau et constituait l'un des cinq commerces d'une petite polarité commerciale située entre les larges boulevards Légers et Henri-Bourassa. La librairie était alors entourée d'un restaurant offrant de la nourriture créole et d'un salon de Coiffure. La devanture, présentée dans la photo ci-dessous était par ailleurs très reconnaissable avec des fleurs qui ornaient la vitrine avant et qui tranchait avec la dégradation des édifices et commerces voisins. La librairie a dû déménager à l'hiver 2019, après avoir connu d'importants dégâts d'eaux dans son précédent local et des conflits avec le propriétaire qui refusait de mener les travaux nécessaires. Elle occupe désormais un nouveau local, de superficie égale, situé plus au nord de l'arrondissement de Montréal-Nord, sur la rue Charleroi et qui reprend le même concept que la précédente. Le nouveau local est situé sur une rue plus commerçante de l'arrondissement, mais moins bien

desservie par les transports que la précédente, ce qui constitue un enjeu pour la mobilisation de personnes lors des activités réalisées à la librairie.



Figure 4.5 : Devanture de la Librairie Racines 2017

Source : Le devoir, 2017

À l'intérieur des locaux, la place est laissée aux œuvres produites par des auteurs racisés sans égard à la langue ou au style. Ainsi, on trouve autant des livres en français, en espagnol qu'en créole et pour ce tous les goûts, car poésie, essai ou recueil de théorie s'y côtoient. Cette diversité de l'offre constitue un élément fondamental de la librairie qui propose autant l'emprunt que l'achat des livres à ses clients. En effet, Gabriella Kinté, la créatrice du projet, a à cœur d'ouvrir un lieu accessible à la population du quartier, qui soit à la fois multilingue, multigénérationnel et accessible aux différents budgets. La librairie se veut enfin un lieu actuel, en continuité avec ce qui a pu exister dans la ville et ce qui peut s'observer ailleurs, comme c'est le cas aux États-Unis, un lieu qui réponde aux besoins et aux préoccupations des jeunes de cette génération.

Il n'y a pas quelque chose qui marque ma génération. Comme admettons je suis une milléniale on va dire. Il n'y avait pas quelque chose de nouveau pour les milléniaux [...] Et les personnes qui sont ici depuis longtemps, comme mon chum ou ma mère, ils parlent toujours de place pour les personnes racisées, ou d'anciennes communautés qui existaient et des choses comme ça et comment c'était le fun [...] Et il y a toujours cette nostalgie, mais moi je n'ai pas pu profiter de places comme ça, fait que j'en ai fait une (Gabriella Kinte, Racines, TLHP).

4.2.3 Les territorialités numériques

Outre le local à Montréal-Nord, la librairie mobilise également des lieux numériques et dispose d'un site web ainsi que de pages Facebook et Instagram. Les plateformes sont alimentées par la fondatrice de la librairie principalement. On remarque cependant que le site web est la plateforme la moins alimentée, et que ce sont essentiellement sur les pages Facebook et Instagram que sont diffusés les informations concernant la librairie. Sur les pages, on retrouve les différentes activités auxquelles participe la librairie (foires littéraires, promotion d'un nouvel ouvrage, événement en lien avec les pratiques des personnes racialisées, etc.), y sont diffusés également, d'autres initiatives, pas nécessairement portées par Racines mais qui, comme la librairie, œuvrent à la promotion des productions littéraires, culturelles et artistiques des personnes racisées.

4.2.4 Objectifs et composition du groupe

Tout comme pour Amalgame, l'objectif de la librairie Racines est de faire entendre et de donner de la visibilité aux voix des personnes racialisées de Montréal. Car, tout comme la fondatrice d'Amalgame, Gabriella Kinté déplore une uniformisation de la culture médiatique, littéraire et plus généralement artistique au Québec. La jeune femme se mobilise également pour pallier au manque de lieux culturels non institutionnalisés à Montréal-Nord, le quartier dans lequel elle a choisi de s'implanter. La librairie est donc un lieu pour les artistes et auteurs racisés et leurs œuvres, mais aussi un lieu pour les jeunes nord-montréalais. Ainsi, si le lieu se présente principalement comme une librairie, il incarne pour sa créatrice, également un lieu à la disposition des résidents du quartier, plus précisément, un lieu dans lequel ces derniers ne sont pas obligés de consommer ou de faire une activité précise. Le site web définit ainsi son projet :

Racines c'est une boutique et un atelier de « diffusion littéraire et artistique situé dans Montréal-Nord qui met en avant-plan l'histoire et les réalisations des personnes et communautés racisées. » [...] En donnant à la Librairie Racines, vous pouvez aider à financer, l'accès aux œuvres littéraires par, pour et à propos des différentes communautés racisées de Montréal, un plateau de travail pour les artistes habitant au Nord-Est de la ville de Montréal. Et plus encore. (Racines, 2018)

L'objectif est donc d'ouvrir un lieu que les résidents et artistes du quartier puissent s'approprier symboliquement et matériellement eux qui ne disposent pas nécessairement de lieux pour créer

et où trouver des références liées à leurs réalités. Ce sont donc autant ses convictions que le constat de l'absence de lieux physiques accessibles — socialement et spatialement valorisant la culture des personnes racisées et des personnes résidentes d'un quartier peu desservi en termes de services culturels qui ont motivé le choix de la jeune femme. Cet ancrage local et nord montréalais est par ailleurs central pour Gabriella

Pour moi c'était important que ce soit à Montréal-Nord, justement pour tout ce qui est accès à la culture, mais aussi monétairement. Parce qu'on essaye le plus possible d'avoir des livres par trop chers [...] des livres accessibles financièrement, accessibles pour les personnes du quartier pour qu'elles n'aient pas besoin d'aller jusqu'au Plateau pour un livre. Accessible aussi dans le sens où on veut mettre des livres en créole, en espagnol, en portugais, etc. Parce qu'on s'est rendu compte que ce n'est pas tout le monde qui parle français, qui est à l'aise avec des essais écrits en Français. Fait que de la petite poésie en créole ça fonctionne bien. Ça fonctionne bien aussi avec les enfants, parce qu'il y a aussi beaucoup d'enfants d'immigrants qui ne parlent pas forcément la langue natale et qui sont moins à l'aise donc des livres pour enfants avec des mots en créole ou des mots en espagnol, c'est intéressant pour eux. (Gabriella Kinté, *Racines, Tout le Hood en Parle*, 2018)

Il y a donc une grande réflexion et un engagement mené par la librairie au sujet de l'accessibilité. Cette accessibilité est pensée dans son aspect concret, par son positionnement géographique dans un quartier mal desservi en transport en commun ; par la diversité des langues proposées et enfin par l'accessibilité financière des œuvres, afin que les résidents de cet arrondissement puissent se l'approprier. Elle est aussi symbolique puisqu'elle destine cette offre à des personnes qui sont souvent peu représentées dans les sphères littéraires, et dont la culture est partiellement réduite à des clichés.

4.2.5 Composition du groupe

La gestion de la librairie est principalement effectuée par Gabriella Kinté, cette dernière s'appuie cependant sur l'aide de plusieurs bénévoles et amies pour le fonctionnement quotidien et l'organisation d'événements. Dans le cas de la librairie *Racines* il était difficile de distinguer ces personnes puisqu'il n'existe pas de liste des membres comme pour *Amalgame*. Cependant, une entrevue avec la fondatrice du projet a permis de mieux saisir la nature du soutien reçu et de la

structure de collaboration. Les soutiens et les aides sont nombreux et divers et peuvent être autant sous forme de contributions financières que de services rendus. Ainsi, elle reçoit le soutien de bénévoles qui aident lors d'événements organisés à la librairie, ou pour tenir des stands lors d'événements extérieurs. Mais le soutien reçu peut également être sous forme de dons d'argent, Ces soutiens peuvent se faire via un lien de financement participatif « *go fund me* » créé par la jeune femme ou encore via des activités solidaires. Une maison de tatouage a par exemple reversé toutes les sommes perçues lors d'une journée de travail pour soutenir la Librairie. D'autres alliées ont également organisé des soirées de levées de fonds spécifiquement pour la librairie, regroupant différents artistes montréalais qui performaient pour la cause, dont notamment un concert réalisé dans un bar de l'arrondissement de Villeray-Saint-Michel-Parc-extension

Détails

RACINES NEEDS US!

The Librairie Racines is an Afro-centric bookstore in Montreal-Nord, its mission being to sell books and art made by racialized folx. But let's face it, it has become so much more than that. It is a community space welcoming everyone and fighting white supremacy and racism just by existing. Unfortunately, it is facing some difficult financial times and needs our help to keep its doors OPEN.

I'm not sure about yall but I'll be damned if I let this place be taken away from us. So I won't beat around the bush on this one... I'M ASKING EVERYONE WHO IS ABLE TO REACH FOR YOU WALLET AND GIVE RACINES THE MONEY IT NEEDS TO KEEP EXISTING.

In exchange for your generosity, we would like to welcome you to Racine's Back to School Party Fundraiser!! A night of dancing and performances by Montreal's finest (and nicest) artists who are volunteering their time [for Racines. Let's sav our farewell to Summer](#)

Figure 4.6 : présentation événements organisé pour la librairie racines

Source : Page Facebook de l'événement de levée de fond pour Racines, 2018

Cette aide est très appréciée par la jeune femme qui ne pourrait pas mener à bien son projet autrement. Elle précise par ailleurs que ce sont principalement des femmes qui s'impliquent dans le projet.

G : Parce que la plupart des personnes qui ont fait en sorte que l'asso existe c'est des femmes, et toutes les bénévoles c'est des femmes.

C : C'est intéressant ! Comment tu expliques ça ?

G : C'est difficile à dire, mais je pense que y'en a beaucoup qui voulaient lire plus sur le féminisme noir, qu'elles en avaient ras le bol du féminisme blanc et de l'accès par milliers à leurs ouvrages. Ou sinon de toujours avoir les mêmes féministes noires, comme Maya Angelou, Angela Davis, alors qu'il y'en a d'autres. Aussi il y en a beaucoup qui font des métiers du genre travail social, professeurs, etc. ce qui fait qu'elles sont un peu plus pédagogues et qu'elles veulent plus d'outils pour les aider dans leurs quotidiens... Comme je pense que les femmes attirent d'autres femmes, parce que dans d'autres organisations, dans d'autres communautés, les gars prennent toute la place. (Gabriella Kinté, Racines, Tout le Hood en Parle, 2018)

Ainsi, dans le cas de Racines, tout comme pour Amalgame, la présence majoritaire voir exclusive de femmes en leur sein s'expliquerait par un intérêt de la part des usagères envers le projet, plus que d'une volonté de la fondatrice de créer un lieu exclusivement féminin. La jeune femme explique dans un extrait les raisons de cet intérêt qu'elle attribue d'abord à l'accessibilité matérielle que permet la librairie, à une diversité d'ouvrages produits par des auteurs racisés, qui sont autrement difficiles à trouver dans d'autres librairies. Car selon Gabriella Kinté, les femmes qui s'impliquent seraient en quête d'outils et de références nouvelles et accessibles matériellement. Elle explique également que les femmes qui s'investissent au sein de sa librairie présentent le point commun d'exercer des métiers de pédagogues, dans ce cas la librairie leur permettrait, selon Gabriella, de s'outiller et de mieux s'armer au quotidien à travers les ouvrages qu'elle propose. Elle attribue enfin la majorité féminine au manque de lieu à majorité féminine dans les lieux communautaires traditionnellement occupés.

4.2.6 Activités et pratiques du groupe

La librairie Racines offre de nombreuses activités, il s'agit autant d'activités au sein du local qu'à l'extérieur de celui-ci. Car, il est tout aussi important pour la fondatrice d'être présente à Montréal-Nord que de rejoindre d'autres publics qui ne s'y déplacent pas. Le local centralise cependant une part importante des activités de Racines et y accueille autant des événements organisés par la fondatrice pour les projets de Racines ou Tout le Hood en Parle, que des événements en tout genre, puisque la salle est également disponible à la location gratuitement ou pour des sommes modiques.

4.2.6.1 Les événements organisés par la librairie

Les évènements qui sont organisés à la librairie sont nombreux et rendent compte de la grande diversité des thèmes et objets dont ce lieu se veut être le porteur, ce sont majoritairement des activités à destination des personnes noires et plus généralement racialisées. Ces activités peuvent être de nature sociale et s'adresser aux familles ou encore aux enfants, mais peuvent également être de nature plus militante et politique. À titre d'exemple, une activité « *black youth matter* » journée réalisée en partenariat avec un salon de coiffure, offrait des coupes cheveux à de jeunes enfants noirs pour une somme modique. Ces activités destinées principalement aux familles, constituent des moments de socialisation au cours desquels les jeunes enfants et leurs parents peuvent échanger, découvrir des auteurs racisés tout en permettant à la librairie de se financer. La librairie organise dans le même temps des activités de nature plus politiques. Ces dernières peuvent être réalisées en partenariat avec d'autres organismes militants, comme dans le cas de l'organisme Hoodstock — un organisme nord montréalais œuvrant à la mise en visibilité des enjeux vécus par les jeunes racialisées du Québec — avec lequel la librairie a notamment organisé une journée intitulée « La journée des autrices et auteurs Queer, trans » et au cours de laquelle des autrices et auteurs s'identifiant comme Queer et/ou transsexuels et racialisés prenaient la parole et échangeaient avec un public diversifié réuni pour l'occasion à la librairie Racines.

4.2.6.2 Les événements organisés à la librairie par d'autres groupes

La librairie accueille également des activités proposées par d'autres groupes. Ainsi, elle est régulièrement le lieu de l'émission de podcast « l'heure du punch », une émission couvrant les sujets relatifs aux personnes issues des minorités racisées au Québec. La librairie accueille également des activités d'autres groupes. Ce fut le cas par exemple d'une activité organisée par Sisters power, un regroupement, similaire à Tout le Hood en Parle, et destiné à la mise en valeur des propos des femmes musulmanes - ce projet créé en 2018 n'aura été actif que quelques mois avant de disparaître — l'activité organisée à Racines, et intitulée « se réapproprier la narration » fut donc la seule activité publique organisée par le groupe. Cette rencontre animée par des autrices et bloggeuses musulmanes ont discuté de leurs œuvres, mais également de leurs réalités et de la diversité des femmes musulmanes. La librairie faisant office de lieu de rencontre entre des réalités et des luttes semblables et pourtant bien différentes.



Figure 4.7. : Promotion de l'événement « se réappropriier la narration » organisé à Racines

Source : Page Instagram Sister Power, 2018

Les activités de la librairie ne se limitent pas uniquement au local nord montréalais. En effet, la jeune fondatrice et les bénévoles qui l'accompagnent se déplacent régulièrement dans d'autres environnements et lieux de la ville de Montréal. Ce sont essentiellement des stands lors de foires littéraires ou de lancement de livre. Mais il peut s'agir aussi de conférence ou encore d'événements à destination des communautés racialisées, au cours desquels ils vendent des ouvrages et/ou y présentent leur initiative.

4.3 Tout le *Hood* en Parle

4.3.1 Présentation de la plateforme et de ses objectifs : Dire la réalité des jeunes québécoises racialisées

Tout le *Hood* en Parle est le second projet créé par Gabriella Kinté, au moment de la sélection du terrain, cette donnée n'était pas disponible. Le projet s'est matérialisé avant la Librairie Racines, bien que les deux projets aient été pensés ensemble puisqu'ils ont vocation à être

complémentaires. La page est par ailleurs très populaire et compte plus de 7015 abonnés. Ce projet qui « met de l'avant les témoignages, les histoires et les cultures de personnes racisées. (TLHEP, 2018) » est née du constat de Gabriella Kinté d'un manque de crédibilité accordé aux propos des personnes racisées lorsqu'elles tentent d'exprimer leurs perspectives sur leurs sociétés et les discriminations qu'elles y rencontrent. Elle explique ainsi que c'est lassée de voir son expérience remise en question, notamment en ce qui a trait au racisme vécu au Québec, qu'elle décide de créer Tout le Hood en Parle. Une page qui a vocation d'outiller les personnes racialisées en leur permettant de rendre compte de l'existence de la discrimination que ces communautés subissent, par le biais d'articles qu'ils relayent sur la page d'une part, mais aussi par des témoignages vidéo diffusés sur la plateforme, d'autre part.

La créatrice a donc décidé de se passer d'intermédiaire en créant sa propre plateforme de diffusion de l'information, au moyen d'une page Facebook. L'objectif étant à travers ces publications d'ouvrir des lieux se dressant en soutien aux discours de personnes racialisées. Les capsules vidéo se présentent, quant à elles, comme des outils de mise en visibilité, d'une part de la parole et des réalités de personnes racialisées, et d'autre part, de promotions d'initiatives menées par des personnes engagées dans leurs milieux :

J'avais eu une caméra et puis je filmais, après la mort de Boni Jean-Pierre⁷, ce que les gens disaient. Je trouvais ça tellement bon, et je me suis demandé pourquoi ce n'est pas ça qui passe dans les nouvelles ?! Après j'ai perdu la vidéo donc je n'ai pas pu le diffuser, mais je me suis dit que ce que les gens racontent et si intéressant... J'ai demandé à une amie de me raconter une expérience et je l'ai postée et ça a eu vraiment beaucoup de succès et là j'ai commencé à filmer du monde autour de moi. (Gabriella Kinté, Racines, TLHP)

4.3.2 Les membres de la plateforme

Il est difficile dans le cas de la plateforme Tout le Hood en Parle de distinguer les membres producteurs de contenus et des membres consommateurs de ce contenu. La jeune femme explique cependant bénéficier du soutien de plusieurs membres. Ce soutien prend des formes

⁷ Jean-Pierre Bony a été abattu par un policier au cours d'une opération antidrogue en mars 2016 dans un domicile de Montréal-Nord. Son décès a suscité de vives réactions et protestations à Montréal-Nord et a conduit à l'inculpation du policier concerné.

différentes et s'adapte aux besoins de la plateforme. Ainsi, certaines personnes diffusent du contenu sur la plateforme, tandis que d'autres lui offrent un soutien technique et matériel lorsque la jeune femme réalise des vidéos dans lesquelles elle recueille les témoignages de personnes racialisées ou organise des événements. Les vidéos offrent cependant une idée des personnes qui consomment le contenu de la plateforme, ou du moins des personnes que la plateforme souhaite mettre de l'avant. On constate ainsi, à la lecture des vidéos, que ces dernières présentent une majorité de femmes bien que l'ensemble des vidéos rendent compte d'une certaine mixité. Lorsqu'on interroge la fondatrice au sujet de la présence majoritaire de femmes dans les capsules, celle-ci explique que bien que la plateforme soit ouverte à tous, ce sont effectivement plus de femmes que d'hommes qui s'y intéressent. L'anecdote qu'elle partage ci-dessous permet selon elle d'expliquer cet engouement des femmes pour les vidéos de sa plateforme :

N'importe qui peut parler (sur les vidéos). Mais on se rend compte qu'il y a beaucoup plus de femmes qui me contactent pour être filmées et partager des expériences [...] On a eu une discussion très intéressante une fois. C'était pendant un panel, où la parole était d'abord prévue pour les hommes et ensuite les femmes. C'était drôle, parce que quand les hommes parlaient, tout le monde les écoutait, et tout le monde buvait leurs paroles... en soi, c'était vraiment intéressant, parce qu'on ne se rendait pas compte que toutes ces choses-là arrivaient dans leurs vies. Je trouve qu'ils devraient vraiment plus prendre la parole. Mais ce qui était plate avec cette discussion, c'est justement que lorsque le tour des femmes est arrivé, tout le monde a commencé à partir. Et puis, quand les femmes parlaient, il y avait beaucoup de personnes qui coupaient la parole, ce qui n'arrivait pas quand c'était les hommes qui parlaient. Mais quand c'était les femmes, il y avait beaucoup d'hommes qui posaient des questions et leur coupaient la parole (Gabriella Kinté, Racines, TLHEP).

Les lieux de discussion, bien qu'accessibles aux femmes, semblent donc complexes à mobiliser. À travers cet exemple, l'instigatrice du projet formule deux constats : d'abord que les voix des personnes racialisées sont peu entendues et qu'elles gagneraient à l'être davantage, ensuite, qu'au sein même de ces lieux, la prise de parole pour les femmes reste difficile. Enfin, ces propos illustrent dans quelles mesures les dynamiques de genre persistent, et les difficultés que cela engendre pour les femmes racialisées à se faire entendre au sein même des lieux prévus pour la prise de parole. D'autres jeunes femmes rencontrées, qui fréquentent Tout le Hood en Parle et la librairie Racines ont quant à elles fait part du manque d'agentivité ressenti lors de leurs implications dans des lieux communautaires et autres lieux féministes, au sein desquelles elles

estiment que leur parole est certes sollicitée, mais restreinte et conditionnée par des cadres de discussion préalablement établis par les autres ne saisissant pas toujours les réalités de la racialisation. C'est pour cela que pour la fondatrice de la plateforme il est :

Important d'avoir des espaces en ligne qui ne sont pas transphobes, qui sont profemmes noires admettons. Parce qu'il y a beaucoup de pages qui sont cool, mais que une fois de temps en temps peuvent laisser échapper quelque chose de limite, des affaires un peu louches, même si bien intentionnées. Mais bon après c'est sûr que nous aussi on peut faire des erreurs, on est un blogue comme les autres. (Gabriella Kinté, Racines, TLHP).

4.3.3 Productions diffusées sur la plateforme :

4.3.3.1 Relai de nouvelles internationales et locales

Deux types de contenus sont diffusés par Tout le Hood en Parle. C'est tout d'abord du contenu qui n'est pas produit par Tout le Hood en Parle qui est diffusé à titre informatif aux abonnés, mais qui est accessible également aux personnes qui n'y sont pas abonnées. Ce contenu marque une inscription des référents dans un contexte global et traite généralement de l'actualité mondiale et plus régulièrement québécoise. Une trame commune lie toutes les publications, qui est de faire la preuve de l'existence du racisme et de sa persistance, par la diffusion d'articles et de témoignages qui en font foi. Le second objectif de ce lieu est de mettre en valeur les réalisations des personnes issues des communautés racialisées. Bien que de nombreux contextes politiques se côtoient dans ces publications diffusées, les observations réalisées ont montré une majorité d'articles se référant à des contextes nord-américains, principalement états-unis et canadiens et de contextes francophones, tant africain, européen que québécois. Les publications traitant du contexte québécois restent néanmoins majoritaires. Les publications sont par ailleurs généralement des publications qui dénoncent le racisme, ou qui en font la preuve. Cependant il arrive que certaines publications soient des réactions à des chaînes de nouvelles aux propos racistes. Enfin le ton de ces publications est très variable. Ainsi, au cours d'une journée peuvent autant se côtoyer des publications humoristiques, avec des images agrémentées de textes sarcastiques ou ironiques, que des publications plus sérieuses, provenant de journaux officiels principalement. Les publications sont toutes diffusées sous le nom de Tout le Hood en Parle et donc on ne peut pas savoir quelle personne est à l'origine du partage. Cette modalité s'explique par le fonctionnement des pages créées sur Facebook, dont le fonctionnement est normé et au sein desquelles le

partage de publication se fait sous le nom du groupe et non pas à titre individuel. Cela présente l'intérêt de protéger les identités des personnes qui choisissent de partager du contenu.

4.3.3.2. *Production et diffusion de vidéos*

La plateforme produit et diffuse également des vidéos qui prennent la forme de témoignages individuels. Les vidéos présentent pour la plupart une personne, qui relate une expérience racisme vécue à Montréal ou ailleurs au Québec. Certaines personnes filmées envoient également des messages de soutien aux personnes racialisées, intitulées « *shout out* ». D'autres vidéos, moins nombreuses, font quant à elles, la promotion d'initiatives locales.

Pour les besoins de cette étude, une vingtaine de ces vidéos ont été analysées. On remarque que pour la plupart, les vidéos présentent des jeunes femmes et hommes francophones et anglophones qui racontent une histoire, une expérience au cours de laquelle ils et elles se sont sentis discriminés. Chaque personne aborde un thème spécifique et parle en son nom. Les thématiques sont assez variées. Ainsi, on compte un témoignage sur le travail du sexe raconté depuis la perspective d'une femme racialisée, mais également les limitations professionnelles rencontrées par certaines personnes, dans le domaine artistique et autres. Ou encore les inconforts ressentis par certains dans divers lieux. Ainsi une jeune femme témoigne des violences et des censures vécues au sein de son université tandis que des jeunes hommes racontent les contrôles policiers qu'ils ont subis et les abus lors de ces contrôles. L'un de ces jeunes hommes, un artiste reconnu localement, livre à ce sujet un témoignage au sujet d'un contrôle de police qu'il a subi lors d'une balade avec ses amis dans le quartier de Côte des Neiges, et l'humiliation et la colère qu'il a ressentie à ce moment, où en raison de sa couleur de peau et de son style moins conventionnel on l'a assigné à la criminalité. Ce sont généralement les témoignages masculins qui abordent les thèmes de la surveillance spatiale et urbaine. Les jeunes femmes racontent quant à elles des pressions, des mises à l'écart vécu dans leur milieu de travail, scolaire et socialement.

4.3.4 **Activités des groupes**

Outre les vidéos, le groupe organise également des activités dans des lieux urbains physiques. Ces activités se produisent dans différents quartiers de la ville et ne se tiennent pas uniquement au sein de la librairie Racines, bien qu'une importante quantité des activités y ont lieu. Les

événements organisés par Tout le Hood en Parle, portent, tout comme pour Racines, principalement sur l'identité noire et plus généralement sur les identités des personnes racialisées. La plateforme a, à titre d'exemple, organisé en 2017 une série d'événements portant sur l'identité noire à Montréal. Ces événements intitulés « être noir à Montréal » ont été très populaires, chacun abordant sous des angles différents le thème commun. Ainsi pour le premier événement de la série présenté en ces termes : « 7 Montréalaises noires+7 montréalais noirs = Une discussion sur leurs expériences au Québec et le racisme anti-noir. (Tout le Hood en Parle, 2017) », a rassemblé une quinzaine de montréalais. e. s invités à discuter des enjeux des personnes noires à Montréal. La seconde rencontre sur le même thème proposait quant à elle des discussions autour de trois sujets définis en amont soit : « L'église dans les communautés noires, L'histoire d'Haiti et de l'Afrique, Le vaudou (Tout le Hood en Parle, 2017) ». La troisième rencontre de cette série proposait enfin une discussion autour des « solutions pour combattre le racisme » (Tout le Hood en Parle, 2017).



Figure 4.8 : promotion d'un événement organisé par Tout le Hood en Parle

Source : Page Facebook Tout le Hood en Parle, 2018

Ces activités ont été parmi les premières réalisées par Tout le Hood en Parle et reprennent les discussions et les thématiques diffusées sur le site. L'initiative et le temps alloué à ces thématiques rendent par ailleurs bien compte de la volonté de la plateforme de créer des lieux d'échanges sur des enjeux aussi importants que le racisme, mais souhaite également renforcer

le pouvoir d'action des populations qui en sont visées. Par l'ouverture et l'investissement de lieux d'entre-soi, mais aux formes sociopètes. C'est un entre-soi discursif destiné aux « siens » et aux « autres ». Cependant, tout comme pour la librairie Racines, les membres de la plateforme sont également mobiles et investissent donc plusieurs autres territoires dans le cadre de leurs activités.

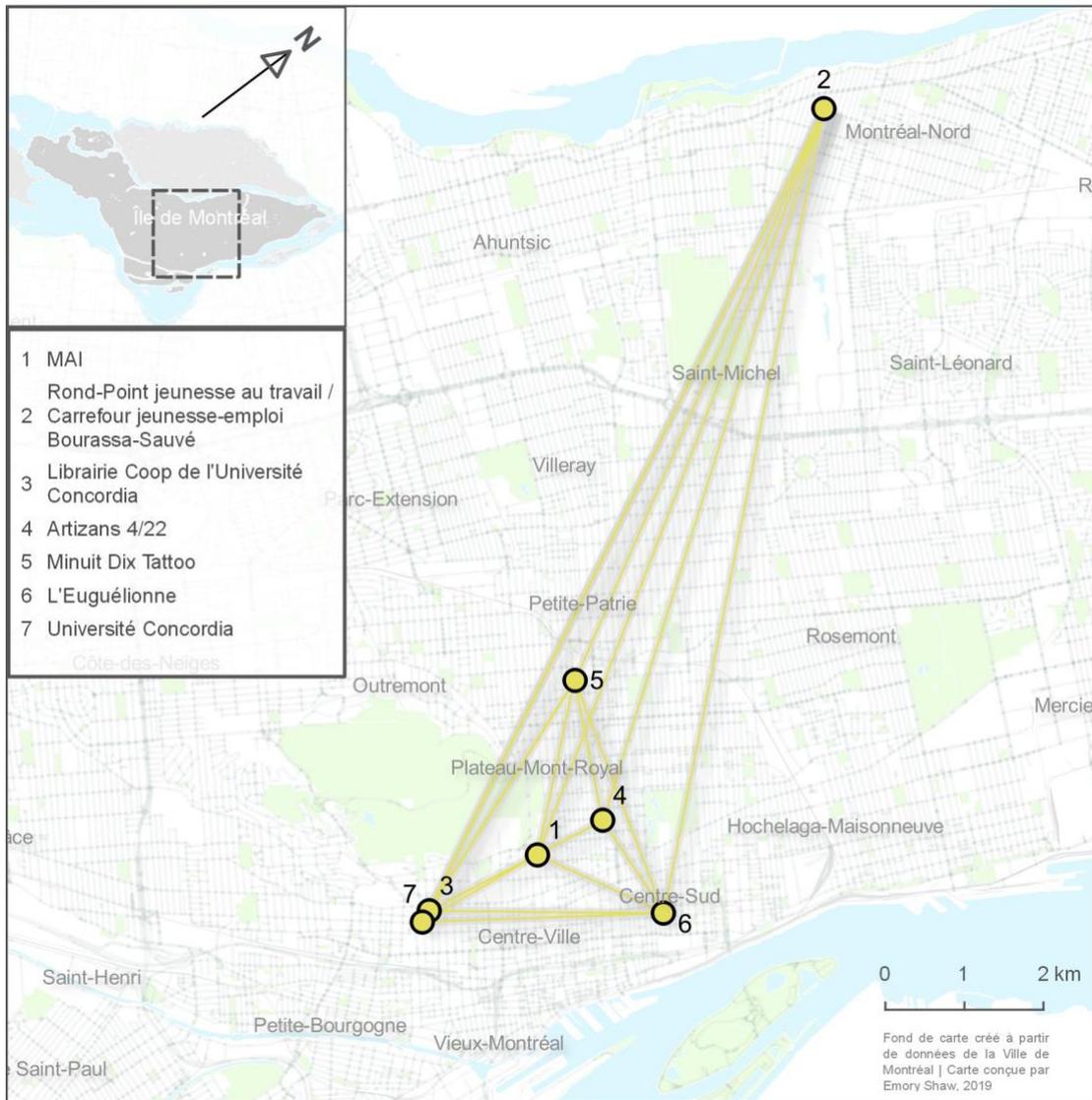


Figure 4.9. Localisation des lieux physiques mobilisés dans le cadre des activités de Tout le Hood en Parle

Source : données colligées par Célia Bensiali-Hadaud et réalisation par Emory Shaw

La carte ci-dessous recense les lieux mobilisés dans le cadre des activités publiques de Tout le Hood en Parle. On constate, comme pour les activités d'Amalgame, une concentration des activités

dans les quartiers centraux de la ville de Montréal, et plus particulièrement le Plateau Mont-Royal, et Ville-Marie. Les territoires investis sont au moment de la collecte de données autant des lieux culturels et artistiques tels que le M.A.I, Montréal arts interculturels, ou encore des librairies, comme l'Eugélonne — une librairie Féministe qui a notamment formé Gabriella Kinté au métier de libraire. Tout le *Hood en Parle* sont enfin présents dans certaines universités. Au moment de la réalisation du terrain, seule une activité avait été réalisée au sein d'une université. Il s'agissait alors d'une activité réalisée conjointement avec des féministes de différents milieux, qui étaient invités à discuter de la place des femmes racialisées au sein des mouvements LGBTQIP2SAA. Auparavant, seule une autre activité de même nature avait été organisée dans ce même lieu. Cette activité, ayant eu lieu en 2016, avait rassemblé des académiques et militants invités à échanger lors de cet événement intitulé « Discussion (Violence : à l'intersection des oppressions) ». À noter enfin que cette activité était indépendante, puisqu'il semblerait que l'université n'ait été investie que pour le local certainement emprunté par une des participantes. Il ne semble donc pas que l'institution universitaire ait été partenaire pour les deux précédentes activités. Or, en 2019, la plateforme a organisé un nouvel événement au sein d'une université, l'UQAM cette fois-ci. Cet événement était alors organisé conjointement avec l'association étudiante des étudiants en science humaine de l'UQAM : l'AFESH, pour une semaine d'échange sur les questions de l'antiracisme. Semaine durant laquelle, Tout le Hood en Parle était donc coorganisateur et avait co-animé l'ensemble des ateliers. On constate donc à travers cet exemple l'évolution des rapports à certains territoires au sein desquels la position des groupes a évolué au fil des années pour laisser plus de place aux propos des personnes racialisées.

CHAPITRE V : ANALYSE DES TERRITORIALITÉS DES GROUPES

L'étude des territorialités des groupes dans le cadre de leurs pratiques d'expression a mis en lumière la complexité de leur rapport à la ville, incarnée par une logique de territorialité réticulaire plutôt que territoriale et caractérisée par la mobilisation simultanée de lieux numériques et urbains. Si les territoires sont mobilisés simultanément, ils conservent leurs spécificités. Les jeunes femmes naviguent ces espaces conscientes des limites et avantages de chacun. Les espaces numériques permettent une démocratisation et une plus grande accessibilité (Jenkins 2009 ; Balleys 2017), notamment à des savoirs et discours alternatifs et minorisés (Badouard 2016), mais présentent dans le même temps des risques, notamment en raison de la censure et de la violence dont ils peuvent être le lieu (Beuscart et al 2016) raison de la volatilité des informations produites sur le Web. Les espaces physiques apparaissent quant-à-eux, comme plus difficiles à mobiliser, mais offrent, une fois conquis, une stabilité et une incidence plus grande sur les territoires dans lesquels ils s'inscrivent, et dans le cadre de cette étude, comme nous le verrons plus bas, sur la localité.

5.1. Des territorialités urbaines fluides

5.1.1 Les territoires investis par les groupes

Les territorialités des groupes reposent sur l'investissement ponctuel d'une variété de lieux. Ces lieux sont dispersés dans la métropole et sont connectés les uns aux autres par un rapport topologique à l'espace. La mobilisation des lieux est ponctuelle dans la majorité des cas ; la librairie Racines faisant exception puisqu'elle est à la fois le seul lieu permanent créé par les femmes de notre étude de cas et un lieu investi par d'autres groupes, dont Amalgame et ses membres. La carte ci-dessous présente la localisation des lieux mobilisés par les groupes entre l'été 2017 et l'été 2018 dans le cadre de leurs activités. Cette carte ne présente que les lieux qui ont accueilli des activités collectives et qui ont été publicisés sur les plateformes. Les lieux mobilisés individuellement par les membres des groupes faisant quant à eux l'objet d'une analyse spécifique.

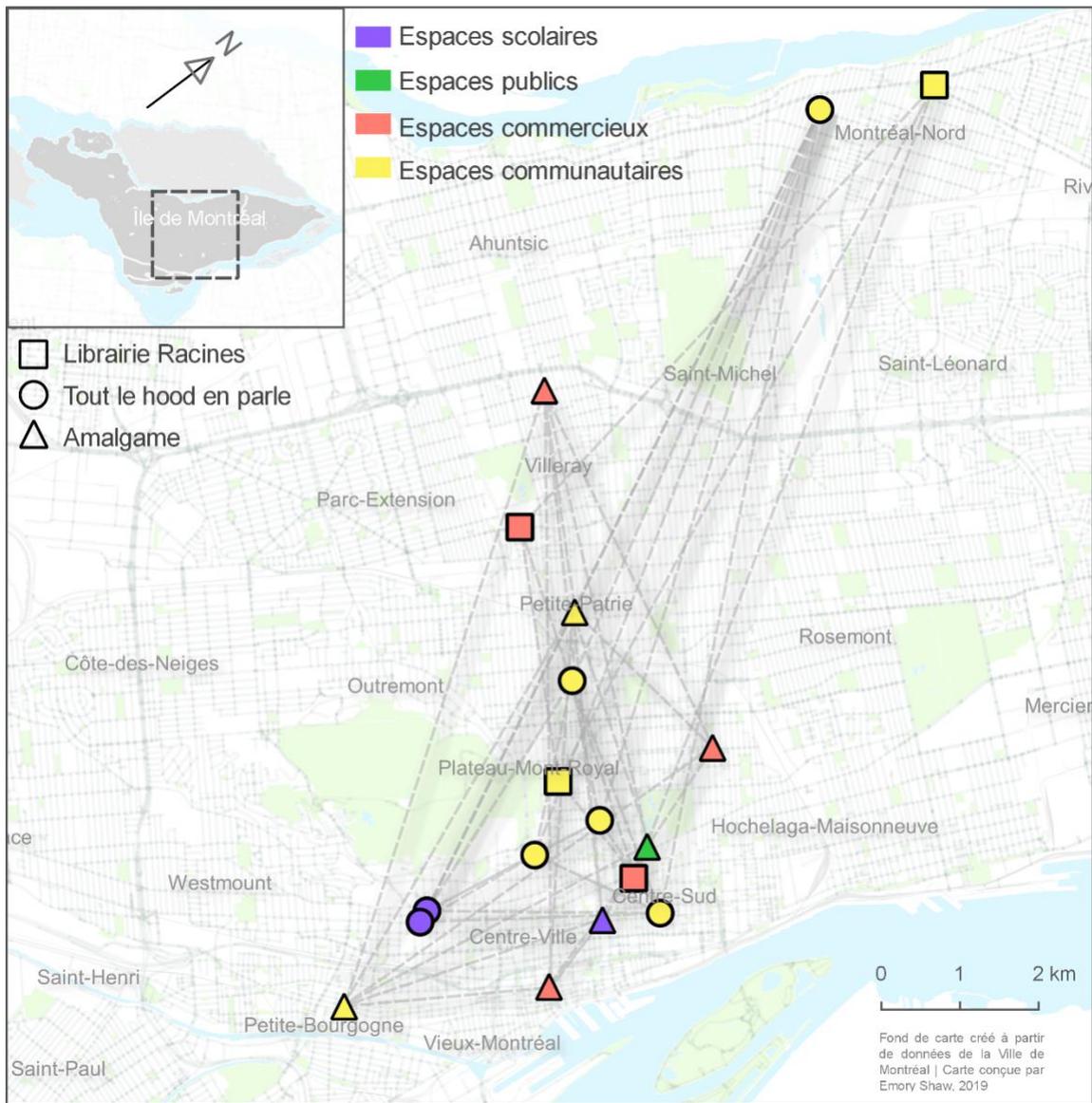


Figure 5.1 : Localisation des lieux mobilisés par les groupes dans le cadre de leurs activités

Source : données collectées par l'auteure ; réalisation de la carte par Emory Shaw

L'analyse de la localisation spatiale des lieux d'expression indique que les femmes mobilisent principalement des lieux urbains concentrés exclusivement sur l'île de Montréal. On remarque par ailleurs une dispersion générale de ces lieux au sein de la métropole puisque les groupes sont présents dans différents quartiers de la ville et mènent des activités autant dans les arrondissements de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension, La Petite-Bourgogne et Montréal-Nord, que dans le Plateau Mont-Royal ou Ville-Marie. Il y a cependant une concentration des activités au sein de certains quartiers centraux de la ville. C'est ainsi que les arrondissements de Ville-Marie et du Plateau Mont-Royal concentrent le plus d'activités. L'arrondissement de

Montréal-Nord occupe une position particulière puisque les activités de Racines se tiennent principalement dans cet arrondissement.

On observe donc une relative centralité des lieux mobilisés par les groupes, dont les activités se situent grossièrement dans l'axe plus francophone de Montréal, distribué entre le centre-ville et Montréal-Nord et longeant les quartiers centraux comme Le Plateau-Mont-Royal. La présence dans ces activités indique enfin que les groupes ont recours à des lieux existants (Ripoll 2005), c'est-à-dire non créés par les jeunes femmes, dans le cadre de leurs activités collectives. Ces lieux présentent enfin tous un caractère sociopète, puisqu'ils sont tous des espaces plus ou moins ouverts dont l'aménagement spatial encourage la présence d'interaction et d'échanges intergroupes (voir chapitre II).

Enfin, l'analyse des lieux investis montre que les territorialités de ces groupes se composent de l'investissement ponctuel d'espaces intermédiaires — au sens défini par Remy — dans le cadre de leurs activités (Remy 1972 ; Germain, Jean et Richard 2015). Ces espaces intermédiaires sont alors des espaces publics (parcs, places publiques), mais aussi des espaces de sociabilités faibles de type récréatif (cafés, bars, restaurants). Les jeunes femmes mobilisent dans le même temps des lieux en lien avec leurs professions ou études, puisqu'elles investissent également des espaces scolaires (universités, Cégeps) et des espaces communautaires (galeries d'art communautaires, locaux communautaires). Les entretiens ont quant à eux, révélé que le recours à ces espaces existants y insère de nouvelles dynamiques de transactions sociales marquées par la coprésence. Ces dynamiques transactionnelles participent à transformer les lieux investis, mais également le rapport qu'elles entretiennent aux territoires qu'elles parviennent à s'approprier à la fois de manière symbolique et matérielle, lors de ces activités éphémères. Cette appropriation se traduit notamment par l'acquisition pour ces jeunes femmes racisées, d'un confort dans l'usage autonome des lieux (Ripoll 2005).

5.1.2 Territorialités urbaines individuelles

Notons enfin que tous les territoires investis n'ont pas été indiqués sur cette carte, puisque les membres s'approprient d'autres espaces existants, notamment les lieux qu'elles choisissent d'investir à titre individuel. Deux répondantes ont ainsi mentionné s'engager auprès de leurs communautés respectives, telles que leur église ou leur école, qu'elles soient situées dans leur quartier de résidence, comme dans le cas de Montréal-Nord, ou à l'extérieur à celui-ci. Kétura

raconte à ce sujet que son église a été l'un des premiers lieux dans lequel elle a trouvé la place pour s'exprimer et s'engager sur les questions de racisme et d'inégalité dans sa localité. Cette jeune femme, résidente de Terrebonne et étudiante dans un cégep anglophone montréalais, raconte ainsi avoir choisi de se mobiliser dans son église et de changer de ville pour ses études, après avoir tenté de se mobiliser en vain dans sa précédente école à Terrebonne. Les difficultés rencontrées — qu'elle attribue notamment à sa position minoritaire dans un espace plutôt homogène, et au manque « d'alliés » dans son école — ont motivé son choix de se déplacer vers un centre urbain, plus éloigné de son quartier de résidence, mais qu'elle estime plus réceptif à la diversité des personnes et des opinions. C'est également ce qui l'a encouragé à s'engager dans des lieux perçus comme plus solidaires dans son contexte local, comme l'église familiale. C'est dans ce contexte qu'elle confie s'être investie, dans son église locale pour y animer des discussions pendant le mois de l'histoire des noirs, événement qui a lieu chaque année au mois de février. Elle explique ensuite que ces lieux d'entre-soi communautaires ne sont pas exempts de conflits et évoque à ce sujet les désaccords qui se sont produits au cours d'ateliers avec des membres de son église, notamment lorsque les conversations traitaient de thèmes liés au racisme ou aux rapports de genre, que certains membres ne souhaitaient pas évoquer de nouveau. Elle raconte ainsi que :

[lors des ateliers] les gens avaient beaucoup de questions par rapport à pourquoi aujourd'hui on s'en soucie encore de ce passé, de cette histoire. Ils me demandaient souvent : « Ça change quoi dans notre vie aujourd'hui ? Pourquoi on parle de ça ? » [...] Tu sais c'est [le racisme, l'esclavage] un fait et on en vit les conséquences. Il faut en parler de la conséquence. Je trouve que c'est quelque chose qu'il faut qu'on aborde. Je ne suis pas en train de leur dire : « ne fait rien dans ta vie par ce que tu as été victime de l'esclavage et que tu vis du racisme », mais que « c'est difficile maintenant parce qu'il y a du racisme ». C'est difficile parce que les gens ne reconnaissent pas que c'est arrivé et que ça arrive(...) tu sais l'histoire est présentée pour faire paraître ce qu'on vit comme juste un manque d'effort. Et pour que les enfants noirs y croient et les enfants blancs aussi, et qu'on explique les inégalités par juste un manque d'effort de notre part. (Kétura, rédactrice Amalgame)

Si Kétura semble comprendre l'origine des opinions contraires exprimées dans sa communauté religieuse, elle admet dans le même temps avoir besoin de s'approprier de nouveaux lieux, avec d'autres jeunes femmes racisées, pour se permettre d'apprendre et d'approfondir les connaissances qu'elle ne peut enrichir au sein de son église ou école, mais aussi pour se sentir

comprise et en confiance dans les propos qu'elle tient ; la mutualisation des expériences permettant une validation des discours marginalisés (Scott 1990, 133)

Je pense qu'inconsciemment je me sens plus « safe », tu sais, il y a des commentaires que tu n'auras pas dans ces espaces [entre femmes racisées] et puis c'est plus facile parfois avec des amies noires. Déjà que je dois me battre contre tout le monde, je ne veux pas non plus me battre dans mon groupe d'ami pour avoir le droit de ressentir ce que je ressens. (Kétura, rédactrice Amalgame)

Elle admet également apprécier les temps où elle n'a pas à fournir d'explication ; temps qu'elle trouve auprès de ses réseaux et pour lesquelles elle n'hésite pas à se déplacer. Car elle recherche un « *safe space* », c'est-à-dire « un lieu sûr », au sein duquel des groupes aux enjeux similaires se rencontrent et échangent ; lieu qu'elle estime important pour y développer son discours et sa confiance en soi (voir chapitre ci-dessous) et qui renvoie aux territoires formés à partir de logiques sociofuges où se forment les « hidden transcripts » (Scott 1990).

D'autres jeunes femmes, rencontrées pour des entrevues, ou lors des observations de terrain ont également mentionné une préférence pour la mobilité afin d'atteindre des espaces de diversité « raciale » et ethnoculturelle aux meilleurs potentiels d'expression ; estimant notamment que leurs positions minoritaires dans leurs milieux de résidence ne permettent pas de donner le plein potentiel à leurs expressions. Le quartier de résidence est alors pour certaines un lieu certes familier et rassurant, de par les relations de proximité qui y sont nouées, mais également un lieu qui invisibilise et rend difficile le dialogue à propos des spécificités qu'elles-mêmes incarnent et représentent (Blanchard et Hancock 2017). Leur mobilité vers des lieux centraux de la ville, bien que parfois très éloignés de leurs lieux de résidence, est alors un moyen de retrouver une complexité et une diversité qu'elles associent aux grands centres urbains.

C'est ainsi le cas de Kétura, qui fait le choix de quitter son quartier pour étudier, ou encore d'une autre répondante, elle aussi rédactrice pour Amalgame, qui explique s'investir uniquement au sein d'espaces à destination des femmes racialisées « Parce que, quand je parlais de diversité, c'est que tu ne vas pas nécessairement avoir ces gens-là autour de toi ». (Cha, rédactrice Amalgame). Cette jeune femme, étudiante à l'UQAM et résidant en banlieue de la ville, explique que son investissement, bien que lié à ses études, ne peut se faire dans son université qui manque selon elle d'ouverture face aux problématiques qui touchent les femmes racialisées. C'est ici l'impossibilité de s'approprier des espaces de participation existants qui est soulevée par Cha. Les obstacles à cette appropriation étant à la fois symboliques — puisqu'elle ne semble pas s'y

sentir représentée et ne s'identifie pas au lieu — et matériels — puisqu'elle estime ne pas être en mesure d'y détenir un usage autonome — (Ripoll 2005). Son quartier n'offre pas non plus de meilleurs potentiels à son expression, puisque les lieux appropriables pour y énoncer son discours sont encore plus rares, dans ce cas c'est l'inexistence de lieux adéquats qui est alors soulevée (Ripoll 2005).

Ce rapport au quartier est nuancé par d'autres témoignages qui présentent le quartier de résidence comme le lieu de leur engagement. C'est ainsi le cas de Gabriella Kinté, qui milite avec sa librairie et dans le cadre d'autres projets locaux pour une meilleure prise en compte des jeunes nord-montréalaises. C'est également le cas pour certaines des protagonistes des vidéos diffusées sur la plateforme *Tout le Hood en Parle*, qui se présentent comme engagées envers leurs quartiers de résidence. En effet, 10 vidéos sur les 24 analysées témoignent d'un attachement au quartier de résidence ou d'origine, et d'un désir de s'y impliquer. Ces déclarations de soutien aux quartiers prennent la forme de « *Shout out* », soit des vidéos dans lesquelles les jeunes personnes clament des encouragements et leurs affiliations à des entités territoriales. Ces quartiers sont généralement des quartiers historiquement associés à la présence de minorités ethniques racialisées, tels que la Petite-Bourgogne, LaSalle, Saint-Michel ou encore Montréal-Nord. Par ces « *shout out* », les personnes dénoncent également la relégation et les préjugés trop souvent associés à ces territoires. Elles dénoncent notamment une expérience partagée du racisme et des discriminations dont elles font l'objet. Ces déclamations affirment enfin, une solidarité et une historicité commune entre les membres de ces différents quartiers ; une solidarité associée à l'espace vécu du quartier, à ses histoires et ses populations.

Pour finir, les observations et entrevues ont mis en lumière la diversité des pratiques et des références au sein des territoires mobilisés par les membres de ces groupes. On peut en retenir trois points : 1) la mobilité et la fluidité en tant que facteur structurant de leur rapport à la ville et aux territoires mobilisés. 2) l'existence d'un rapport différencié entre les répondantes vis — à-vis de leurs quartiers de résidence, qui participe à construire cette agentivité 3) la dimension multipolarisés et réticulaires qui caractérise leurs territorialités. Ainsi, bien que toutes n'éprouvent pas la nécessité de s'ouvrir de nouveaux lieux, nombreuses affirment avoir besoin de mobiliser des lieux dont l'objet est de faire entendre les voix des personnes racialisées et des femmes et plusieurs font état de la difficulté pour ce faire, soit en raison d'un manque concret de lieux existants soit en raison d'une inadéquation des lieux disponibles. L'appropriation matérielle et symbolique de nouveaux espaces constitue à la fois une finalité de l'action de ces jeunes femmes et un moyen pour la mise en avant de leurs expressions et discours (Ripoll 2005).

5.2. Questionner « l'absence » : les territoires évités et non mobilisés par les jeunes femmes

Saisir les trajectoires urbaines des jeunes femmes nécessite de s'attarder également sur les territoires que celles-ci ne mobilisent pas et dont elles choisissent de se distancier. Comme mentionné plus haut, les territorialités des jeunes femmes sont motivées autant par une volonté de s'approprier de nouveaux espaces, riches de leur diversité, que de compenser la pauvreté en espaces adéquats au sein de leurs milieux résidentiels et des lieux de participation existants. Les entrevues ainsi que les observations réalisées ont à cet égard, mis en lumière une attitude de distance de la part des femmes vis-à-vis de certains lieux de participation « institués ». On entend par lieux de participation institués, les lieux dans lesquels l'expression d'opinions sociales, politiques ou militantes peuvent être exprimées et sont attendues. Ces lieux peuvent être autant des lieux institutionnels (tels que les universités) des lieux médiatiques (par exemple des blogues ou journaux) ou encore des lieux destinés à des communautés spécifiques (par exemple les groupes féministes). Ils se distinguent des espaces intermédiaires car les rôles sociaux y et les usages y sont déterminés.

Les jeunes femmes rencontrées imputent leurs distances vis-à-vis de ces lieux et leur non-participation à de nombreux facteurs. Parmi ceux-ci il y a d'abord le manque d'accessibilité spatiale et sociale (Jolivet 2010), mais également une distance critique que ces femmes développent à l'égard des balises et des stratifications de la participation légitimée au sein de ces lieux de participation institués. Enfin, le sentiment de ne pas se sentir en sécurité et comprises constitue un autre élément expliquant cette distance.

5.2.1. Des territoires peu accessibles

L'expression du manque d'accessibilité prend différentes formes pour les jeunes femmes interrogées. Elle se traduit à la fois par le statut minoritaire qui leur est conféré au sein des lieux de participation « institués », mais également par le peu d'agentivité dont elles disposent en leur sein. Les jeunes femmes expliquent ainsi être sous représentées en termes d'effectif, ce qui restreint leurs capacités d'action, et limite leur agentivité au sein de ces espaces qui semblent être voués à un entre-soi blanc. Le manque d'agentivité est également attribué à la nature même de ces lieux, au sein desquels la présence des femmes racialisées et l'expression de leurs intérêts

et enjeux n'est pas formulée comme une priorité d'action, et est de ce fait peu prise en compte. Kétura compare à cet égard le manque d'accessibilité à un plafond de verre auquel elle doit se soumettre. Un plafond de verre qui lui est imposé parce qu'elle est une femme noire dans un milieu plutôt homogène et blanc au sein duquel elle est sous représentée. Un plafond de verre enfin, qu'elle doit accepter, car il incarne une réalité sur laquelle elle estime ne pas avoir d'emprise. Elle raconte à ce sujet avoir réalisé être aux prises avec des structures la défavorisant au cours de ses implications au sein de groupes étudiants à vocation politique :

Certains de ces environnements-là sont toxiques. Ces espaces-là sont zéro safe mais on a l'impression que tu es dans le vrai monde. Il y a de la prévention et de la sensibilisation, mais contrairement à l'école, dans ces espaces [groupe de simulation politique] il y a un traitement différent. En plus ce sont des espaces où il y a très peu de diversité. C'est donc un espace où c'est vraiment difficile, je veux dire tu sens que c'est difficile de faire sa place. [...] c'est étouffant, mais tu y apprends plein de trucs. C'est un espace dans lequel j'ai vraiment évolué, parce que j'ai vu c'était quoi le vrai monde. (Kétura, rédactrice Amalgame)

Le témoignage de Kétura illustre les dynamiques transactionnelles à l'œuvre dans son processus d'appropriation — idéale et matérielle — de nouveaux territoires d'expression. La négociation de la présence de Kétura dans ce lieu de participation « institué » rend compte du caractère diffus et indirect de la négociation de son appropriation du lieu ; lieu dont elle se distancie symboliquement, mais qu'elle souhaite tout de même continuer à investir. Cet extrait rend compte par ailleurs, comme le souligne Scott de la difficulté pour la jeune femme — qui se trouve en position minoritaire et de fait dans l'incapacité de mutualiser sa revendication — d'exprimer son sentiment sur la situation qu'elle qualifie de « toxique ».

D'autres expliquent quant à elles rencontrer des obstacles en termes d'agentivité au sein de certains lieux dont elles finissent par se distancier. Pour ces dernières, le manque de place laissé aux jeunes femmes racialisées au sein des structures organisationnelles des organismes constitue la raison principale de leur retrait. Elles évoquent notamment les difficultés à trouver des canaux de communication où elles sont réellement les égales des majoritaires. Ces différences se traduisent par la difficulté à exprimer les spécificités de leurs enjeux dans ces lieux, ainsi que leur incapacité à exprimer lors de désaccords ou lorsqu'elles émettent des requêtes spécifiques. Une jeune femme active au sein de *Tout le Hood* en Parle et Racines, déplorait à ce sujet, lors d'un événement dédié aux femmes racisées, le contrôle de certains espaces de participation féministe et l'impossibilité d'y apporter la complexité des luttes des femmes racisées. C'est plus

particulièrement le clivage entre un discours ouvert aux différences et intersectionnel d'une part, et des pratiques qui selon elle reproduisent des structures de pouvoirs d'autre part que la jeune femme dénonce. Ce sont ici les mêmes logiques transactionnelles que celles dépeintes par Kétura qui sont à l'œuvre. Cependant, contrairement à Kétura, cette jeune femme a fait le choix de prendre ses distances vis-à-vis de ces lieux qui, pour elle, ne bénéficient pas aux femmes racisées et à leur usage autonome, mais contribuent au contraire à invisibiliser leurs discours en les maintenant dans un cadre restrictif et une position de dépendance subalterne. Une autre répondante évoque cette même réalité lors d'une entrevue :

Par exemple, il y a des collectifs féministes, qui ont été créés par des femmes blanches et qui après, par souci d'intersectionnalité on va dire, ont ajouté des personnes racisées. Mais ils ne se rendent pas compte des structures de pouvoir qu'ils reproduisent. Parce que dans le processus organisationnel c'est eux qui sont le plus au courant de comment ça fonctionne, et c'est eux qui décident de qui va parler, et à quel événement. Et ça peut être très négatif, parce que même si elles te disent : « OK, il y a une marge, veux-tu dire un mot ? », elles ne se rendent pas compte que tu dis un mot, parce qu'elles t'ont donné la permission de dire un mot, dans les événements dans lesquels elles ont eu un financement, et dans lesquels toutes les personnes qui décident sont des personnes blanches. Et puis finalement ça se peut que tu sois juste un « token » parce que tu feras une apparition publique, mais que toute la structure qui fait en sorte que tu vas dire quelque chose, ou mener une action, est contrôlée par des personnes blanches qui vont décider que ce serait important que tu le fasses. Mais si toi tu arrives avec une proposition, ça se peut qu'on te dise non parce qu'ils/elles n'en voient pas l'importance. Et si on te dit non et que c'est quelque chose que tu trouves vraiment important et bien ça se peut que ça amène des frustrations, surtout quand il y a des non, mais qu'il n'y pas place à la discussion (Femme 4, Racines).

Il y a donc le sentiment d'une incapacité pour ces femmes de mener une conversation, dans des lieux, où les discours et les identités semblent cloisonnés, bien qu'ayant lieu dans des espaces sensibles aux enjeux de représentativité des luttes féministes. Plus largement, le sentiment exprimé ici de frustration est un effet représentatif des logiques de dominations explicité par Scott qui démontre que cette frustration est le résultat d'une impossibilité de répondre à la domination en situation de coprésence. L'accumulation de cette frustration, chez les personnes en situation de subordination est alors un moteur potentiel de mobilité de sorte qu'elle trouve nécessairement à s'exprimer dans un cadre plus adapté et sécurisé. (Scott 1990, 186).

Pour contourner ces situations, les Jeunes femmes racisées, vont procéder à une mutualisation de l'expérience vécue au sein de ces lieux féministes. Cette mutualisation leur permet par la suite de confronter la situation et de se distancier de ces lieux ou de les réinvestir par la suite. La jeune femme relate ainsi comment elle et d'autres femmes racisées se sont décidées à quitter un groupe féministe dans lequel elles étaient auparavant mobilisées, et explique que :

On était toutes parties, justement parce qu'on n'avait pas de place. On est déjà fatiguées qu'ailleurs notre travail soit invisibilisé, et de toujours devoir se battre pour avoir de la place. Alors quand ça arrive dans les milieux où on est bénévole, dans lesquels tu t'investis, mais que ça ne fonctionne pas ; des milieux dans lesquels des personnes qui sont censées comprendre le « struggle » t'effacent et reproduisent le même système d'oppression qu'on dénonce, mais à travers leurs normes... on dit « non, on s'en va ! » (Femme 4, Racines).

Ces dernières dénoncent un rapport qu'elles jugent inégalitaire marqué par une diversité de façade qui perpétue leur invisibilisation lors des processus décisionnels et les sur-visible au cours d'événements publics. Les jeunes femmes déplorent ainsi ce que Ahmed révélait déjà dans son ouvrage « *On being included* », comme une invisibilisation des enjeux des personnes racialisées masqués par un discours positif sur la diversité (Ahmed 2012).

Dans cet extrait, la jeune femme ne remet pas en question la pertinence de sa militance, puisqu'elle poursuit son engagement dans des lieux où elle s'assure désormais que la participation et l'implication des femmes racisées soit garantie. Pour Boudreau ces « moments de discordance » sont constituant de l'action politique urbaine, transformant ces luttes personnelles en conscience politique. Elle explique ainsi que : « As individuals experience suffering, disrespect, humiliation (a moment of disruption), they form their political subjectivity by implicitly or explicitly transforming this personal feeling into a public cause » (Boudreau 2016, 101). Dans le cas exposé plus haut, on peut voir que le moment de rupture avec les groupes féministes a permis à cette jeune femme de repenser son engagement et de transformer une cause personnelle en un élément central de sa militance.

5.2.2. Distance vis-à-vis des lieux de la militance

Pourtant toutes ne sont pas de cet avis, certaines jeunes femmes racisées ayant émis une distance à l'égard du concept de militance. Selon ces dernières, la militance renverrait à un privilège auquel elles auraient plus difficilement accès en tant que femmes racialisées. La

mobilisation d'espaces publics, l'affirmation d'une opinion et d'un désaccord au sein d'espaces institutionnels ou communautaires, n'étant pas nécessairement admise pour ces dernières qui évoquent ne pas se sentir légitimes ou en sécurité pour exprimer publiquement des sentiments tels que la colère ou l'indignation.

Laurry explique ainsi considérer son discours comme politique, mais se distancie du terme « militance ». La militance qu'elle associe avec des cercles de son université, incarne à ses yeux un privilège réservé à une classe intellectuelle et déconnectée de ses engagements. Cette distance à l'endroit du terme militantisme et sa critique rejoignent ici les propos énoncés plus haut au sujet des militantes féministes.

Je dis le terme militant, mais moi je ne suis pas militante. Quand tu es par exemple à l'UQAM il y a comme une culture du militantisme où tu vois, c'est étrange, mais, ils dénoncent certaines structures et en reproduisent d'autres [...] surtout quand tu arrives et que tu ne t'es pas encore approprié le langage. Et dans ce genre de sphère, les marqueurs de pouvoirs ne sont pas les mêmes que dans d'autres espaces, mais ils sont là. Tu arrives avec tes mots savants à 14 syllabes... mais si t'es juste dans ta tour d'ivoire c'est inutile (Laurry, Tout le Hood en Parle, Amalgame).

D'autres associent le terme de militance à l'idée de choix. Elles attribuent alors leur distance envers le concept de militance à l'idée qu'elles n'ont pas choisi de se mobiliser pour une cause, mais qu'elles y sont contraintes en raison de leur condition. Selon elles, le concept de militance renverrait au privilège de défendre une cause et donc au privilège du choix. Tandis que pour elles, s'exprimer sur leurs conditions n'est pas un choix. Se distancier de la militance au sein des plateformes qu'elles investissent leur permet alors de s'octroyer le privilège de se dire. Car c'est le fait d'être elles-mêmes, dans toute leur complexité et dans toute leur diversité qu'elles ne parviennent pas à atteindre au sein des espaces existants. Laurry nuance ainsi :

Je ne suis pas militante mais je sais que ce que je dis c'est politique. Mais en fait je comprends que ces conversations sont importantes, mais parfois : oui la personne est politisée et elle a une condition, mais elle n'est pas que ça ! On la réduit à ça... concentrez-vous sur son œuvre aussi ! Je trouve que oui c'est important d'entretenir une certaine identité politique et tout ça, mais parfois je trouve que... Quand t'es une femme racisée, ou bi-sexuelle, ou lesbienne, ou transsexuelle et tout ça, la seule chose dont le « *mainstream* » veut nous entendre parler, c'est seulement de notre oppression, mais je

peux aussi te présenter autre chose aussi... Et parfois tu sens qu'ils veulent juste se centrer sur ça. » (Laurry, Amalgame, *Tout le Hood en Parle*).

5.3 Territorialités numériques

5.3.1 Démocratisation de la parole et horizontalité des discours

Les lieux numériques offrent une accessibilité à une diversité de discours ainsi qu'à une plus grande démocratisation des savoirs (Badouard 2016). Ils permettent plus particulièrement à de nouvelles voix de se faire entendre ainsi qu'à des discours marginalisés de participer aux débats et discussions. Ils permettent enfin, selon certains auteurs, à des savoirs expérientiels de concurrencer des savoirs plus techniques et professionnels, mettant ainsi de l'avant une pluralité d'expertises et d'opinions. Badouard, évoque à ce sujet « la démocratisation des opportunités de publications (2016, 3) » que permet l'accès aux réseaux sociaux numériques ; ces derniers offrent des tribunes aux voix minoritaires, peu exposées au sein des médias traditionnels, et permettent donc de faire place à la polyphonie des opinions, ouvrant des portes à ceux que l'on entend peu au sein des médias traditionnels.

Ces populations exclues de l'espace médiatique peuvent y prendre la parole pour faire valoir leurs positions ; [leurs lieux médiatiques] produisent des contre-cadrages et proposent des grilles de lecture alternatives des événements ; ils construisent des opinions collectives à partir de critères et de méthodes de débat bien différentes de celles en vigueur dans les autres médias (Badouard 2016, 14).

D'après cette lecture, les lieux numériques seraient donc plus démocratiques que les lieux physiques ; la polyphonie des discours incarnant le gage de cette horizontalité. C'est cette lecture qu'adoptent les jeunes femmes qui choisissent de se mobiliser à travers des lieux numériques. En effet, celles-ci attribuent aux espaces numériques un pouvoir démocratique et une horizontalité à laquelle elles n'estiment pas avoir accès au sein des lieux de participation « institués » et des lieux physiques en général. La créatrice d'Amalgame, explique ainsi, lors d'une émission de podcast que :

L'avènement d'internet est un atout qui a vraiment tout changé pour les moyens de communication. [...] Puis le digital a créé plein d'opportunités pour un peu tout le monde.

C'est venu élargir les communications et ça donne un pouvoir supplémentaire aux citoyens. Dans le fond maintenant tu peux cibler qui tu veux, dans la population qui reçoit ton contenu. Avec le digital, l'internet, les réseaux sociaux, ça a vraiment donné un support supplémentaire à Monsieur, Madame tout le monde et ça permet de défaire certains establishments et les médias de masse. C'est venu créer de nouvelles voix autres que les médias de masse [Francia, Amalgame, pour émission de podcast Heure Du Punch).

Selon la jeune femme, mobiliser des lieux numériques, qu'ils soient indépendants ou inscrits dans un réseau social, permet de faire la place à des opinions et des savoirs que l'on peine à entendre au sein des espaces médiatiques « institués ». Elle attribue cette relégation à une mise à l'écart d'une certaine forme de savoir plus vernaculaire et moins professionnelle. Les médias sociaux permettent selon elle de redonner une place aux savoirs dont le format peut légitimement être non experts, à « monsieur, madame, tout le monde » reprenant ainsi une lecture voulant que les réseaux socionumériques soient plus horizontaux que leurs homologues physiques. Les lieux numériques investis sont alors un élément central de la stratégie d'expression de certaines jeunes femmes dont la mobilisation permet également d'outiller des discours minoritaires et minorisés tout comme leurs porteurs.

5.3.2 Accessibilité de l'information ; un bon outil pour s'informer

Les lieux numériques constituent des espaces de prédilection pour les jeunes femmes qui désirent accéder à des savoirs alternatifs, mais également aux réalités extérieures à leurs localités. Kétura, rédactrice pour Amalgame explique ainsi que : « C'est vraiment un bon outil pour s'informer. Parce que parfois je ne sais pas ce qu'il se passe à London en Ontario, mais là, avec internet et des plateformes comme ça, tu peux en savoir un peu plus sur les "issues" qui se passent » (Kétura, Amalgame). Ou encore Gabriella Kinté, pour qui les articles diffusés sur la plateforme *Tout le Hood en Parle* font office de preuve de l'internationalisation des racismes ainsi que de l'existence de discriminations au Québec. Ces articles servent par ailleurs à outiller les discours et témoignages de personnes dont la parole est régulièrement remise en question.

J'avais une caméra et puis je filmais après la mort de Boni Jean-Pierre⁸ ce que les gens disaient. Et je trouvais ça tellement bon, j'étais comme pourquoi ce n'est pas ça qui passe dans les nouvelles ! Après j'ai perdu la vidéo donc je n'ai pas pu la diffuser, mais je me suis dit que ce que les gens racontent et si intéressant, on dirait que les gens quand on parle de ce genre de choses (racisme, etc.) ils ne nous croient pas, ils ne pensent pas que ça existe et ne nous écoutent pas. Ça devrait être du monde comme nous qui est invité aux émissions comme *Tout le Monde en Parle*. » (Gabriella, *Racines, Tout le Hood en Parle*)

Les publications outillent le discours des personnes qui souhaitent se prononcer sur les enjeux du racisme au Québec et plus particulièrement des personnes racisées qui souhaitent le faire. Le partage de nouvelles internationales constituent pour leur part des référents sur lesquels se construisent des discours de solidarités transnationales entre des communautés racisées. La pluralité des usages permis par les lieux numériques, des audiences et des modes de communications mobilisables pour ce faire explique par ailleurs l'engouement des jeunes femmes rencontrées pour ces modes et ces lieux d'expression. Ces lieux sont utilisés également pour la promotion d'autres lieux numériques et physiques comment par exemple des podcast/radios engagées ou des blogues, ou encore pour la promotion d'activités ayant lieu dans la ville, généralement à Montréal.

On remarque que les référents varient selon le type de lieu qui est mobilisé. Ainsi il est intéressant de noter que toutes les activités urbaines sont organisées à Montréal, tandis que les publications évoquent principalement des contextes québécois et internationaux. La ville occupe donc une centralité pour les différents groupes en ce qu'elle constitue un lieu de repère et de rencontre, et le lieu où se matérialisent leurs discours. Les lieux numériques participent en parallèle et en complémentarité à construire le discours. Ces activités donnent à voir des territorialités tissées par des logiques de réseaux que par des appartenances territoriales précises. Les lieux, par les réseaux qu'ils tissent, nourrissent les liens qui permettront en retour de mobiliser d'autres territoires. Ces territorialités réticulaires contribuent à leur tour à tisser et développer des réseaux de solidarité localement, que des discours développés dans un contexte international viennent nourrir et consolider. Cependant les lieux numériques présentent également leurs propres enjeux et ne peuvent se soustraire aux risques de censure et d'intimidation dont la portée peut être parfois

⁸ Jean-Pierre Bony a été abattu par un policier au cours d'une opération antidrogue en mars 2016 dans un domicile de Montréal-Nord. Son décès a suscité de vives réactions et protestations à Montréal-Nord et a conduit à l'inculpation du policier concerné.

exacerbée par l'accessibilité des données numériques et la recherchabilité que ces espaces permettent (Beninger 2017).

5.3.3 Limites des lieux d'expression numériques

5.3.3.1. Les risques de Cyberviolence

La conception selon laquelle les lieux numériques permettent de lever les enjeux structurels vécus dans les lieux urbains physiques a été nuancée et remise en question par de nombreux auteurs (Beuscart et al 2016 ; Boy et Uitermark 2016). Ces derniers soulignent notamment l'importance d'une part, de penser les espaces numériques en continuité avec les espaces physiques dans lesquels ils s'inscrivent, et d'autre part de ne pas penser les espaces numériques hors des clivages sociaux qui leur préexistent (voir chapitre II). Boy et Uitermark rappellent à ce titre que la présence de processus de distinction sociale au sein des espaces numériques en détermine les usages, ces espaces étant tout aussi normés que les espaces physiques (Boy et Uitermark 2016). Par ailleurs, les capacités d'appropriation de ces espaces supposent l'acquisition d'une littéracie numérique, l'accessibilité ne pouvant à elle seule garantir un usage effectif du numérique (Gallant et al 2016). En effet, tous ne disposent pas de compétences numériques égales, et les jeunes, tout autant que les autres connaissent des défis en termes d'accès et de mobilisation des médias. Gallant et al, parlent à cet égard « d'infobésité », pour rendre compte du décalage entre la quantité importante d'informations et de lieux numériques disponibles (blogues/forums privés/publics, sites web) disponibles sur le web et les capacités de traitement de ces informations par les jeunes, qui peuvent quelquefois ne pas savoir comment naviguer tous ces choix qui leur sont offerts.



Figure 5.2. Publication de Tout le Hood en Parle adressant la cyberviolence

Source : Page Facebook Tout le Hood en Parle, 2017

Notons enfin que les risques encourus au sein de ces lieux numériques restent très nombreux. Les phénomènes de cyberharcèlement ou encore de censure sont en effet très présents dans ces lieux et restent un enjeu important pour les femmes rencontrées. Ce harcèlement est enfin plus visible dans les lieux numériques (Balleys 2017), car contrairement au harcèlement présent dans les lieux urbains physiques « celui-ci laisse des traces et est plus largement visible. » (Balleys 2017, 43). Cette visibilité et traçabilité permet enfin à certains groupes de faire la preuve du harcèlement et des violences subies. Ainsi, Tout le *Hood* en Parle, diffuse régulièrement sur sa page, les attaques et les propos haineux reçus par ses membres. La diffusion de ces propos permet alors de renverser la dynamique de honte et d'intimidation, puisque ces publications deviennent alors des outils de dénonciation et de mise en visibilité du racisme/sexisme et discrimination que ces populations rencontrent. Et viennent corroborer les discours de ces personnes qui souhaitent lutter contre les discriminations au Québec et qui peinent parfois à être entendues.

5.3.3.2. Volatilité et traçabilité des informations numériques

Les lieux numériques se caractérisent également par leur grande volatilité (Beninger 2017). Cette volatilité s'explique par de nombreux facteurs : suppression volontaire des publications, censure, perte de domaine, etc. À cette volatilité de l'information est régulièrement opposé le discours sur la traçabilité du Web et des dangers de partager sur ces réseaux des informations qui peuvent suivre les individus pour de longues années. Le discours sur la traçabilité du Web, pose alors l'idée selon laquelle tout contenu diffusé dans les lieux numériques s'expose à une perte, pour la personne productrice, du contrôle des usages potentiels de ce contenu. Les textes et images une fois publiés peuvent en effet être diffusés, transformés et réappropriés par des tiers, et ce pour une durée indéterminée, sans que la personne qui les ait produites n'ait de contrôle réel. Certaines jeunes femmes rencontrées, conscientes de ces réalités et du cyberharcèlement dont elles peuvent faire l'objet choisissent de masquer leurs identités et d'opter pour des identités parallèles dans ces lieux numériques. Pour ce faire, ces dernières peuvent passer par l'intermédiaire de « lieux sûrs » ou « safe-spaces » tels que le blogue Amalgame ou la page Facebook *Tout le Hood en Parle*, sans avoir besoin de dévoiler leur genre ou autre information les concernant. Elles peuvent également adopter des pseudonymes et masquer leurs vies privées. Ainsi de nombreuses jeunes femmes ont recours à des noms d'emprunts et des identités numériques qui leur permettent de se prémunir des risques potentiels associés au partage de contenu numérique.

Pour d'autres, c'est plutôt l'enjeu de la volatilité des productions et des données qui les préoccupe. Pour elles, les productions numériques sont trop éphémères, ces dernières pouvant faire l'objet de censure sur les réseaux sociaux ou encore disparaître faute de moyens pour maintenir les maintenir. Il faut dire qu'il est assez aisé de censurer des productions sur les réseaux sociaux. La censure peut alors prendre différentes formes sur les réseaux sociaux numériques, qui permettent à leurs usagers de « signaler » tout contenu qu'ils jugent abusif, dangereux ou incitant à la haine. Les plateformes font donc appel à la subjectivité des usagers pour contrôler leurs espaces et les discours qui y émergent. Une fois le contenu « signalé » par un nombre important de personnes, la plateforme hôte — Facebook ou Instagram par exemple — peut supprimer la publication concernée ou bloquer la page au complet. Or, certaines de nos répondantes, dont Gabriella Kinté, disent avoir expérimenté les dérives de ce système de surveillance collective qui a mené leur lieu, la page, *Tout le Hood en Parle*, à être bloquée à plusieurs reprises. Pour la jeune femme, ces blocages répétés constituent une forme de harcèlement et de censure perpétrée par des individus en désaccord avec les propos diffusés. Elle explique enfin que ces attaques ne se limitent pas à sa page et se répercutent sur sa personne, étant donné qu'elle est la personne la plus médiatisée

de la plateforme. Pour la jeune femme, les lieux numériques sont donc plus dangereux, les attaques ayant un impact sur sa personne, mais également sur le contenu et les informations qu'elles souhaitent diffuser. Elle explique ainsi, lorsque interrogée sur l'intérêt de mobiliser des lieux numériques et urbains physiques que :

Je trouve que les deux sont importants, même si les espaces en ligne sont clairement plus dangereux. Tout ce qui est en ligne s'ils veulent peut disparaître comme ça ! J'ai beaucoup d'amis qui partagent du contenu et dont le compte a été bloqué, surtout quand il y a du signalement en masse (...). Il y a toutes sortes de choses qui peuvent arriver en ligne. Tu peux te faire menacer, hacker, etc. c'est sûr que même moi mon profil ou la page *Tout le Hood en Parle*, on s'est fait bloquer plusieurs fois. Donc ce n'est pas protégé nécessairement, tandis qu'ici, à la librairie, tout le savoir, tous les livres le sont. Tu sais, à la limite on pourrait déménager, mais on serait toujours aussi fort et aussi présent. Mais avec *Tout le Hood en Parle* on peut se faire *shut down* plus facilement. Après c'est sûr qu'il y a des avantages en ligne, il y a bien sûr l'anonymat, on peut partager sans avoir plein de trolls dans le dos. C'est un blogue, donc ce n'est pas quelqu'un qui va dire quelque chose dans son nom personnel donc ça, c'est un avantage. (Gabriella, Racines, *Tout le Hood en Parle* 2018).

Cette volatilité des lieux numériques s'est également présentée dans le cas d'Amalgame, qui n'est aujourd'hui plus en fonction et dont l'ensemble des articles produits est désormais inaccessible au public. Il n'a pas été possible de déterminer les raisons de cette disparition, la fondatrice ayant seulement mentionné le caractère émotionnel de cette perte lorsque contactée. Et les raisons peuvent être nombreuses : coût trop élevé du domaine, censure ou tout simplement le manque de temps de la part de la fondatrice qui menait son projet parallèlement à sa carrière et de son rôle de jeune mère.

Les lieux mobilisés présentent chacun leurs enjeux et intérêts. Les jeunes femmes rencontrées s'avèrent y être des actrices éclairées, modulant leurs pratiques en fonction des contraintes et possibilités offertes par chaque type de lieu. Ainsi les femmes développent des stratégies de protection et d'agentivité face aux cyberviolences qu'elles rencontrent au sein des lieux numériques, en adoptant des stratégies de protection de leurs identités d'une part et en renversant les menaces reçues d'autre part, qui deviennent alors outils de lutte pour ces dernières. Par opposition, la présence dans des territoires urbains physiques révèle une plus grande importance

de stabilité et de visibilité puisque moins volatiles que les territoires développés dans l'univers numérique.

5.4. Ubiquité des pratiques et des espaces : Changer de plateforme en fonction des publics visés

5.4.1. Une mobilisation simultanée des lieux numériques et physiques

Les jeunes femmes, nous l'avons vu, sont mobiles et investissent une pluralité de territoires autant numériques que physiques. Celles-ci sont également versatiles, puisqu'elles mobilisent dans le même temps une pluralité de modes d'expression — qu'ils soient textuels, iconographiques, vidéographiques, etc. Cette ubiquité des pratiques s'explique par la nécessité de s'adapter aux publics qu'elles désirent rejoindre, mais également par leur accessibilité aux espaces et technologies pour le faire. L'ubiquité des usages n'efface cependant pas la spécificité propre à chaque lieu et médium d'expression, chacun présentant ses propres avantages et enjeux.

Les jeunes femmes rencontrées expliquent à cet égard changer leurs modes d'expression en fonction de leurs besoins, qu'ils s'agissent des publics qu'elles souhaitent atteindre, de contraintes économiques ou encore de contraintes sociales. Ainsi, Kétura, la jeune rédactrice d'Amalgame explique que la mobilisation d'une pluralité d'outils au sein des lieux numériques lui permet de s'adapter à la diversité des publics qu'elle désire rejoindre. En effet, la jeune femme qui apprécie écrire sur Amalgame, n'hésite pas à mobiliser d'autres lieux par le biais d'autres plateformes, tel que YouTube, pour y produire des vidéos ou encore Facebook, pour diffuser ses productions, et ainsi rejoindre des publics qu'elle est consciente de ne pas atteindre autrement. Elle explique par ailleurs, lorsque je lui demande ce qui la motive à mobiliser cette diversité de lieux et d'outils que ;

Parfois ce n'est pas que ton discours n'est pas bon, mais simplement qu'il n'est pas adapté à ton public, et pas adapté à ce que tu veux projeter. Par exemple, ça se peut qu'un article de 2000 mots n'intéresse pas la sœur de mon amie qui a 12 ans, mais qu'une vidéo de 3 min avec des images, plein de couleurs, peut-être que ça la passionnera. [...] Je pense que ce n'est pas tant le médium, je pense que je suis une personne assez versatile, mais c'est plus vraiment pour aller chercher un autre type de personnes. (Kétura, rédactrice Amalgame).

Cette relation multiple aux lieux (Boudreau 2016) est également évoquée par Gabriella Kinté, elle aussi très mobile et versatile dans les lieux qu'elle mobilise et ses usages de ces lieux. En effet, en plus de produire des vidéos sur la plateforme *Tout le Hood en Parle*, d'y diffuser des articles et d'organiser des événements dans le cadre des activités de la librairie Racines, la jeune femme n'hésite pas à se déplacer et à mobiliser d'autres lieux, autant numériques que physiques, afin de délivrer son message. Cette polyvalence constitue pour la jeune femme une nécessité, car si la librairie permet de rejoindre une population Nord-Montréalaise, elle est consciente que Montréal-Nord, en raison de son éloignement du centre-ville et de sa mauvaise accessibilité en transport public, ne permet pas de rejoindre les personnes résidant hors du quartier, mais qui, selon elle, devraient être tout autant sensibilisées aux questions soulevées sur la page *Tout le Hood en Parle* et dans sa librairie. C'est donc pour cette raison que la jeune femme se déplace et se présente dans une multiplicité de lieux. Elle se déplace au sein des universités, qui depuis la notoriété acquise avec ses projets, l'accueillent pour animer des panels et conférences. Elle s'exprime également lors d'événements organisés par d'autres groupes qui ont vocation à promouvoir les initiatives des femmes, des personnes racialisées, ou encore des réalités nord-montréalaises. Ces représentations sont alors effectuées tour à tour en son nom et au nom de sa librairie, qu'elle représente notamment lorsqu'elle occupe des stands lors de foire littéraire, d'événements antiracistes ou pour la promotion d'auteurs. Pour ces activités, la jeune femme n'est pas seule et fait parfois appel à ses bénévoles expliquant que :

On a beaucoup de bénévoles, on garde un minimum ici, mais on est présent à plein d'autres places. Par exemple, demain Robyn Maynard fait une discussion autour de son livre *Policing Black lives* et c'est Racines qui fait la table de vente, et c'est une bénévole qui va vendre des livres qui ont été commandés pour cet événement [...] on a toujours des tables à divers événements pour rejoindre des gens qui ne viennent pas jusqu'ici (Gabriella, Racines, *Tout le Hood en Parle*).

5.4.2. Complémentarité entre les lieux physiques et numériques : des territorialités réticulaires

Les jeunes femmes s'adaptent et se déplacent donc en fonction des publics qu'elles désirent rejoindre. En ce sens leur approche aux lieux est plus relationnelle que rationnelle et ne répond pas à une logique territoriale, mais plutôt réticulaire (Cattan et Clerval 2011 ; Boudreau 2016 ; Podmore 2006). Les territoires sont investis car ils offrent accès à des possibilités d'action, mais

surtout à des réseaux de solidarité — que ce soit à des réseaux de personnes racisées ou des réseaux féministes ou autres. Si les logiques territoriales sont dans l'ensemble réticulaires, elles s'appuient pour certaines sur des ancrages urbains locaux puissants incarnés dans cette étude de cas par le quartier de résidence (notamment pour les membres de *Tout le Hood en Parle* et *Racines*). Dans cette quête de lieux d'expression les territoires choisis varient et se superposent et il importe de relever et de constater l'importance de ce lien entre les lieux d'expression à la fois numériques et physiques dont l'investissement participe pour les jeunes femmes au même objectif d'appropriation symbolique et matérielle de leurs environnements urbains. Gabriella Kinté explique à ce sujet :

Le concept de *Racines* était là avant. Parce que j'avais envie de créer des espaces [...] *Tout le hood en parle* c'est un peu l'espace sur le Web et *Racines* c'était l'espace du quartier (Gabriella, *Racines*, *Tout le Hood en Parle*).

La mobilisation de ces lieux est complémentaire pour la jeune femme qui explique que ses deux projets ont été animés par un besoin d'appropriation tant matérielle que symbolique de nouveaux territoires faute de pouvoirs accéder aux territoires d'expression existants. Cette mobilisation simultanée de lieux numériques et physiques permet enfin la construction et la consolidation pour ces jeunes femmes de réseaux de solidarité locales. C'est ce que précise, Laurry rédactrice pour *Amalgame* et contributrice pour les vidéos de *Tout le Hood en Parle* :

J'aime participer à des événements, mais dans les événements je ne parle pas tant que ça. J'aime aller dans des groupes afroféministes... Mais ce qui est génial avec notre génération c'est qu'avec internet on peut aussi connecter avec des gens que tu ne rencontres pas en vrai, et qui peuvent te faire comprendre à quel point on est diversifié [...] J'utilise ces *évents*-là pour rencontrer, connecter avec d'autres femmes racisées et puis par la suite on entretient nos relations, on s'ajoute sur les réseaux sociaux et puis après c'est là qu'on commence à organiser des choses ensemble... Ou sinon souvent c'est des gens sur les réseaux sociaux, on commente sur les mêmes publications et puis on finit par se parler, et les *évents* c'est l'occasion de se croiser enfin... Pis là on crée des connexions (Laurry, *Amalgame*, *Tout le Hood en Parle*).

Les deux types de lieux forment donc un ensemble qui participe à la construction pour les jeunes femmes de territorialités urbaines riches et qui consolident leurs réseaux existants dans le même temps (Cattan et Clerval 2011). Les jeunes femmes tissent des liens à travers les territoires qu'elles investissent ; ces liens ne se limitent pas à un type de lieu en particulier et reposent sur

une fluidité des personnes et des territoires. Ces territorialités qu'elles construisent participent enfin à la formation de communautés qui viennent à leur tour renforcer et encourager l'appropriation par ces jeunes femmes de nouveaux territoires (Boudreau 2016). Dans ces lieux, les pratiques, les attitudes et les rôles des jeunes femmes varient et se transforment également, chaque lieu étant spécifique et complémentaire aux autres.

5.5. Analyse des territorialités des jeunes femmes

Ces éléments donnent à voir des territorialités plurielles et complexes. Ainsi, les lieux mobilisés par les femmes pour s'y exprimer, qu'ils soient physiques ou numériques, sont dans un premier temps, principalement des territoires qu'elles considèrent sécuritaires et sécurisants et au sein desquels elles sentent qu'elles peuvent y avoir un usage autonome. Les entrevues et observations ont indiqué que ces lieux varient selon le temps et les conjonctures et que la mobilisation de ces derniers est principalement ponctuelle. La forme de ces espaces est elle aussi plurielle, les jeunes femmes mobilisant à la fois des espaces sociofuges — permettant des usages non mixtes des lieux, dans un entre-soi qui permet de forger le discours (Scott 1990 ; Cattan et Clerval 2011) — et des espaces de nature plus sociopète — dont notamment des lieux publics, des lieux communautaires ou de restauration — qui permettent de négocier de manière directe ou indirecte leur place dans la société. L'appropriation de ces lieux serait alors conditionnée par le degré de confort et d'aisance au sein de ces derniers. Les jeunes femmes, élargissant leurs territorialités, au fur et à mesure qu'elles se sentent renforcées dans leurs légitimités à s'exprimer.

5.5.1. Le rôle pluriel des lieux mobilisés et l'importance des lieux d'entre-soi

Dans ce processus de création et d'appropriation de lieux d'expression, les espaces d'entre soi — qu'ils soient créés par les jeunes femmes ou simplement mobilisés par ces dernières — apparaissent comme essentiels et agissent en tant que « *safe space* » pour ces dernières. La création et la mobilisation de ces espaces renforçant la confiance en leurs discours (Scott 1990) et leur permettant de s'approprier et de mobiliser par la suite de nouveaux lieux et notamment de reconquérir des territoires qu'elles peinent à s'approprier autrement. Ces lieux jugés plus sûrs revêtent alors plusieurs aspects. Ce sont d'abord des lieux dans lesquels les femmes se sentent confortables et qui leur permettent de sortir des identités qui leur sont assignées. Ce sont également des lieux qui leur permettent d'élargir leurs territorialités mais aussi de s'outiller afin

d'être en mesure de s'ouvrir de nouvelles voies et participer en tant qu'égaux aux conversations que mène leur société (Hill 2019).

5.5.1.1. Des lieux pour se sentir confortable

Hill (2019), définit les « safe-spaces » comme un ensemble de « set up to offer an environment in which marginalized identities and hidden experiences can be given a voice, allowing for acceptance and affirmation. » (Hill 2019,1) Ces espaces sont alors des lieux et des temps au cours desquels les opinions minoritaires ou marginalisées peuvent s'exprimer librement, en toute sécurité. Ils permettent à un « hidden transcript », un « texte caché », matérialisé par la mutualisation des discours et des expériences, de se former (Scott 1990). Ces lieux supposent alors une certaine homogénéité des personnes qui y participent et incarnent en ce sens des lieux « d'entre-soi ». Cette homogénéité prend cependant différentes formes : elle peut reposer sur une identité de genre partagée (ex. : lieux exclusivement féminins) ; une homogénéité d'opinions sociales ou politiques (ex. : lieux militants pour un parti politique) ; ou simplement des expériences sociales communes (ex. : résidents d'un même quartier, personnes ayant partagé un même processus de migration, etc.).

Le concept dans son acception anglaise : « safe space », est sans doute plus explicite que sa traduction française ; « espace sûr » car il met l'accent sur la combinaison des principes de « sécurité » et « sûreté » à l'œuvre dans la mobilisation de ces espaces, au sein desquels les individus sont à la fois « safe from » (principe de sécurité) et « safe to » (principe de sûreté) (Lewis et al 2015). Lewis et ses collaborateurs explicitent ces deux dimensions en expliquant que le « safe space » constitue :

an environment where it is « safe to » – safe to engage in dialogue, to debate, disagree, challenge, learn; safe to express, to emot; safe to develop one's consciousness, to demonstrate one's creative talent, to fulfil one's potential. This conceptualization of safety reveals its fundamental importance to ideas of freedom; it is only when we are “safe from” that we can be free. ... Safety from routine abuse, degradation and marginalization creates conditions for women to be fully human. Safe spaces were described as providing a kind of freedom to 'be yourself', to speak and be heard, to learn and develop cognitively, to be emotionally expressive (Lewis et al. 2015, 4).

Ces espaces sont donc à la fois des espaces sûrs, garants d'une liberté de discours et d'opinion notamment, mais également des espaces sécuritaires, en ce qu'ils protègent les protagonistes d'agressions ou de mises en marge que ces dernières pourraient expérimenter dans d'autres lieux. Les femmes rencontrées au cours de cette étude corroborent la lecture du « Safe space » proposé par Lewis et ses collaborateurs. Notre étude a en effet montré que les jeunes femmes considèrent que les lieux d'entre-soi — qu'elles se créent ou mobilisent — les libèrent puisqu'ils leur permettent de sortir des identités qui leur sont assignées mais également d'élargir leurs territorialités. Ils les protègent également puisqu'ils constituent des lieux au sein desquels les jeunes femmes sont en mesure de se défaire des stigmates liés à la racialisation et de porter leurs discours sans crainte de représailles.

5.5.1.2. Sortir des identités assignées et construire un dialogue « d'égalité » avec l'autre

Les territoires qu'investissent les jeunes femmes rencontrées permettent par ailleurs de s'émanciper de certaines identités qui leur seraient assignées, puisqu'ils visent à s'offrir des lieux pour dire leur complexité. Kétura, éditrice pour Amalgame, explique ainsi que ces lieux lui permettent de s'émanciper de la racialisation qui l'affecte en tant que jeune femme noire. Elle estime par ailleurs, que les lieux d'entre-soi qu'elle mobilise lui offrent la possibilité de discuter sans censure des paradoxes identitaires qu'elle porte (Potvin 2007). Ces espaces lui offrent dans le même temps l'occasion d'élargir ses propres conceptions, et par le fait même de se libérer de certaines assignations identitaires qu'elle s'imposait ou qui lui sont renvoyés (Scott 1990). Elle explique ainsi :

C'est vraiment difficile de trouver des places où tu te sens confortable. J'avais l'impression que quand j'étais avec mes amis blancs, ils me trouvaient trop noire même si j'essayais de m'adapter le plus possible. Même si je ne répondais pas aux stéréotypes, même si je ne parlais pas fort, même si... j'étais trop noire. Et là quand j'arrivais le dimanche à l'église, j'étais comme trop blanche. On dirait qu'en grandissant j'avais vraiment de la difficulté à trouver ma place. Et puis en fait tu sais, quand tu es au noire au Québec tu n'es pas vraiment Canadienne parce que tu es Québécoise, mais tu n'es pas vraiment québécoise non plus. J'avais besoin de pouvoir discuter de tout ça... Maintenant j'ai l'impression que je suis juste la personne que je veux, je peux aimer ce que je veux... j'ai l'impression que j'ai plus de choix maintenant. J'ai l'impression que les gens avec qui je suis, c'est des gens qui m'acceptent plus. J'ai l'impression que je vois une certaine diversité dans la

communauté noire. Parce que souvent j'ai l'impression qu'on voit juste un type de personne noire. (Kétura, Amalgame).

Gabriella estime que les lieux d'entre-soi incarnent des lieux propices pour certaines conversations et enjeux spécifiques aux femmes racialisées. Les espaces réservés aux femmes leur octroient un temps durant lequel elles peuvent exprimer leurs enjeux spécifiques sans crainte d'être interrompues ou effacées par d'autres enjeux jugés plus pertinents par d'autres. Elle partage à ce sujet une anecdote survenue lors d'un événement à destination des membres de sa communauté qui lui a permis de saisir la nécessité de se doter d'espaces féminins :

On a eu une discussion super intéressante une fois. C'était un panel où les hommes noirs parlaient d'abord et ensuite les femmes. Et c'est drôle parce que quand les hommes noirs parlaient, tout le monde écoutait et tout le monde buvait leurs paroles. Ce qu'ils disaient était intéressant, parce qu'on ne se rendait pas compte que toutes ces choses-là arrivaient dans leur vie. Je trouve qu'ils devraient prendre la parole plus... Mais ce qui était plate avec cette discussion-là c'est justement que lorsque c'était au tour des femmes de parler, tout le monde commençait à partir. Et puis quand les femmes parlaient, il y avait beaucoup de personnes qui coupaient la parole. Ça n'arrivait pas quand c'était les hommes qui parlaient. Mais quand c'était les femmes, il y avait beaucoup d'hommes qui posaient des questions et leur coupaient la parole (Gabriella, Racines, Tout le Hood en Parle).

Enfin, ces lieux permettent tout simplement à ces femmes de s'ouvrir de nouveaux horizons, et d'y discuter des enjeux propres à leurs générations.

Comme je sais que c'est bizarre, mais je ne pensais pas que tu pouvais être noir et végane. (rire) je pensais qu'être végane c'était tellement un truc de blanc. Mais non ! En étant sur les réseaux et en parlant à d'autres gens tu vois que comme tu peux être noir et végétalien, etc. Il y a même des livres avec des recettes classiques haïtienne, mais Végan (Gabriella, Racines, Tout le Hood en Parle).

Ces lieux peuvent alors constituer des espaces sans revendications au sein desquels les « questions d'identités sont suspendues » (Van Leeuwen 2007). Les femmes y sont alors en mesure de parler de soi sans avoir à évoquer les questions de l'identification de soi. Elles y trouvent enfin où elles trouvent la place de se dire et donc de reconfigurer leurs positions dans la conversation sociale avec les majoritaires.

5.5.2. Un écosystème des lieux d'expression pour (re)nouer le dialogue avec « L'autre »

Les précédentes sections ont montré que les territorialités des femmes racisées s'inscrivent dans une dynamique réticulaire qui consiste en l'usage et l'appropriation — parfois simultanément — d'une multiplicité de lieux autant numériques que spatialement situés dans la ville. Les constats précédents ont également démontré que la mobilisation des différents lieux s'effectuait à des temps particuliers pour les jeunes femmes racialisées. Ces processus d'appropriation résultent enfin d'une réaction à une insatisfaction devant l'offre de lieux existants, combinée à une inadaptation des lieux de participation « institués » à répondre aux besoins d'expression de ces jeunes femmes (Ahmed 2012). Leurs territorialités traduisent par ailleurs un rapport à la fois complexe, spécifique et fluide au territoire, conditionné par leurs conditions sociales et leurs expériences de racialisation dans l'espace urbain (Blanchard et Hancock 2017 ; Listerborn 2015).

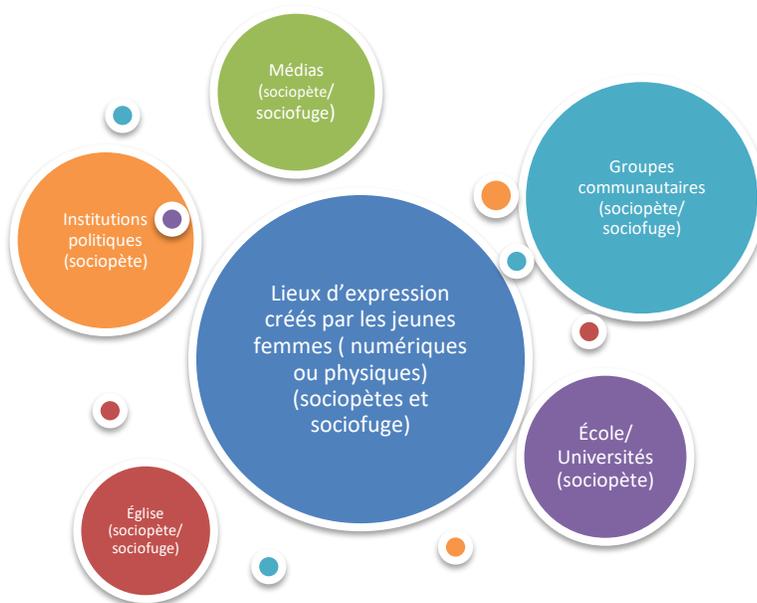


Figure 5.3 : Écosystème des espaces d'expression mobilisés par les jeunes femmes rencontrées

Réalisation : Célia Bensiali-Hadaud

Le schéma ci-dessus, recense les différents types de lieux mobilisés par les jeunes femmes dans le cadre de leurs pratiques d'expression observées. Y figurent les lieux mentionnés au cours des chapitres précédents ainsi que les dynamiques dans lesquelles ces espaces sont investis ou pensés (dynamique sociopète et/ou sociofuge). Dans cet écosystème, les lieux non créés par les groupes, mais investis de façon ponctuelle occupent une position périphérique, mais significative dans la construction de leurs territorialités. Ces derniers sont autant des lieux communautaires,

— tels que les églises que leurs communautés fréquentent ou encore des groupes communautaires dont elles sont proches —, que des espaces de participation « institués » — tels que des universités ou autres institutions publiques et politiques. Car si les groupes privilégient l'usage de lieux d'expression indépendants qu'ils se créent, l'existence de ces lieux ne peut être comprise sans leur interaction avec les autres lieux d'expressions existants, qu'ils investissent ou évitent.

La relation entre les différents types d'espaces est en effet dynamique et donne à voir un écosystème de participation citoyenne locale dans lequel les femmes s'inscrivent et s'engagent. Le terme écosystème est employé ici pour rendre compte de l'interdépendance entre les lieux « dont chacun contribue au maintien de l'ensemble qu'ils constituent, et à la régulation des rapports que cet ensemble entretient avec son environnement » (Grafmeyer 1994, 27). La notion d'écosystème permet également de saisir l'interdépendance qui existe dans la dynamique entre ces lieux. En effet, les réseaux qui permettent à ces territorialités de se développer ne peuvent pas à eux seuls, expliquer l'existence de ces lieux d'expression. Chaque lieu apparaît ainsi comme conditionné par la présence de l'ensemble des autres lieux (qu'ils soient évités ou appropriés). L'existence de ces lieux est par ailleurs conditionnée par une volonté de transformation des espaces où se jouent les transactions sociales (Remy 2016). Les lieux où se forme le « hidden transcript » ne peuvent ainsi être pensés en dehors des lieux du « public transcript » puisque les premiers existent en raison des obstacles que traduisent les seconds. Il faut également comprendre que les lieux du « public transcript » se transforment parfois eux aussi, à la suite de la présentation des arguments formés dans les lieux du « hidden transcript ».

L'écosystème des lieux d'expression repose enfin sur une logique réticulaire ; les territorialités ne sont ainsi pas délimitées par un territoire précis, mais par les fonctions et les usages que les lieux permettent. Ce sont donc des territorialités qui reposent sur la mobilité et la connectivité des personnes qui les mobilisent et qui connectent les lieux à travers les réseaux qui sont créés. Enfin, cet écosystème créé par les pratiques de ces femmes engendre par son existence les conditions sécurisantes pour un accès renforcé à la ville, notamment en raison la complémentarité des lieux sur lesquels il est constitué. En effet, la confrontation de cette double dynamique à la fois concurrentielle et complémentaire alimente les jeunes femmes dans leur affirmation discursive et identitaire et façonne en retour la continuité de leur investissement dans ces lieux institués. Les pratiques spatiales des jeunes femmes oscillent entre la mobilisation de lieux qu'elles se créent dans l'objectif de s'octroyer des usages autonomes, articulés parallèlement au réinvestissement

de lieux de participation « institués », tels que leurs écoles, les groupes communautaires ou encore les universités.

L'étude des territorialités de Gabriella Kinté et de ses projets est à ce titre très éclairante pour rendre compte de l'articulation de cet écosystème des lieux d'expression. Comme nous l'avons vu, la jeune femme a tout d'abord fréquenté des lieux d'expression à vocation féministe qu'elle délaissera pour un temps avant de les réinvestir autrement par la suite. Son implication et ses territorialités ne peuvent être saisies en dehors du contexte sociopolitique et territorial duquel ils émergent ; car c'est à titre de jeune femme afrodescendante et Nord-Montréalaise que Gabriella s'exprime. C'est par ailleurs suite à un sentiment de mise à l'écart et d'instrumentalisation des enjeux des femmes racialisées qu'elle décide de se distancier de certains lieux de participation « institués » et d'en créer de nouveaux : numériques avec *Tout le Hood en Parle*, et physique avec la librairie *Racines*. L'ouverture de ces nouveaux lieux permet à la jeune femme de s'émanciper d'une structure et d'éléments de langage qu'elle estime déconnectés, car loin des réalités des communautés racialisées. Cette rupture permet dans le même temps de se construire un discours à soi et de renforcer sa position dans l'écosystème discursif. Gabriella à travers ses plateformes réinvestit ensuite les lieux de participation « institués » dont elle éprouvait autrefois le besoin de se distancier. Ce réinvestissement participe par ailleurs à transformer ces lieux institués et révèle une « transaction sociale » réussie entre ces différents groupes. En effet, depuis 2019, *Tout le Hood en Parle*, organise de nombreux panels et festivals dans des lieux tant institutionnels comme des universités (Ex : semaine d'échange organisé à l'automne 2019 à l'UQAM pour discuter des enjeux d'antiracisme), qu'artistiques (Ex. semaine intitulée « *TLHEP fest* » mêlant panels de discussion autour des enjeux vécus par les personnes racisées au Québec, expositions artistiques et festivités nocturnes, organisé au *Ausgang Plaza*, un espace culturel multidisciplinaire, à l'automne 2019). Leur présence a ainsi été repensée, puisque les jeunes femmes racisées disposent de plus grandes agentivités au sein de ces espaces. La librairie *Racines* est pour sa part devenue un lieu incontournable pour les politiciens montréalais et canadien qui cherchent à rejoindre les personnes racisées, la Mairesse de Montréal, Valérie Plante, y ayant fait une apparition lors de sa campagne électorale, ou encore le Premier Ministre Trudeau les invitant lors de célébrations du mois de l'histoire des noirs.

5.6. Conclusion :

L'ouverture de lieux d'expression permet donc la réappropriation de lieux existants et participe ainsi à redéfinir les territorialités des jeunes femmes racisées dans la ville. Dans ce processus fait de rupture et de (dis) continuité ce n'est donc pas « le Vivre-Ensemble » qui est remis en question, mais les mécanismes et les langages employés pour sa réalisation. Enfin, et comme nous l'indique l'angle d'approche par les territorialités, les pratiques des jeunes femmes ne sont pas linéaires et passent par la mobilisation simultanée et successive d'une multiplicité de lieux connectés en réseau (Boudreau 2016, 75).

Ce chapitre a mis l'emphase sur les territorialités des jeunes femmes racisées en quête de lieux d'expression. En insistant sur la relation entre les lieux créés par les enquêtées et les lieux appropriés, il a démontré la présence chez elles de fortes considérations quant à l'accessibilité de la ville et plus largement à une forme de citoyenneté pensée et questionnée à travers l'accessibilité à des territoires d'expression. De ce point de vue, ce chapitre a illustré plus spécifiquement le caractère fluide des réseaux et territorialités des jeunes femmes. On a ainsi montré que les territorialités étaient formées d'une multitude de lieux — à la fois numériques et physiques — ancrés localement et répondant à des logiques d'actions connectées aux contextes globaux (Boudreau 2016). On a vu par ailleurs que les jeunes femmes jouent avec le registre de la visibilité et l'invisibilité pour former et nourrir leurs territorialités (Scott 1990 ; Cattan et Clerval 2011). Pour cela elles investissent tout autant des lieux numériques que urbains physiques. Ces lieux correspondent essentiellement à l'appropriation ponctuelle et éphémère d'espaces intermédiaires dont des espaces publics ou de restauration, mais également des espaces de participation « institués ».

Enfin, les témoignages des jeunes femmes évoquent de nombreux moments de ruptures pour expliquer l'origine de leur volonté d'agir et de se créer des lieux d'expression. Ces moments semblent ainsi, à l'instar des théories de Boudreau, être constitutifs de l'action des jeunes femmes, qui expérimentent leurs territorialités en trois temps :

1. Tensions et inconforts ressentis dans les lieux publics ou espace de participation « institués » par les jeunes femmes

2. Ouverture de nouveaux espaces ou appropriation d'espaces non mixtes dont l'objet est de mutualiser les discours et de construire une confiance pour remobiliser les espaces où se produisent les transactions sociales.
3. Retour aux « espaces intermédiaires » : dynamiques transactionnelles au bénéfice des jeunes femmes et appropriation matérielle et symbolique des lieux de participation « institués ».

Les territorialités sont donc dynamiques et caractérisées par des moments de tensions et de négociation. Ce que nos observations ont montré c'est que la mobilisation des lieux et les transformations opérées dans les lieux qu'elles vont investir et s'ouvrir s'inscrivent dans une dynamique transactionnelle telle que pensée par Rémy. Ces transactions sont réalisées en deux temps majeurs que cette recherche a mis en lumière. D'abord, par l'ouverture d'espaces pour créer un contre discours : le « infra-political » discours (Scott 1990). Ces lieux sont alors de nature sociopète, donc tournés vers l'entre-soi, et répondent à une logique d'action réticulaire, à travers la mobilisation de points spatiaux-numériques connectés en réseau, mais ne répondant pas nécessairement à une connexion territoriale logique. Elle passe enfin, par le « braconnage du quotidien » pour reprendre l'expression de De Certeau et se traduit par des logiques d'actions tactiques plus que stratégiques, impulsées par leurs vécus et leurs expériences quotidiennes (Boudreau 2016).

Ensuite, un second temps de leur action est la phase de reconnaissance ; la transaction sociale est transformée et les jeunes femmes reviennent dans des relations impliquant une rencontre. Les échanges sont alors ancrés dans des dynamiques interactionnelles concrètes spatialement situées. Enfin, la lecture des territorialités montre que ces femmes ne cherchent pas seulement à être vues dans la ville, puisque leurs territorialités semblent être animées par une conscience d'action citoyenne. Cette conscience d'action citoyenne doit être enfin comprise dans une logique une « conception non-linéaire des temps sociaux » (Boudreau 2016, 41). Puisqu'ici si le temps présent domine leurs logiques d'action — les jeunes femmes étant en réaction à des actualités sociopolitiques ou à leurs conditions de vie actuelles — elles parlent d'un futur « that is already located in the present » (Boudreau 2016, 41) et se nourrissent de l'histoire pour comprendre leurs conditions présentes et y inscrire leurs discours et leurs actions. Cette dimension temporelle est un autre élément permettant de mieux lire les territorialités et comment se créent les lieux d'expression des femmes racisées. Elle n'a malheureusement pas pu être approfondie dans ce mémoire, mais gagnerait à l'être dans une étude subséquente.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous cherchions dans le cadre de ce mémoire à mieux comprendre les processus territoriaux qui permettent à des jeunes femmes racisées de s'exprimer en tentant de répondre à la question suivante : comment les jeunes montréalaises racialisées se créent-elles des lieux d'expression ? Nous souhaitions plus particulièrement explorer les lieux que les femmes racisées s'ouvrent et s'approprient dans un contexte où, comme évoqué en introduction, leur participation est perçue comme le gage de leur intégration (White 2015) et du plein exercice de leur citoyenneté (Rocher 2015), mais où on assiste dans le même temps à la multiplication des obstacles à leur participation (Chapitre I). L'étude des territorialités urbaines (Chapitre II) a permis de décrire les mécanismes et les lieux mobilisés par les groupes dans le cadre de leurs pratiques d'expression (Chapitre IV et V). Nous avons également montré, à l'instar des théories de Boudreau, l'importance de sortir du paradigme de la participation citoyenne « centrée sur les institutions » ou « state centered » (Boudreau 2016, 18), pour saisir la participation des jeunes en contexte urbain. Les actions citoyennes ont ainsi été observées dans leurs dimensions quotidiennes et ont été appréhendées à travers la multiplicité des lieux mobilisables.

Il fallait alors sortir du « visible » comme le suggérait Scott (1990), et ne pas rechercher à lire les interactions uniquement dans le contact physique avec l'autre, mais aussi considérer les lieux numériques (Carpio 2018). Il fallait également saisir l'importance des moments marqués par l'absence d'interaction entre les groupes (Remy 2016) et redonner tout son sens à l'inattention en situation de coprésence, dans des contextes urbains où être dans l'espace est révélateur de « civilité à la diversité » (Germain et al. 2015, 183). Car cette recherche porte sur les territoires urbains ; et l'urbanité, nous l'avons montré, a transformé le rapport à la participation en ouvrant de nouvelles voies et en exposant de nouvelles territorialités plus réticulaires et non-linéaires (Boudreau 2016, 18). Pour ces raisons lire les lieux d'expression des jeunes femmes ne pouvait se faire sans une ethnographie approfondie de leurs pratiques (chapitre III). Cela supposait enfin de naviguer entre les lieux numériques et spatiaux-physiques avec les jeunes femmes pour en saisir les liens, leurs interdépendances, mais aussi leurs intérêts respectifs.

Quels sont les lieux d'expression des JFMR et comment les JFMR investissent-elles les lieux qu'elles créent ?

Les chapitres IV et V ont montré que ces lieux sont multiples et l'importance de saisir la pluralité des logiques pour la majorité guidées par des logiques de territorialité réticulaires. La lecture des lieux d'expression a par ailleurs rappelé l'importance de ne pas réduire les territorialités des femmes racisées aux seuls lieux visibles et permanents (Cattan et Clerval 2011 ; Podmore 2006) et de saisir la pluralité des logiques sociospatiales à l'œuvre. Ainsi si certains lieux appropriés ou créés sont voués à l'entre-soi — et organisés autour de logiques sociofuges, permettant aux discours minoritaires d'émerger ; d'autres au contraire, sont pensés pour créer une conversation entre ces groupes et « les autres » et répondent alors à des logiques sociopètes. Ces logiques ne sont toutefois pas exclusives, certains groupes adoptant des modes d'expressions situés à l'intersection des deux dynamiques (chapitre IV et V).

Les interlocuteurs de ces jeunes femmes sont eux aussi pluriels et réfèrent à une variété de majoritaires. Leurs discours peuvent être adressés aux membres de leurs propres communautés ethnoculturelles (les hommes, leurs parents, leurs pairs), ou encore des personnes avec qui elles partagent une proximité ou une distance géographique (les habitants de leurs quartiers de résidence ou des arrondissements voisins, les autres Montréalais, les autres Québécois, etc.). Enfin, leurs discours peuvent autant être adressés autant à d'autres jeunes, qu'aux « adultes ».

Comment les JFMR investissent-elles les lieux qu'elles créent ?

Cette recherche a également exploré les échelles au sein desquelles se forment les lieux d'expression et les discours auxquels ils réfèrent. Nous avons ainsi mis en lumière l'importance de la localité en tant qu'échelle de construction du discours. Le Québec, province dans laquelle résident l'ensemble des participantes, a ainsi régulièrement été évoqué dans les propos de l'ensemble des groupes. La province incarne alors à la fois une caractéristique de leur définition identitaire : « Je suis québécoise » — car les jeunes femmes y résident et y sont nées pour la plupart — et symbolise dans le même temps un sentiment de rejet en raison de la mise à l'écart du « nous québécois » dont certaines estiment faire l'objet (Ben Soltane 2015). Le Québec devient alors une catégorie symbolique dans laquelle leurs identités sont questionnées et mises en contraste avec une identité blanche francophone historiquement associée à l'identité québécoise. Leur présence sur le territoire est elle aussi discutée, puisque les groupes auxquels elles s'identifient sont à la fois minoritaires en termes d'effectifs à l'échelle de la province, mais également en termes de visibilité.

La lecture que ces femmes se font de leurs localités constitue donc une donnée importante pour saisir les lieux d'expression qu'elles choisissent de mobiliser et de créer puisqu'elle nous informe sur la position que ces dernières estiment occuper dans leur société. Cette recherche a ainsi montré que les femmes impliquées dans les études de cas entretiennent une relation ambivalente avec une identité québécoise racisée qu'elles clament et dont elles se distancient par ailleurs. Joan W. Scott évoquait à ce sujet l'idée d'une « citoyenneté paradoxale » (1996) pour décrire la complexité des engagements féministes, dont la « revendication sociale d'égalité » (Frazer, 2004, 153) s'accompagne d'une lutte pour la reconnaissance de l'altérisation dont elles font l'objet. C'est enfin dans la ville que se matérialisent ces ambivalences exprimées. Ainsi, la ville symbolise tout autant le lieu où se matérialisent les inégalités et où se donnent à voir l'engagement de ces personnes.

Les témoignages diffusés sur les groupes comme les vidéos produites par *Tout le Hood en Parle*, témoignent à cet effet de « l'assignation à des places et les contraintes exercées sur les mobilités » qu'éprouvent ces jeunes femmes (Hancock 2014, 2). Par l'évocation des différents contrôles que les membres de ces groupes rencontrent (contrôle policier dans les stations de métro pour les jeunes hommes, agressions dans certains quartiers centraux ou rejets de certains espaces institutionnels) elles rappellent la nécessité de mener une lutte située et d'affirmer les spécificités de leurs expériences. Mais ces moments de mise à l'écart sont également apparus comme porteurs de leurs engagements, réaffirmant ici les théories de Boudreau selon qui les moments de discordances et de rupture caractérisés par la mise à l'écart sont en réalité déterminants dans la construction des actions politiques (Boudreau, 2016). En effet, les moments de discordance et de conflits permettent à ces femmes d'interroger les lieux de participation « institués », et d'interroger dans le même temps le rapport à leur visibilité et invisibilité (Ahmed 2012). Par l'ouverture et l'appropriation de lieux d'expression, les jeunes femmes s'opposent ainsi à, « l'invisibilisation, la relégation ou l'assignation à espace » (Hancock 2014, 2). De ce point de vue, l'espace fonctionne comme ressource, et pas juste comme un vecteur d'oppression.

Repenser les lectures de la participation des personnes minorisées :

Lire les territorialités urbaines nous aura enfin permis de voir comment les femmes participent à la discussion sur le « vivre-ensemble ». Par la création et la mobilisation de ces territorialités, les

jeunes femmes participent à transformer la ville, mais aussi leur position dans la société. Par cela, elles renversent également les stigmates associés au quartier et aux personnes racialisées tout en se réappropriant le discours sur elles-mêmes. On peut alors concevoir les espaces d'entre-soi que les jeunes femmes se créent comme des espaces politiques, car ils permettent la reconfiguration des rapports de pouvoirs au sein des lieux de participation « institués » en les ancrant dans la ville (Hancock 2014).

Les jeunes femmes, nous l'avons vu, participent aux discussions sur le « vivre-ensemble » depuis leurs positions sociales spécifiques, mais leur participation est conditionnée par leur expérience de la marginalisation et se traduit par un rapport critique aux espaces du discours. En effet, saisir les pratiques des jeunes femmes suppose donc de comprendre les spécificités de leurs vécus, sans pour autant les réduire à leurs oppressions, et de les saisir en tant que sujet politique (Benhadjoudja 2018). Car ces mécanismes de rupture et continuité constituent une forme d'action politique et construisent une urbanité contemporaine qui amène à de nouvelles pratiques citoyennes (Boudreau 2016). Leurs discours ont une visibilité qui questionne les pratiques d'empowerment institutionnalisées et plus largement une citoyenneté incomplète, puisqu'essentiellement construite sur « des devoirs à être ». Leur absence des lieux de participation « institués » relève ainsi moins d'un désintérêt de leur part, que d'une conscience de leur position minoritaire et de l'adoption de stratégies alternatives pour repenser leur position dans cette conversation. En effet, il ne s'agit pas pour ces femmes de répondre à des devoirs citoyens traduits sous forme d'injonction à la participation citoyenne, mais plutôt, de prendre par soi-même, un accès à la ville par les lieux mobilisés ou créés. Chaque lieu mobilisé dans le cadre de leurs pratiques d'expression exerce ainsi un rôle important d'inclusivité dans la ville dès lors qu'il devient visible pour d'autres femmes racialisées et qu'il leur permet de se repositionner dans les dynamiques interactionnelles. Toutefois, il ne faut pas oublier que dans une conception de plus en plus néolibérale de cet accès à l'urbanité (Harvey 2010), la mise en place de ces espaces à un coût, en temps et en ressource, et tant que ce coût existe pour ces femmes, il sera nécessaire d'exercer ces dynamiques de rupture et de réinvestissement en continu afin de préserver la dimension inclusive de cet écosystème.

Les conclusions de cette recherche offrent un survol de la complexité des pratiques des femmes racisées, mais bénéficieraient d'être complétées par des travaux plus riches. En effet, la recherche s'est contentée de lire les territorialités de trois groupes et n'a pas analysé les interactions au sein de ces espaces entre les membres par exemple. Il serait dès lors intéressant d'explorer plus en détail ces modalités de l'interaction. Par ailleurs ce mémoire se penche essentiellement sur les

contextes francophones ; une recherche ultérieure pourrait explorer plus en détail les relations entre les espaces francophones et anglophones de la ville car la ville compte un nombre important de structures similaires anglophones.

BIBLIOGRAPHIE :

- Ahmed, Sara. 2012. *On being included: Racism and diversity in institutional life.* : Duke University Press.
- Alessandrin, Arnaud, Johanna Dagorn et Naïma Charai. 2016. « Les villes face aux discriminations : introduction ».
- Almeida, Shana M. 2016. « Theorizing the Local: Diversity, Race and Belonging in the City of Toronto. ».
- Aouici, Sabrina et Rémi Gallou. 2013. « Ancrage et mobilité de familles d'origine africaine : regards croisés de deux générations. » *Enfances Familles Générations Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine* (19).
- Arora, Payal. 2014. *The leisure commons: A spatial history of Web 2.0.* : Routledge.
- Authier, Jean-Yves, Alain Bourdin, Annick Germain et Marie-Pierre Lefevre. 2016. « Penser l'espace en sociologie. Introduction au Dossier. » *SociologieS*.
- Badouard, Romain. 2016. « Je ne suis pas Charlie ». Pluralité des prises de parole sur le web et les réseaux sociaux.
- Balleys, Claire 2017. « Socialisation adolescente et usages du numérique. » *Revue de littérature*.
- Barot, Rohit et John Bird. 2001. « Racialization: the genealogy and critique of a concept. » *Ethnic and racial Studies* 24 (4): 601-618.
- Bédard-Provencher, Ariane. 2018. « Une analyse intersectionnelle des relations entre féministes islamiques et séculières au Québec. ».
- Beebeejaun, Yasminah 2017. « Gender, urban space, and the right to everyday life. » *Journal of Urban Affairs* 39 (3): 323-334.
- Ben Soltane, Sonia 2015. « Femmes maghrébines immigrantes au Québec, une « double absence ». » *Le sujet du féminisme est-il blanc* : 209-228.
- Benhadjoudja, Leila 2015. « De la recherche sur les féminismes musulmans : enjeux de racisation et de positionnement ». dans *Le sujet du féminisme est-il blanc* dir Hamrouni et Maillé : Éd : Remue-Ménage. 41— 57.
- . 2017. « Laïcité narrative et sécularonationalisme au Québec à l'épreuve de la race, du genre et de la sexualité. » *Studies in Religion* 46 (2): 272-291.
- . 2018. « Les femmes musulmanes peuvent-elles parler ? » *Anthropologie et Sociétés* 42 (1) : 113-133.
- Beninger, Kelsey. 2017. « Social media users' views on the ethics of social media research. » *The SAGE handbook of social media research methods* : 57-73.

Bensiali-Hadaud, Célia; Germain, Annick. 2017. Rapport sur l'état de la situation des consultations et analyses, dans le cadre du plan d'aménagement du nord-est de Montréal-Nord. Version finale. INRS Centre — Urbanisation Culture Société, Montréal.

Cette liste a été générée le Fri Aug 14 04:0

Beuscart, Jean-Samuel, Eric Dagiral et Sylvain Parasie. 2016. *Sociologie d'internet*. : Armand Colin.

Bilge, Sirma 2013. « Reading the racial subtext of the Québécois accommodation controversy: An analytics of racialized governmentality. » *Politikon* 40 (1): 157-181.

Bilge, Sirma et Mathieu Forcier. 2016. « La racialisation. » *Revue Droits et Libertés* 35 (2) : 13-14.

Blackwell, Courtney K, Alexis R Lauricella et Ellen Wartella. 2014. « Factors influencing digital technology use in early childhood education. » *Computers Education* 77 : 82-90.

Blanchard, Gersende, Simon Gadras et Stéphanie Wojcik. 2013. « Chapitre 8— Analyser la participation politique en ligne : des traces numériques pratiques sociales. » : 166-186.

Blanchard, Sophie et Claire Hancock. 2017. « Enjeux de genre et politiques urbaines : les enseignements d'une recherche à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). » *Géocarrefour* 91 (91/1).

Boissonnade, Jérôme 2007. « Processus d'identification territorialisés. » *L'Homme la Societe* (3) : 85-102.

Bondi, Liz et Damaris Rose. 2003. « Constructing gender, constructing the urban: a review of Anglo-American feminist urban geography. » *Gender, Place Culture : A Journal of Feminist Geography* 10 (3): 229-245.

Boudreau, Julie-Anne. 2004. « Territoire vécu, territoire stratégique et territoire institutionnalisé : de la redéfinition de la solidarité sociale à Los Angeles. » *Lien social et politiques* (52) : 107-118.

Boudreau, Julie-Anne 2013. « Jeunes et gangs de rue : l'informel comme lieu et forme d'action politique à Montréal. » *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies* 12 (3): 520-550.

Boudreau, Julie-Anne. 2016. *Global urban politics: informalization of the state*. : John Wiley & Sons.

Bourdieu, Pierre. 1978. « i Entretien avec Anne-Marie Métailié. » *Les jeunes et le premier emplo* : 520-530.

Boussiki, Steves, Rey Lynda, Sabrina St Louis. 2019. Oser ensemble le changement. Livre Blanc Table de quartier Montréal-Nord.

Boy, John D et Justus Uitermark. 2016. « How to study the city on Instagram. » *PloS one* 11 (6): e0158161.

- Browne, Kath, Marta Olasik et Julie Podmore. 2016. Reclaiming lesbian feminisms: Beginning discussions on communities, geographies and politics. In *Women's Studies International Forum*, : Elsevier.
- Campbell, Neil et Alasdair Kean. 2012. *American cultural studies [ressource électronique] : an introduction to American culture*, 3rd. London ; New York: Routledge.
- Cattan, Nadine et Anne Clerval. 2011. « Un droit à la ville ? Réseaux virtuels et centralités éphémères des lesbiennes à Paris. ».
- Collins, Patricia Hill. 1986. « Learning from the outsider within: The sociological significance of Black feminist thought. » *Social problems* 33 (6): s14-s32.
- . 2002. *Black feminist thought: Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*. : Routledge.
- Collins, Patricia Hill et Sirma Bilge. 2016. « Intersectionality. Cambridge : Polity. ».
- Crenshaw, Kimberley. 1990. « Mapping the margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color. » *Stan L Rev* 43: 1241.
- Cunin, Elisabeth 2003. « La 'negra nieves' ou le racisme à fleur de peau. Regards croisés sur une caricature. » *Bulletin de l'Institut français d'études andines* (32 (2)) : 237-262.
- Dagnaud, Monique 2011. « Chapitre 3. Génération « la culture numérisée pour tous ». » *Nouveaux Debats* : 109-157.
- Darchinian, Fahimeh, Marie-Odile Magnan et Fasal Kanouté. 2017. « Jeunes adultes issus de l'immigration et marché du travail. Logiques d'orientation professionnelle. » *Diversité urbaine* 17 : 113-132.
- Dejean, Frédéric, 2015 : « Les étudiants face à la radicalisation religieuse conduisant à la violence : Mieux les connaître pour mieux prévenir ». *Rapport de recherche présenté dans le cadre du Plan d'action gouvernemental 2015-2018 : La radicalisation au Québec : agir, prévenir, détecter et vivre ensemble*.1-91.
- Devriendt, Émilie, Michèle Monte et Marion Sandré. 2018. « Analyse du discours et catégories « raciales » : problèmes, enjeux, perspectives. » *Mots Les langages du politique* (116) : 9-37.
- Dhingra, Pawan. 2005. *The 1.5 Generation: Becoming Korean American in Hawai'i*. : JSTOR
- Di Méo, Guy 1998. « De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie. » *L'information géographique* 62 (3) : 99-110.
- Ducharme, Daniel, Paul Eid. 2006. *La notion de race dans les sciences et l'imaginaire raciste : la rupture est-elle consommée?*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse Québec.
- Eid, Paul. 2012. « Les inégalités « ethnoraciales » dans l'accès à l'emploi à Montréal : le poids de la discrimination ». *Recherches sociographiques*, 53(2), 415-450.

- Essed, Philomena. 1996. *Diversity: Gender, color, and culture*. : Univ of Massachusetts Press.
- Essed, Philomena 2005. « Gendered preferences in racialized spaces: Cloning the physician. » *Racialization: Studies in theory practice* : 227-247.
- Fall Khadiyatoulah.2015. « De quoi l'expression « le vivre-ensemble » est-il le nom ? Cartographie d'une notion dans Pluralité et Vivre ensemble, sous la dir.de Francine Saillant, 21-39. Québec, CA : Presse de l'université Laval
- Fraser, Nancy. 2004. « Justice sociale, redistribution et reconnaissance. » 23 (1): 152-164. doi: 10.3917/rdm.023.0152.
- Fuchs, Nathalie. 2016. « Les frontières de l'identité collective dans le militantisme de cité. » *Agora débats/jeunesses* (1): 35-48.
- Gagnon, Yves-Chantal. 2005. *L'étude de cas comme méthode de recherche: guide de réalisation*. : PUQ.
- Galland, Olivier. 2007. *Boundless youth: Studies in the transition to adulthood*. : Bardwell Press.
- . 2010. *Les jeunes*. : La découverte.
- Gallant, Nicole 2008. « Choix identitaires et représentations de l'identité issue de l'immigration chez la deuxième génération. » *Canadian Ethnic Studies* 40 (2): 35-60.
- Gallant, Nicole et Stéphanie Garneau. 2016. « Les jeunes et l'action politique. Participation, contestation, résistance. ».
- Gallant, Nicole, Eddy Supeno et Stéphanie Atkin. 2016. Pratiques informationnelles dans l'intégration professionnelle des jeunes adultes et des immigrations: revue de littérature. : INRS Centre-Urbanisation Culture Société.
- Garner, Steve et Saher Selod. 2015. « The racialization of Muslims: Empirical studies of Islamophobia. » *Critical Sociology* 41 (1): 9-19.
- Germain, Annick 1997. « L'étranger et la ville. » *Canadian Journal of Regional Science* 20 (1): 237-254.
- . 2016. « The fragmented or cosmopolitan metropolis? A neighbourhood story of immigration in Montreal (La métropole fragmentée ou cosmopolite? Une histoire de quartiers de l'immigration montréalaise). » *British Journal of Canadian Studies* 29 (1): 1-23.
- Germain, Annick, Sandrine Jean et Myriam Richard. 2015. « Cohabitation interethnique et sociabilité publique dans les quartiers de classes moyennes. ».
- Germain, Annick, Damaris Rose et Myriam Richard. 2012. « Les banlieues de l'immigration ou quand les immigrants refont les banlieues. » *Histoire de Montréal et de sa région* : 1107-1142.

- Germain, Annick. et Christian. Poirier. 2007. « Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états ». *Globe*, vol. X, no 1, p. 107-120.
- Ghaffari, Leila; Klein Juan-Luis, Fontan Jean-Marc. 2018. *Portrait de la population de l'arrondissement de Montréal-Nord*.
- Gingras, Catherine. 2019. « L'identité montréalaise et la scène musicale indépendante locale (1995-2013): des représentations à l'expérience du territoire. », Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique.
- Guillaumin, C. (1981). « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées ». *Sociologie et société*, vol. 13, n° 2, p. 19-32.
- González Castillo, Eduardo et Martin Goyette. 2015. « Gouvernance urbaine et rassemblements de jeunes à Montréal-Nord. Autour de la notion de gang de rue. » *Criminologie* 48 (2): 105-124.
- Goyette, Martin, Céline Bellot, Paul-Émile Migneault, CRÉVAJ., Montréal (Québec). Direction de la diversité sociale, Québec (Province). Ministère de l'emploi et de la solidarité et Commission de développement économique des Premières Nations du Québec et du Labrador. 2013. *Évaluation de l'intervention de la 1^{ère} et de la 2^e cohorte du projet Ka Mamukanit en insertion socioprofessionnelle des jeunes autochtones de Montréal*. Montréal: CRÉVAJ, École nationale d'administration publique.
- Grafmeyer, Yves 1994. « Sociologie urbaine, coll.«128». » *Nathan université, Paris*.
- Granjon, Fabien 2011. « Fracture numérique. » *Communications* (1): 67-74.
- Gustafsson, Johanna. 2017. *Single case studies vs. multiple case studies: A comparative study*.
- Hamel, Jacques. 1997. *Étude de cas et sciences sociales*. : Harmattan.
- _____. 2016. « Les jeunes face aux sociologues de la jeunesse: enjeux méthodologiques et éthiques liés aux visages des jeunes. » *Revue Jeunes et Société* 1 (1): 83-95.
- Hall, Edward. T. 1971. *La dimension cachée*. Paris, Seuil
- Hamrouni, Naïma et Chantal Maillé. 2015. *Le sujet du féminisme est-il blanc?: femmes racisées et recherche féministe*. : Éditions du Remue-ménage.
- Hancock, Claire. 2002. « Genre et géographie: les apports des géographies de langue anglaise. » *Espace Populations Sociétés* 20 (3): 257-264.
- _____. 2009. La justice au risque de la différence: faire une «juste place» à l'Autre. In *Annales de géographie*, : Armand Colin.
- _____. 2014. L'espace ressource ou leurre: qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre?. *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, no 21.
- _____. 2017. « Feminism from the margin: Challenging the Paris/banlieues divide. » *Antipode* 49 (3): 636-656.

- Hancock, Claire, Lucile Biarrotte, Sophie Blanchard, Marianne Blidon, Juliana Castaño, Amandine Chapuis, Julie Chrétien, Iris Deniau, Anne Jarrigeon et Virginie Mobillion. 2017. « Le (s) Pari (s) du genre: Connaissances, politiques et pratiques urbaines au prisme du genre. ».
- Hancock, Claire, Sophie Blanchard et Amandine Chapuis. 2018. « Banlieusard. es claiming a right to the City of Light: Gendered violence and spatial politics in Paris. » *Cities* 76: 23-28.
- Hancock, Claire, Christine Lelévrier, Fabrice Ripoll et Serge Weber. 2016. *Discriminations territoriales. Entre interpellation politique et sentiment d'injustice des habitants.* : L'oeil d'or.
- Hancock, Claire et Marylène Lieber. 2017. Refuser le faux dilemme entre antisexisme et antiracisme. Penser la ville inclusive. In *Les Annales de la recherche urbaine*, : Persée-Portail des revues scientifiques en SHS.
- Harding, Sandra G. 2004. *The feminist standpoint theory reader: Intellectual and political controversies.* Psychology Press.
- Harvey, David 2010. « Géographie et capital : Vers un matérialisme historico-géographique. » Syllepse, Paris.
- High, Steven 2017. « Little Burgundy: The Interwoven Histories of Race, Residence, and Work in Twentieth-Century Montreal. » *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine* 46 (1): 23-44.
- Hill, David W 2019. « Communication as a moral vocation: Safe space and freedom of speech. »
- Hoenig, Matthias et Samuel Depraz. 2017. La géographie et le tournant postcolonial, regards croisés franco-allemands.
- hooks, bell. 1984. *Feminist Theory: From Center to Margin.* : Cambridge, MA: South End Press.
- Hou, Feng, Qi Zhang, Feng Hou et Statistique Canada. 2015. *Les différences régionales dans les résultats scolaires des jeunes immigrants.* Ottawa: Statistique Canada.
- Hoyaux, André-Frédéric. 2009. « Le paysage: effecteur et opérateur de territorialité. ».
- Ismé, Chantal. 2011. « Les lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne: étude de cas: Saint-Léonard (Montréal) et Saint-François (Laval). », Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique.
- Jenkins, Henry. 2009. *Confronting the challenges of participatory culture: Media education for the 21st century.* : Mit Press.
- Jouët, Josiane et Coralie Le Caroff. 2013. « L'observation ethnographique en ligne. » in *Manuel d'analyse du web en sciences humaines et sociales* : 147-165. sous la dir. de C. Barats, 147-165 Paris, Armand Colin.
- Juteau, Danielle. 1999. *L'ethnicité et ses frontières.* : Pum.

- Jolivet, Violaine. 2010. « Les Haïtiens à Santo Domingo : une masse invisible ? (Haitians in Santo Domingo : an invisible mass ?). » *Bulletin de l'Association de géographes français* 87: 324-335. doi: 10.3406/bagf.2010.8166.
- Keskinen, Suvi et Rikke Andreassen. 2017. *Developing theoretical perspectives on racialisation and migration.* : De Gruyter Open.
- Klein, Juan-Luis et Richard Shearmur. 2017. *Montréal: la cité des cités.* : PUQ.
- Kozinets, Robert V. 2010. *Netnography: Doing ethnographic research online.* : Sage publications.
- Lamoureux Diane.2015. « Penser le vivre ensemble à partir du non commun » dans *Pluralité et Vivre ensemble*, sous la dir.de Francine Saillant, 63-81. Québec, CA : Presse de l'université Laval
- _____. 2016. *Les possibles du féminisme: agir sans " nous".* : Remue-ménage.
- Laperrière, Anne. 2009. « L'observation directe. » *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données* : 311-336.
- Le Moing, Ariane 2016. « La crise des accommodements raisonnables au Québec: quel impact sur l'identité collective? » *Mémoire , identité , marginalité dans le monde occidental contemporain Cahiers du MIMMOC* (16).
- Leloup, Xavier 2015. « La fluidité de l'espace montréalais: étude sur la diffusion de la diversité ethnoculturelle à Montréal entre 2001 et 2006. » *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien* 59 (3): 328-340.
- Leloup, Xavier, Annick Germain et Martha Radice. 2016. « «Ici, c'est polyethnique»: les cadrages de la diversité ethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal. » *Lien social et Politiques* (77): 200-219.
- _____. 2016. « «Ici, c'est polyethnique»: les cadrages de la diversité ethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal. » *Lien social et Politiques* (77): 200-219.
- Leloup, Xavier, Damaris Rose et Richard Maaranen. 2018. *La nouvelle géographie sociale de Montréal: évolution de la distribution socio-spatiale du revenu entre 1980 et 2015 dans la région métropolitaine de Montréal.* : INRS-Centre Urbanisation Culture Société.
- Lewis, Ruth, Elizabeth Sharp, Jenni Remnant et Rhiannon Redpath. 2015. « 'Safe spaces': experiences of feminist women-only space. » *Sociological Research Online* 20 (4): 1-14.
- Lim, Merlyna. 2015, *A CyberUrban Space Odyssey. The Spatiality of Contemporary Social Movements.* *New Geographies*, 2015, vol. 7, p. 117-123.
- Listerborn, Carina 2015. « Geographies of the veil: Violent encounters in urban public spaces in Malmö, Sweden. » 16 (1): 95-115.
- Lorde, Audre. 2012. *Sister outsider: Essays and speeches.* : Crossing Press.

- Maillé, Chantal 2002. « Migrations: femmes, mouvement et «refondation» du féminisme. » *Recherches féministes* 15 (2): 1-8.
- Maillé, Chantal 2015. « De l'articulation entre race, classe et genre: éléments pour une analyse féministe intersectionnelle au Québec. » *Le sujet du féminisme est-il blanc* : 141-160.
- Manaï, Bochra. 2015. « La «mise en scène» de l'ethnicité maghrébine à Montréal. », Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique.
- . 2018. *Les Maghrébins de Montréal*. : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Martin, Fran et Fazal Rizvi. 2014. « Making Melbourne: Digital connectivity and international students' experience of locality. » *Media, Culture Society* 36 (7): 1016-1031.
- McManus, Ruth et Philip J Ethington. 2007. « Suburbs in transition: new approaches to suburban history. » *Urban History* 34 (2): 317-337.
- Meintel, Deirdre, Victor Piché, Jean Renaud, Danielle Juteau et Annick Germain. 2018. *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain*. : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Mestiri, Soumaya. 2017. *Précis de Décoloniser le féminisme. Une approche transculturelle*. : Philosophiques.
- Millette, Josianne, Serge Proulx, Centre d'études sur les médias. et Groupe de recherche et observatoire des usages et cultures médiatiques. 2013. *Médias et transnationalité : le rôle des médias et d'Internet dans la trajectoire identitaire de jeunes (18-25 ans) issus de l'immigration*. Sainte-Foy: Centre d'études sur les médias.
- Mitropolitska, Nevena. 2008. « Les réseaux immigrants virtuels: de l'aspatial au territorial. » *Les nouveaux territoires de l'ethnicité, Québec, Les Presses de l'Université Laval* : 15-32.
- Mollett, Sharlene et Caroline Faria. 2018. « The spatialities of intersectional thinking: Fashioning feminist geographic futures. » *Gender, Place Culture and Organization* 25 (4): 565-577.
- Nguyen, Diem T. 2012. *Vietnamese immigrant youth and citizenship [ressource électronique] : how race, ethnicity, and culture shape sense of belonging*. El Paso: LFB Scholarly Pub. LLC.
- Omi, Michael et Howard Winant. 2014. *Racial formation in the United States*. : Routledge.
- Papacharissi, Zizi 2012. « Without you, I'm nothing: Performances of the self on Twitter. » *International journal of communication* 6: 18.
- Pastinelli, Madeleine 2011. « Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel!: Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne. » *Anthropologie et sociétés* 35 (1-2): 35-52.
- Piché, Victor et Jean Renaud. 2018. « Un nouveau regard sur la discrimination. » *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain, Montréal, Presses de l'Université de Montréal* : 59-85.

- Pink, Sarah 2016. « Digital ethnography. » *Innovative methods in media communication research* : 161-165.
- Pires, Rosa. 2017. « Les féministes de deuxième génération issues de l'immigration face à la citoyenneté et l'identité nationale au Québec: ne sommes-nous pas québécoises? ».
- _____. 2019. « *Ne sommes-nous pas québécoises ?* » Éd. Remue-Ménage. Montréal. CA :
- Pleyers, Geoffrey. 2010. *Alter-globalization: Becoming actors in a global age.* : Polity.
- Pleyers, Geoffrey 2011. « Le réinvestissement de l'espace local par les mouvements mexicains: refuge après les impasses politiques ou creuset d'une nouvelle culture politique? » *Cahiers des Amériques latines* 2011 (66): 39-55.
- _____. 2014. « Les jeunes alter-activistes: altermondialisme, indignés et transition écologique. » (BECQUET V., Jeunesses engagées, Syllepse, Paris): 51-68.
- _____. 2016. « Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes. » *Agora débats/jeunesses* (1): 107-122.
- Podmore, Julie 2006. « Gone 'underground'? Lesbian visibility and the consolidation of queer space in Montréal. » *Social Cultural Geography* 7 (4): 595-625.
- Poiret, Christian, Odile Hoffmann et Cédric Audebert. 2011. « Éditorial: Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation. » *Revue européenne des migrations internationales* 27 (1): 7-16.
- Postill, John et Sarah Pink. 2012. « Social media ethnography: The digital researcher in a messy web. » *Media International Australia* 145 (1): 123-134.
- Potvin, Maryse, Paul Eid et Nancy Venel. 2007. La deuxième génération issue de l'immigration: une comparaison France-Québec.
- Poutignat, Philippe et Jocelyne Streiff-Fénart. 2015. « L'approche constructiviste de l'ethnicité et ses ambiguïtés. » *Terrains/Théories* (3).
- Proulx, Serge et Florence %J Web social: mutation de la communication Millerand. 2010. « Le Web social, au carrefour de multiples questionnements. ».
- Puwar, Nirmal. 2004. *Space invaders: Race, gender and bodies out of place.* : Berg.
- Raffestin, Claude 2012. « Space, territory, and territoriality. » *Environmentplanning D: societyspace* 30 (1): 121-141.
- Ramos, Elsa. 2015. *L'entretien compréhensif en sociologie: Usages, pratiques, analyses.* : Armand Colin.
- Remy, Jean 2016. « Spatialité du social et transactions. » *Sociologies*.

- Ripoll, Fabrice 2005. « S'approprier l'espace... ou contester son appropriation?. Une vue des mouvements sociaux contemporains. » *Norois Environnement, aménagement, société* (195): 29-42.
- Ripoll, Fabrice et Vincent Veschambre. 2005. « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique. » *Norois Environnement, aménagement, société* (195): 7-15.
- Roche, Elise et Ted Rutland. 2019. « La diversité sans diversité: Différences « raciales » et accès au logement dans deux villes plurielles francophones (Montréal et Saint-Denis). » *L'information géographique* 83 (3): 19-38.
- Rocher, François 2015. « Sur les dimensions constitutives de la citoyenneté: Perspective des minorités ethnoculturelles et religieuses dans un Québec à l'identité incertaine. » *Recherches sociographiques* 56 (1): 139-170.
- Rodriguez, Sandra 2016. « J'aimerais être une antenne. » *Agora débats/jeunesses* (2): 61-76.
- Rogers-Sirin, Lauren, Patrice Ryce et Selcuk R Sirin. 2014. « Acculturation, acculturative stress, and cultural mismatch and their influences on immigrant children and adolescents' well-being. » In *Global perspectives on well-being in immigrant families*, 11-30. : Springer.
- Rouleau-Berger, Laurence. 1991. *La ville intervalle: jeunes entre centre et banlieue*.
- Saillant, Francine. 2015. *Pluralité et vivre ensemble*. : Presses de l'Université Laval.
- Sayarh, Nada. 2013. « La netnographie : mise en application d'une méthode d'investigation des communautés virtuelles représentant un intérêt pour l'étude des sujets sensibles », *Recherches qualitatives* 32:2, 227–251.
- Scott, Joan W. 1996. *Only paradoxes to offer*. Harvard University Press. 229
- Scott, James C. 1990. *Domination and the arts of resistance: Hidden transcripts*. : Yale university press.
- Selod, Saher 2019. « Gendered racialization: Muslim American men and women's encounters with racialized surveillance. » *Ethnic Racial Studies* 42 (4): 552-569.
- Shaw, Emory. 2017. « Parsing Perceptions of Place: Locative and Textual Representations of Place Émilie-Gamelin on Twitter. », Concordia University.
- Siebers, Hans. 2017. « What turns migrants into ethnic minorities at work? Factors erecting ethnic boundaries among Dutch police officers. » *Sociology* 51 (3): 608-625.
- Sinacore, Ada L et Sasha Lerner. 2013. « The cultural and educational transitioning of first generation immigrant undergraduate students in Quebec, Canada. » *International Journal for Educational Vocational Guidance* 13 (1): 67-85.
- Sloan, Luke et Anabel Quan-Haase. 2017. *The SAGE handbook of social media research methods*. : Sage.

- Soja, Edward W. 1971. « Political organization of space. ».
- Sullivan, Katherine et Pierre Bélanger. 2016. « La cyberdémocratie québécoise: Twitter bashing,# VoteCampus et selfies. » *Politique et Sociétés* 35 (2-3): 239-258.
- Tesson, Frédéric. 2014. « Territorialités et réticularités-essai sur les registres de spatialité des acteurs politiques locaux. ».
- Tironi, Manuel 2012. « Enacting music scenes: Mobility, locality and cultural production. » *Mobilities* 7 (2): 185-210.
- Tissot, Sylvie. 2013. « Ahmed Sara, On Being Included. Racism and Diversity in Institutional Life. Duke University Press, 2012. » *Genre, sexualité société*.
- Tonkiss, Fran. 2005. *Space, the city and social theory: Social relations and urban forms*. : Polity.
- Torres, Borja, Dave Roozendaal et Lucía Reguera. 2016. « Music Providers Landscape Europe» Berlin
- Touré-Kapo Leslie. 2019. « les jeunes montréalais racialisés à l'ère de la « guerre contre le terrorisme » : Violence et radicalisation dans la capitale du Vive-Ensemble. » *Strathèse*, 9/2019. *La frontière en question*. Seuil et franchissements, Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg. 1-7.
- Traoré Diahara. 2015. « Les théories postcoloniales et leurs enjeux pour une anthropologue racisée : quelques éléments de réflexivité. Dans. *Le sujet du féminisme est-il blanc?: femmes racisées et recherche féministe*. Dir Hamrouni et Maillé: Éditions du Remue-ménage. 25-41.
- Türkmen, Buket 2016. « L'individualisme solidariste des actrices de Gezi et l'émergence de nouveaux sujets. » *Agora débats/jeunesses* (2): 119-133.
- Vacchelli, Elena et Magali Peyrefitte. 2018. « From a/topia to topia: Towards a gendered right to the city for migrant volunteers in London. » *Cities* 76: 12-17.
- Van de Velde, Cécile. 2008. « Devenir adulte. » *Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*.
- Van Leeuwen, Esther 2007. « Restoring identity through outgroup helping: Beliefs about international aid in response to the December 2004 tsunami. » *European journal of social psychology* 37 (4): 661-671.
- Veny, Yoann. 2017. « Socio-Sémantique du Web Politique: Une Analyse de l'Espace de Compétition Thématique et Topographique Entre Communautés Politiques Belges Francophones. ».
- Vergès, Françoise. 2017. *Le ventre des femmes: capitalisme, racialisation, féminisme*. Albin Michel.
- Veron, Daniel. 2013. « Quand les sans-papiers prennent la parole. Espaces d'interlocution et énonciation du tort. » *Variations Revue internationale de théorie critique* (18).

- . 2013. « Quand les sans-papiers prennent la parole. Espaces d'interlocution et énonciation du tort. » *Variations Revue internationale de théorie critique* (18).
- Wacquant, Loïc. 2008. « Territorial stigmatization in the age of advanced marginality. » In *Symbolic Power in Cultural Contexts*, 43-52. : Brill Sense.
- Wadbled, Nathanaël. 2016. « Produire des propositions théoriques. Épistémologie de l'usage des études de cas. ».
- White Bob. 2015. « le « vivre-ensemble » comme scénario de l'interculturel au Québec » dans *Pluralité et Vivre ensemble*, sous la dir. de Francine Saillant, 39-63. Québec, CA : Presse de l'université Laval
- Wynsberghe Van, R et Khan. 2007. « Redefining case study. » *International Journal of Qualitative Methods* 2.
- Yazan, Bedrettin. 2015. « Three approaches to case study methods in education: Yin, Merriam, and Stake. » *The qualitative report* 20 (2): 134-152.
- Yazdi, Parisa. 2013. « Citizenship, Meaning, Belonging and Identity: A Case Study of First-Generation Iranian Immigrants in Vancouver. » M.A., Simon Fraser University (Canada). <https://search.proquest.com/docview/1519652442?accountid=11605>
- Yin, RK. 2003. *Designing case studies*.

Annexe 1 : Guide d'entretien semi-dirigé : Administratrices

Thèmes	Informations sur la répondante	Engagement et pratiques personnelles	Lieux mobilisés
Objectifs de la section	On souhaite comprendre comment les individus se définissent. Pour cela on demandera aux répondantes de se décrire, de se raconter.	<p>Comprendre les logiques d'engagement des jeunes femmes.</p> <p>Saisir ce qui motive leurs pratiques. Et comment ils envisagent de réaliser ces dernières.</p> <p>Voir si elles s'affilient à d'autres mouvements/ groupes et pourquoi.</p>	<p>Saisir le sens octroyé par les acteurs aux différents espaces mobilisés.</p> <p>Voir si les acteurs distinguent leurs pratiques dans les espaces virtuels, des pratiques dans les espaces physiques.</p> <p>Comprendre le lien entre les différentes échelles d'espaces mobilisés pas les acteurs</p>
Questions	<p>Comment est-ce que vous vous définiriez en quelques mots ?</p> <p>Quelles sont vos appartenances?</p> <p>Est-ce qu'il existe certains groupes auxquels vous vous sentez associée ou auxquels vous avez le goût d'être associée ? (identité assignée vs identité choisie)</p> <p>Est-ce qu'il y a des espaces auxquels vous vous identifiez dans la ville ? (Quartier, lieu, etc).</p>	<p>Quand avez-vous décidé de créer votre groupe ?</p> <p>Qu'est-ce qui a été votre motivation ?</p> <p>Comment définiriez-vous votre rôle au sein du groupe ?</p> <p>Quelle valeur accordez-vous à ces pratiques ?</p> <p>Êtes-vous engagée dans d'autres groupes ? Si oui quel type de groupe ?</p> <p>Est-ce que vous avez des liens avec les autres membres du groupe ? Si oui, quels sont-ils ?</p>	<p>Pourquoi choisir de s'exprimer sur un site web ?</p> <p>Pourquoi avez-vous choisi d'en créer un plutôt que de participer à d'autres site déjà présents ?</p> <p>Est-ce que vous participez ailleurs ?</p> <p>Pourquoi le choix de telle ou telle plateforme (blogue, page facebook, site indépendant) ?</p> <p>Est-ce que vous constatez une différence entre vos activités virtuelles et celles qui sont plus dans des locaux?</p> <p>Qu'en est-il des locaux dans lesquels vous organisez des activités ?</p> <p>Local indépendant ou non ? Partenariat ou non? si oui pourquoi ? Quel public voulez-vous rejoindre ?</p>

Annexe 2 : Guide d'entretiens semi dirigés : aux participantes

Thèmes	Répondante	Engagement pratiques personnelles	Lieux mobilisés
Objectifs de la section	on souhaite comprendre comment les individus se définissent. Pour cela on demandera aux répondants de se décrire, de se raconter.	<p>Comprendre les logiques d'engagement des individus</p> <p>Saisir ce qui motive leurs pratiques. Et comment ils envisagent de réaliser ces dernières.</p> <p>Voir s'ils s'affilient à d'autres mouvements et pourquoi.</p>	<p>Saisir le sens octroyé par les acteurs aux différents espaces mobilisés.</p> <p>Voir si les acteurs distinguent leurs pratiques dans les espaces virtuels, des pratiques dans les espaces physiques.</p> <p>Comprendre le lien entre les différentes échelles d'espaces mobilisés pas les acteurs</p>
Questions	<p>Comment est-ce que vous vous définiriez en quelques mots ?</p> <p>Quelles sont vos appartenances ?</p> <p>Est-ce qu'il existe certains groupes auxquels vous vous sentez associée ou auxquels vous avez le goût d'être associée ? (Identité assignée vs identité choisie)</p> <p>Est-ce qu'il y a des espaces auxquels vous vous identifiez dans la ville ? (Quartier, lieu, etc.)</p>	<p>Quand avez-vous commencé à participer au groupe ? (Événement particulier ? Un.e ami.e ?)</p> <p>Comment définiriez-vous votre participation au sein du groupe ?</p> <p>Qu'est-ce qui a motivé votre participation ?</p> <p>Quelle valeur accordez-vous à ces pratiques ?</p> <p>Est-ce que vous avez des liens avec les autres membres du groupe ? Si oui, quels sont-ils ?</p>	<p>C'est quoi la différence entre ce que vous lisez/ regardez et les lieux ou vous allez en personne ?</p> <p>Est-ce que vous participez ailleurs ?</p> <p>Quel type de lieux préférez-vous pour les activités à destination des femmes racisées? ex : université et restaurant , lieux publics, etc.</p> <p>Préférez-vous les lieux juste entre femmes racisées ou plutôt mixte ou peu important ?</p>

Annexe 3 : Lettre d'invitation à la recherche

Objet : Lettre d'invitation à la recherche

« En quête de lieu d'expression : le cas des jeunes femmes issues des minorités à Montréal »

Bonjour,

Mon nom est Célia Bensiali-Hadaud, je suis étudiante à la maîtrise, à l'INRS-UCS. Je vous contacte aujourd'hui car je recherche des jeunes femmes impliquées dans les activités de votre groupe (ici, citer un des groupes à l'étude) pour participer à un entretien dans le cadre de mon mémoire de Maîtrise.

Ma recherche a pour objectif de mieux comprendre le fonctionnement de groupe tel que le vôtre, soit de groupes créés par des jeunes femmes issues de minorités ethniques et visant la promotion du discours de ces dernières. Plus particulièrement, je souhaite observer les espaces que vous mobilisez dans le cadre de vos activités.

Si vous êtes intéressée et disponible, j'aimerais vous rencontrer pour un entretien d'environ une heure portant sur votre expérience et votre vision de votre participation à ces groupes.

L'entretien sera enregistré, et vous pourrez choisir, si vous le désirez, de rester anonyme. Dans ce cas, votre nom ne figurera dans aucun des rapports de recherche et des publications issues de cette recherche.

J'espère que mon projet vous intéressera et que vous accepterez d'y participer ! En vous remerciant d'avance,

Célia Bensiali-Hadaud,
Étudiante à la maîtrise à L'INRS-UCS

Annexe 4 : Lettre d'information sur la Recherche

Objet : Lettre d'information sur la recherche et formulaire de consentement.

« En quête de lieu d'expression : le cas des jeunes femmes issues des minorités à Montréal »

Recherche menée par Célia Bensiali-Hadaud
au Centre Urbanisation, Culture et Société de
l'INRS.

Madame,

Voici de l'information sur la recherche à laquelle vous êtes invitée à participer. L'objectif de ces documents est de vous informer de vos droits en tant que participante à la recherche.

1. L'objectif de la recherche est de documenter les espaces et territoires mobilisés par les jeunes montréalaises, issues de minorités ethniques racialisées, qui s'engagent dans des groupes visant la promotion de leur discours. Je désire plus précisément illustrer et comprendre la variété des pratiques et des espaces créés et mobilisés à cet effet dans le contexte montréalais.

2. Votre participation à la recherche consistera à m'accorder une entrevue d'environ une heure, selon vos disponibilités et dans le lieu de votre choix. Cette entrevue portera sur divers aspects de votre implication dans ces groupes, comme vos motivations, vos rapports aux autres groupes et les lieux dans lesquels vous participez. Les informations recueillies lors de cette entrevue seront utilisées pour rédiger mon mémoire ainsi que des communications scientifiques (articles dans des revues spécialisées, conférences dans les milieux universitaires), mais aussi dans les rapports d'information destinés aux organismes intéressés par la question.

3. En participant à cette recherche, vous contribuerez à une meilleure compréhension des réalités urbaines des femmes racialisées à Montréal. De plus, les données recueillies seront utiles à une meilleure compréhension et mise en visibilité des diverses initiatives dont vos groupes sont porteurs. Par ailleurs, l'entrevue ne vous expose pas à des risques différents que ceux auxquels vous vous exposez dans votre vie de tous les jours. Notez que vous aurez également le choix, lors de notre entrevue de rester anonyme ou de partager votre identité. L'entrevue comporte tout de même un risque minimal d'identification indirecte en raison du caractère public de vos groupes. Enfin, le principal inconvénient sera le temps passé à participer au projet.

4. S'il y a des questions auxquelles vous ne pouvez pas ou préférez ne pas répondre, vous êtes tout à fait libre de choisir de ne pas y répondre sans avoir à fournir de raisons et sans inconvénient ou conséquence négatives. Sachez par ailleurs qu'à titre de participante volontaire à cette étude, vous avez la possibilité de vous en retirer à tout moment.

5. Si vous choisissez de conserver l’anonymat, la confidentialité des résultats sera assurée par l’utilisation de pseudonymes. Aucun élément dans la diffusion des résultats de la recherche ne permettra de retracer votre identité ou celles de personnes dont vous nous aurez parlé indirectement.

6. Une fois retranscrites, les entrevues seront conservées dans des fichiers sécurisés par mot de passe. Les retranscriptions ne seront accessibles qu’aux chercheuses qui participent à la recherche (moi-même et mes directrices). Par ailleurs, les données (notes et retranscriptions d’entrevues) seront conservées à la fin de cette étude en vue des publications et des communications prévues mais les enregistrements seront supprimés une fois cette étude terminée.

Vous trouverez ci-joint deux (2) exemplaires du formulaire de consentement que nous vous demandons de signer, si vous acceptez de participer à cette recherche et de m’accorder une entrevue. Avant de signer le formulaire, vous pouvez, si vous le désirez, me demander toutes les informations supplémentaires que vous souhaitez sur la recherche. Vous pouvez aussi contacter ma directrice ou ma codirectrice de recherche, dont les coordonnées apparaissent au bas de la page. Vous pouvez également contacter le président du Comité d’éthique de la recherche de l’INRS, M. Gilles Sénécal, qui peut vous renseigner sur vos droits en tant que participant à cette recherche.

En vous remerciant d’avance,
Célia Bensiali-Hadaud
Étudiante à la maîtrise à L’INRS-UCS

Directrice du mémoire,
Madame Annick Germain,
385 rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec) H2X 1E3

Co-directrice du mémoire,
Madame Julie-Anne Boudreau,
385 rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec) H2X 1E3

Personne ressource extérieure à l’équipe de recherche :
Monsieur Gilles Sénécal
Président du Comité d’éthique en recherche avec des êtres humains
INRS, 490 rue de la couronne, Québec (Québec) G1K 9A

Annexe 5 : Formulaire de consentement

« En quête de lieu d'expression : le cas des jeunes femmes issues des minorités à Montréal »

J'ai pris connaissance de la recherche décrite dans la lettre d'information. J'ai été informée, oralement et par écrit, des objectifs de la recherche, de ses méthodes de cueillette des données et des modalités de ma participation au projet.

J'ai également été informée :

- . a) de la façon selon laquelle les chercheurs assureront la confidentialité des données et protégeront les renseignements recueillis ;
- . b) de mon droit de mettre fin à l'entrevue ou à son enregistrement, si je le désire, ou de ne pas répondre à certaines questions ;
- . c) de mon droit, à titre de participant volontaire à cette étude, de me retirer à tout moment sans conséquence négative ;
- . d) de mon droit de communiquer, si j'ai des questions sur le projet, avec le responsable du projet Annick Germain, professeure, INRS-UCS (voir coordonnées ci-dessous).

J'ai compris que j'ai la possibilité de me retirer de la recherche en tout temps ou de ne pas répondre à certaines questions, sans avoir à fournir d'explications et sans subir d'inconvénients.

En ce qui concerne la révélation de mon identité et la reproduction d'extraits de nos échanges sous forme écrite ou audio-visuelle, je choisis :

OPTION 1 : Accès libre au public : Mon identité pourra être révélée dans toute publication et/ou présentation résultant de cette recherche.

OPTION 2 : Anonymat : Mon identité ne sera connue que des chercheurs. Personne d'autre ne pourra connaître mon identité à moins que je ne les autorise moi-même. J'ai l'assurance que les propos recueillis au cours de cet entretien seront conservés de façon confidentielle et traités de façon anonyme. Cependant, je suis conscient que malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que je sois identifié de manière indirecte.

J'autorise la chercheuse principale, désignée ci-dessous, à citer certains extraits de l'entretien, et ce, exclusivement à des fins de recherche.

J'accepte, par la présente, de participer à la recherche selon les modalités décrites dans la lettre d'information sur le projet, ci-annexée.

Je signe ce formulaire en deux exemplaires et j'en conserve une copie.

Signature du participant

Date

Responsable du projet : Annick Germain, INRS-UCS, 385 rue Sherbrooke Est, Montréal (Qc). H2X 1E3, Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains

Annexe 6: Grille d'analyse de contenu des vidéos de Tout le Hood en Parle

Description de l'image et de la vidéo									Analyse par thème abordés							
vidéo	Date de publication	Titre	Langue parlée	Nombre de vues et partages	réalisatrice	Lieu ou a été filmé la vidéo	Sujets abordé	Hashtags de présentation	Présentation de la personne qui parle	paragraphe de présentation sous vidéo	Notes/réflexions sociales ad hoc	Rapport de genre / Féminisme/ condition des femmes	Racisme/Racialisation	Références au territoire / préciser échelle.	Médias/discours /visibilité	AUTRE
1																
2																
3																
4																
5																
6																
7																
8																
9																
10																
11																
12																
13																
14																

Annexe 7: Grille d'analyse sociotechnique utilisée pour les plateformes Amalgame/ Racines et Tout le Hood en Parle

Sites	Nom du groupe et date				REMARQUES
	DIMENSION TECHNIQUE		DIMENSION SOCIALE		
ARCHITECTURE ET FONCTIONNEMENT DU SITE					
Ligne éditoriale (type de contenu, format proposé)	Morphologie du site (Mise en page, Charte graphique)	Contenu (Rubrique, Hiérarchie de l'info, Format et ton des production)	Outils de Captation de l'attention	Public cible (PRÉQUALIFICATION, inscription, etc.)	
Gestion du site	MODÉRATION(ex : signalement/présence de règles de participation)	AUDIENCE (Indicateurs, nombre de lus, partages / outil de visibilité)	Nétiquette (appréciation subjective, régulation collaborative)	Tactiques de visibilité : stratégies personnelles d'audience	
Participation					
Contribution	Outils de participation (post, like, coments)		Formes de contributions autopublication (rédaction d'un post) réaction par voie de commentaire approbation par un clic («j'aime», partage, etc.).		
Personnalisation	Outils de personnalisation (avatar, photo, signature, page personnelle)		Modallés d'affichage (choix d'identité numérique, arbitrage visibilité, vie privée)		
Lien Social					
Discussions	Outils de discussion (réactions, chaîne de commentaires, messageries personnelle)		Formes d'échanges (fils de discussion, échanges privés internes au site)		
Partage	Outils de partage (Facebook, Google+, twitter)		Modallé de circulation (partage interpersonnel, Affichage et réseaux interpersonnels, diffusion)		